N° 2 (DE LA XXVIIe ANNEE). 15 FEVRIER 1939.

REVUE DES LECTURES

Directeur : L. BETHLEEM

Fondée en 1908 sous le nom Romans Revue
— paraissant le 15 de chaque mois —

77, Rue de Vaugirard, 77 ✓ PARIS (6e)

SOMMAIRE

LES LIVRES IMPIES ET IRRELIGIEUX (dix-huitième article), par L. BETHLEEM 125

LES REVUES, JOURNAUX ET MAGAZINES : CCLX. « Messidor », par J. de LARDÉLEC 133

BULLETIN DE DOCUMENTATION ET D'ACTION, par J. de LARDÉLEC 139

LES ROMANS, par Ch. BOURDON 147

LES PIECES DE THEATRE 165

LES COLLECTIONS LES PLUS REPANDUES 171

LES PRINCIPALES NOUVEAUTES 181

CHRONIQUE DE PROPAGANDE ET D'ENTR'AIDE 235

PETIT COURRIER 239

ABONNEMENTS:

FRANCE:
60 fr. (le n° 6 fr.; franco 6 fr. 35)

ETRANGER:
75 fr. (le n° 7 fr. 50)

✦ ✦ ✦

TÉL. LITTRÉ 35-93
C/P PARIS 180.42
R. C. SEINE 260.194

PRINTED IN FRANCE

UNIVERSITY COLLEGE LIBRARY DETROIT, MICHIGAN

Aux abonnés qui sont en règle

De nombreux abonnés ont bien voulu acquitter leur abonnement (60 fr. pour la France, payables d'avance selon l'usage, et dûs depuis Janvier).

A ceux-là, nous disons : MERCI ! Merci pour leur fidèle sympathie ! MERCI aussi pour leur charité : ils nous épargnent la besogne fastidieuse et onéreuse des recouvrements par la poste.

Aux abonnés qui ne sont pas en règle

De nombreux abonnés n'ont pas encore payé leur abonnement pour 1939 (payable d'avance selon l'usage, et dû depuis Janvier).

Ceux-là, nous les prions de bien vouloir s'acquitter IMMÉDIATEMENT, au reçu de ce numéro ; sinon, d'attendre, s'ils habitent la France, la quittance postale de 60 fr., AUGMENTÉE DES FRAIS (soit 65 fr. 50), qui leur sera présentée après le 28 FÉVRIER, et de faire bon accueil à cette quittance postale.

N. B. — ***Aux personnes momentanément gênées, qui nous en feraient la demande, nous accorderions très volontiers toutes facilités pour acquitter leur abonnement. Qu'elles veuillent bien nous prévenir de leur intention par une simple carte.***

PEUT-ON MIEUX FAIRE
ET SE MONTRER PLUS CHIC !

DETROIT INSTITUTE OF ARTS LIBRARY

N° 2 (DE LA XXVIIe ANNEE). 15 FEVRIER 1939.

LES MAUVAISES LECTURES

Notions de déontologie

à l'usage

des chrétiens et des chrétiennes de bonne volonté

LES LIVRES IMPIES ET IRRÉLIGIEUX

(DIX-HUITIÈME ARTICLE)

Leurs procédés
Comment ils attaquent la foi

LES LIVRES IMPIES OU IRRÉLIGIEUX EMPLOIENT, POUR ATTEINDRE LEUR BUT, TOUR A TOUR OU TOUT ENSEMBLE : 1° LE BLASPHÈME ; 2° LE SOPHISME ; 3° LA RAILLERIE ; 4° L'ÉTALAGE DU SAVOIR ; 5° LA MAGIE DES MOTS ; 6° LE MENSONGE ; 7° LE LAÏCISME ; ETC.

5° LA MAGIE DES MOTS

(*suite*)

Depuis plusieurs mois déjà, nous développons en toute liberté nos réflexions. Et nous oublions que la place nous est mesurée : *spatiis exclusus iniquis,* comme dirait Virgile.

Puisque nous devons, en raison du malheur des temps, subir cette « iniquité », nous allons tâcher de serrer en moins de lignes les choses qu'il nous reste à dire sur « la magie des mots ».

§ 7. — Quelques autres procédés qu'emploient dans les livres et les journaux impies les magiciens des mots.

Nous avons passé en revue jusqu'ici l'euphémisme, le slogan, l'équivoque, les proverbes et phrases toutes faites, les mots qui font image, les mirages de l'art typographique. Il est d'autres procédés qu'il nous faut brièvement signaler.

□ □ □ □

Il y a les mots qui roulent en phrases harmonieuses les flots de leurs vertus magiques.

Les Grecs de l'antiquité, à ce qu'affirme Horace (*Lettre à Pison,* 323), utilisaient à merveille les ressources de la parole musicale où l'aisance s'alliait à la grâce.

Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui...

On sait quelle influence leur conféra, et non seulement chez les Anciens, la musique de leur littérature...

Dans une de ses *Chroniques,* Jacques Bainville écrit: « Il y a un génie littéraire à l'origine de toutes les révolutions de notre pays, et jamais la philosophie de Rousseau n'eût pu tourner les têtes françaises si, par un surprenant hasard, ce Genevois n'eût joué d'un des instruments les plus mélodieux dont ait disposé un homme ». Telle est l'influence des mots qui font de la musique.

La langue française de nos jours, elle aussi, possède des beautés musicales incomparables. Une anecdote à l'appui. C'est Lugné-Poë qui se plaît à la raconter.

La fameuse comédienne Eléonora Duse était d'ori-

gine vénitienne et elle avait appris le toscan qu'elle parlait admirablement... Elle aimait la langue française. Et lorsqu'elle venait en France, elle demandait aux personnes chez qui elle habitait de lui en faire goûter la musique. Dites « une note », répétait-elle. Et elle-même se plaisait à redire : « Une note, une note ».

De fait, pour qui connaît l'étymologie du mot et les nuances de la prononciation française, il y a là un véritable charme : une note, une note.

Défions-nous. En 1930, dans son dernier numéro de juillet, *L'Animateur des temps nouveaux*, de feu Louis Forest, publiait ces lignes extraites d'un volume récent de M. André Prévot, où le héros du livre, un grand poète, résume, comme suit, sa carrière :

« Je rougis de mon œuvre qui me comble de gloire. Je n'ai su qu'exalter les passions humaines et revêtir de tuniques harmonieuses l'affreuse nudité des appétits et des vices ».

Après quoi, *L'Animateur* ajoute sévèrement : « Neuf cent quatre-vingt-dix-neuf sur mille de nos écrivains pourraient en dire autant... et ne le diront pas. Ils ne sauraient plus comment vivre ».

Le trait paraît excessif. Mais à y bien réfléchir, un vieux liseur ne saurait s'insurger : c'est grâce à leurs « tuniques harmonieuses » que les livres nauséabonds se vendent...

□ □ □ □

Il y a les affirmations. L'affirmation de soi, d'abord, mais nous n'avons pas à en parler ici. Ce qui nous occupe, ce sont les mots, et ici les mots qui affirment.

On sait ce qu'a écrit Taine (dans *Les Origines de la France contemporaine*) : « Un troupeau désorienté suit ceux qui se mettent en avant ; ce sont parfois les plus déraisonnables, mais ce sont les plus affirmatifs ».

L'affirmation est, en effet, une force. L'affirmation pure et simple, l'affirmation qui consiste en un mot, sans raisonnement, sans explication, sans rien qui s'y

ajoute et risquerait d'en affaiblir l'autorité. « Un homme qui explique toujours, au lieu d'agir, est mûr pour toutes les capitulations », écrivait Péguy. L'affirmation toute nue, voilà la force.

Et aussi l'affirmation répétée, de manière qu'elle puisse être attribuée à plusieurs voix, à toutes les voix du monde, et ainsi s'imposer avec toute la force irrésistible de l'opinion commune ou d'une vérité première. La publicité affirme sans rien démontrer. Les écrivains ennemis de même. Et c'est une force dont ils se servent à notre détriment.

□ □ □ □

Il y a les bons mots et anecdotes. Quand ils sont vraiment bons et bien placés, ils exercent une influence qui doit être prise en considération.

Lors de l'assemblée générale de « l'Association des lauréats du Concours général » de 1934, M. André Maurois a évoqué un piquant souvenir. Il avait assisté jadis au dîner d'adieu d'un ambassadeur d'Angleterre. Et celui-ci lui avait dit :

« Savez-vous pourquoi le Foreign Office a pris la sage décision de toujours déplacer ses représentants après cinq ans de poste, quel que soit leur succès ?... C'est que le Foreign Office pense avec raison que tout homme a épuisé, après cinq ans de banquets, ses fonds d'anecdotes. »

Les diplomates savent leur métier. Les écrivains et publicistes de la contre-Eglise le savent aussi : il n'y a qu'à lire leurs livres et leurs journaux. Veillons et ne nous laissons pas prendre à ce puissant moyen de séduction.

Fas est ab hoste doceri. Utilisons pour le bien les procédés des méchants.

Les bons mots, les mots pour rire, cependant, font parfois bien du mal. Ils tuent la confiance, l'honnêteté, l'enthousiasme, la foi, surtout chez les jeunes.

Tout le monde connaît *Le Vase brisé* de Sully-Prudhomme. D'un coup d'éventail, ce vase a été fêlé, et

lentement, la blessure a fait le tour du vase. N'y touchez pas, il est brisé.

C'est l'histoire de bien des cœurs qui ont été heurtés — oh! légèrement — par la blague, la rigolade, la loufoquerie, un sourire, un bon mot...

Que de journaux l'on voit aux mains de la jeunesse, et qui mettent en pièces, sans qu'il y paraisse, les cœurs de nos jeunes gens et de nos jeunes filles!

□ □ □ □

Il y a les grands mots, les mots exagérés, les mots excessifs, les mots dévalués.

Dans *Le Figaro* (17 août 1938), M. Paul Morand dénonçait comme une calamité la dévaluation de notre langue, qui s'opère de nos jours sous l'influence de la presse, du théâtre, des plates-formes électorales et des tribunes parlementaires. Nous citons l'essentiel de son article.

La France assiste, depuis deux cents ans, à une progressive dévaluation de sa langue ; aujourd'hui, sous les coups que lui porte le dernier venu de ses ennemis, la radio, le mot a perdu sa valeur-or ; il n'est plus qu'un assignat ; il n'est plus échangeable contre la chose dont il est le signe ; on ne peut plus prendre les gens au mot...

Les choses les plus ordinaires sont dites dans les termes les plus formidables.

Ainsi, en cueillant au hasard dans mes journaux, aujourd'hui (et j'évite à dessein la politique parce que ce serait trop facile), je trouve : « Voilà un acte qui honore une Parisienne ; il prouve que quand on est quelqu'un, on le demeure... » etc. (Il s'agit d'une Parisienne aux champs qui, voyant une vache égarée, la ramène à son propriétaire.)

« La vaillance britannique n'est pas un vain mot! »... « On ne considérera plus l'Italie comme une quantité négligeable ; l'Italie? Mais oui, cela existe! » (Il s'agit d'un match de water-polo).

« Miracle de la voix, miracle de l'amour... c'est de l'extase, de l'adoration religieuse ». (Il s'agit d'un ténor de music-hall.)

Non seulement le mot s'est « décoloré », comme dit Bréal, et cela dans toutes les langues, mais chez nous il s'est méridionalisé, tartarinisé... Je veux dire que, parallèlement à sa dépréciation le long du temps, le mot subit une dépréciation le long de

l'espace et qu'il descend non seulement la pente des siècles, mais aussi celle des longitudes.

Tout cela est d'autant plus affligeant qu'une exacte proportion entre l'objet ou l'idée et son signe fiduciaire est la première condition d'un style de bonne époque.

Un beau style est un style probe parce qu'il n'emploie que des mots qui sont immédiatement échangeables contre des choses, des mots qui sont une traite payable sur l'heure au domicile de l'orateur ou de l'écrivain. Ce n'est plus une *Esthétique de la langue française* que devrait aujourd'hui écrire un nouveau Rémy de Gourmont, c'est une *Ethique*.

En un temps où l'on parle beaucoup de « disciplines nécessaires », c'en serait une de nous priver des services commodes de l'adverbe et des beautés vulgaires de l'adjectif, de restreindre l'emploi des termes abstraits ou généraux au profit des mots concrets ou techniques qui ne plaisantent pas avec le vrai, de surveiller les métaphores, de s'interdire les accouplements faciles.

Alors, on verra mourir la rhétorique, mère de la mauvaise foi ; les discours dominicaux tomberont dans le vide avec leurs cascades tièdes, leurs comédies de promesses, leurs banqueroutes ronflantes.

Le sublime français n'a jamais résidé dans les superlatifs et les effusions ; il a l'aspect sévère, l'abord réservé d'un homme de cœur.

Nous limitons à ces considérations ce que nous voulons dire au sujet des grands mots.

□ □ □ □

Il y a les gros mots, les mots injurieux et insultants que certains polémistes ont élevés au rang d'une méthode de discussion logique, et grâce auxquels ils groupent trop facilement des auditeurs et même des partisans fidèles.

Il y a les mots d'ordre des meneurs sans mandat. Ils ont pour résultat de tuer les personnes humaines et de les coaguler en une masse amorphe qui se soumet aveuglément à quelques individus.

Il y a les mots de politesse qu'il ne faut pas prendre à la lettre et dont les ennemis de l'Eglise se servent très habilement comme d'un bouclier par lequel ils cherchent à désarmer les bons et à prévenir leurs coups.

Oronte, prenant congé d'Alceste qu'il déteste — et pour cause — lui dit: « Je suis votre valet, Monsieur, de tout mon cœur ». Alceste lui répond: « Et moi je suis, Monsieur, votre humble serviteur ».

Ces mots courtois et ironiques n'empêchent pas du tout les sentiments. Ne soyons pas dupes.

□ □ □ □

Il y a... Il y a... Mais nous bornerons à ces quelques exemples les autres procédés qu'emploient dans les livres et les journaux impies les magiciens du mot.

Nos lecteurs sont avertis. Laissons-leur comme conclusion du présent article ce précepte que l'expérience des hommes permet de formuler en ces termes: « S'il te trompe une fois, il a tort; s'il te trompe deux fois, vous avez tort; s'il te trompe trois fois, tu es seul à avoir tort ».

(*A suivre*). LOUIS BETHLEEM.

En Afrique noire comme en France, la pornographie française se donne libre cours

Depuis que Marius Moutet a installé en Afrique occidentale française une administration Front populaire, cette colonie, autrefois si paisible, respire une atmosphère de plus en plus trouble et empoisonnée.

Nous ne voulons pas nous faire ici l'écho de toutes sortes de scandales qui touchent à la vie privée de certains hauts personnages, les milieux coloniaux, le Parlement et le gouvernement étant suffisamment au courant de ces lamentables histoires qui nous ont plus discrédités en quelques mois, dans ces pays, que toutes les fautes accumulées depuis un siècle.

Mais il est tout à fait inadmissible que le dévergondage des peuples dont nous avons la charge puisse maintenant se donner libre cours avec la coupable complaisance de chefs ayant perdu jusqu'au sentiment de leur dignité.

C'est ainsi que l'on nous signale de divers côtés et avec preuves à l'appui le développement sur une incroyable échelle du commerce de la librairie pornographique.

A Dakar notamment, deux librairies — bien entendu appartenant à des étrangers — se sont spécialisées dans ce genre de trafic.

La clientèle indigène, attirée par des vitrines réservées aux ouvrages classiques de notre littérature dont elle est friande, est sollicitée dès qu'elle entre à l'intérieur de ces boutiques, par toutes sortes de publications et d'illustrations consacrées à tous les vices et à toutes les dégradations.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que cette marchandise se vend à des prix de rabais. Sans doute peut-on croire qu'il s'agit là de vieux fonds de librairie. Mais ne s'agirait-il pas également de ventes de propagande dont les déficits seraient réglés par la propagande étrangère ?

Certains indices permettent de se le demander.

En tout cas, on s'imagine mal, en France, les ravages causés par une telle entreprise de démoralisation sur nos populations de l'Afrique noire, à la fois simples et sensibles.

D'autant plus que cette littérature constitue à l'heure actuelle le fond des lectures de toute une catégorie « d'évolués » : instituteurs, hygiénistes, sages-femmes, etc...

Les illustrations servent de décorations murales.

Ainsi peu à peu nos protégés finissent-ils par voir la France à travers ces immondices, et les milieux musulmans, assez rigoristes, en tirent-ils de trop justes motifs de mépris.

L'administration Front populaire n'a apporté dans les pays que la pourriture morale sous toutes ses formes.

M. Georges Mandel, qui joue les grands hommes, le tolèrera-t-il plus longtemps ? (*France-Afrique noire*, organe de défense des intérêts français en Afrique noire, 23, avenue Foch, Paris-16e, numéro d'août 1938, p. 13).

Le Monsieur catholique qui ne comprend rien à notre action

O perfection du monsieur catholique par profession, correct comme une page d'écriture faite par un maître d'écriture, ou comme un quadrille dansé par un maître de danse...

Pas un mot de trop en aucune occasion. Il égorgerait bien une colombe ou un aigle, mais sans s'en apercevoir, et cela ne nuirait en rien à cette innocence parfaite qu'il porte en tout lieu, au journal, à dîner, à l'église, au ministère.

Il égorgerait ce qui est sublime ou ce qui est faible, mais sans jamais se compromettre : voilà la chose dont il est capable. Et s'il assassine quelqu'un, ce sera pour ne pas aller trop loin dans une direction quelconque !

Oh ! faites ce que vous voudrez ! soyez prophète ou galérien ; couvrez-vous de gloire, couvrez-vous de honte, vous ne ferez pas un pli dans sa cravate ou sur son front ou sur la lèvre ; vous ne ferez pas sortir de ses lèvres une expression plus vive qu'à l'ordinaire.

Vous ne ferez pas entrer en lui une vérité quelconque ou une erreur non patentée. C'est un garçon bouché à l'émeri. Rien ne coule par surprise. L'erreur en lui porte l'uniforme de la vérité. Elle est une, plane, sans secousse, sans accès, sans violence. Elle est impeccable et officielle. Il est uni au faux hypostatiquement. (Ernest HELLO, *Regards et lumières*, 1928).

LES REVUES JOURNAUX ET MAGAZINES

CCLX. — « Messidor »

Le journal « Messidor », créé en mars 1938, se donne comme « le grand magazine du peuple ». Il est l'hebdomadaire de la C. G. T., comme « Le Peuple » en est le quotidien. Il a pour directeur Léon Jouhaux lui-même, secrétaire général de la C. G. T. Il est techniquement mal fait, confus, indigeste, déplaisant à l'œil et pénible à lire. Il s'occupe de politique, bien plus que des questions ouvrières, économiques, corporatives et professionnelles. Il est nettement révolutionnaire, il fait du soviétisme moscoutaire sa grande affaire. Il est anticatholique à jets continus, amoral mais non pornographique. Il est d'une lecture fort dangereuse, spécialement pour la classe ouvrière.

La C. G. T. (Confédération générale du travail) possédait déjà un journal quotidien, *Le Peuple*, qui fait d'ailleurs aux deux journaux marxistes *Le Populaire* et *L'Humanité* une concurrence dont ceux-ci laissent parfois paraître quelque amertume.

Elle a voulu avoir également, au début de l'année 1938, son organe hebdomadaire, *Messidor*.

Messidor a publié son premier numéro le vendredi 18 mars 1938. Il a comme « conseiller technique », chargé du lancement, le bolchevisant Lucien Vogel, qui fut à *Vu* et au *Petit Journal*, et qui demeure au *Jardin des modes*.

□

Messidor, « le grand magazine du peuple, l'hebdomadaire de

la démocratie syndicale », ainsi qu'il s'intitule, paraît, chaque vendredi, sur vingt-quatre pages, dans le format de *L'Illustration*.

Le prix de l'abonnement et du numéro sont minimes et ne couvrent certainement pas les frais d'impression, non compensés, d'ailleurs, par une publicité réduite. Quarante-cinq francs par an. Un franc le numéro. Bureaux : 6 et 8, rue de la Douane, Paris (10e).

D'après *Candide* (numéro du 7 décembre 1838), il aurait coûté à la seule C. G. T., la somme de 2.437.318 fr. 70 pour la période s'étendant du 1er mars au 30 juin 1938. C'est un luxe que permettent à la C. G. T. ses ressources financières (1).

La manchette de *Messidor* proclame que M. Léon Jouhaux en est le directeur.

Léon Jouhaux, né à Paris en 1879 ; ancien ouvrier allumettier à Aubervilliers ; secrétaire général de la C. G. T. ; délégué économique (*sic*) à la S. D. N., puis délégué ouvrier (*sic*) à ladite S. D. N. ; vice-président du Conseil national économique ; régent de la Banque de France ; administrateur de l'Office du Niger ; membre de la Commission des grands réseaux ; membre de la section de radiodiffusion ; membre de la Commission nationale des grands travaux ; membre du Comité d'arbitrage des conflits sociaux ; relevé par le gouvernement, après la grève du 30 novembre 1938, de ses dignités nationales et officielles et privé des grosses prébendes attachées à icelles ; vice-président de la Fédé-

---

(1) Ces ressources financières sont grandes. Des journaux antimarxistes ont donné sur ce point en décembre 1938 des précisions très intéressantes.

Condamnée par les tribunaux le 13 janvier 1921, la C. G. T. ne possède aucune personnalité juridique. Elle ne peut donc ni acheter ni vendre. Pour tourner la difficulté, elle a constitué une société anonyme, « la Société générale du travail », dont l'administrateur se nomme M. Dupont. Qui est M. Dupont ? Mystère. En tout cas, la C. G. T., c'est lui, tout au moins en ce qui regarde les maniements de fonds. Ces fonds sont considérables.

Du bilan de la C. G. T., il ressort que ses dépenses dépassent 54 millions. Le poste « Divers » figure à lui seul pour 26 millions. Il n'est, bien entendu, fourni aucune justification de ce chapitre représentant près de 50 % du total.

Le journal *Le Peuple*, qui tire péniblement à 20.000 exemplaires, reçoit à titre d'avance plus de 7 millions. Une malheureuse brochure, *L'Atelier pour le plan*, a coûté plus de 100.000 francs. *Messidor* a coûté en quatre mois 2 millions 347.000 francs. Une autre feuille, *La Voix du peuple*, a absorbé 450.000 francs.

Mais voici le plus beau : les frais de déplacement des secrétaires de la C. G. T. s'élèvent à un million et demi par an.

La valeur des biens immobiliers de la C. G. T. est considérable. Elle a une maison rue Lafayette qui vaut plus de 3 millions 639.000 francs. Le pavillon du travail est évalué à plus de 8 mil-

ration syndicale internationale ; rédacteur au *Peuple* : tel est le directeur de *Messidor!*

Chaque semaine il donne à son journal un article. « On ne fait qu'un article dans sa vie », maximait spirituellement un grand journaliste. Si ce paradoxal aphorisme a besoin d'une justification, il la trouvera dans la prose de M. Léon Jouhaux qui, depuis de longues années, infatigable et imperturbable, prononce le même discours et rédige le même article, sempiternel et monotone, avec ses violences à froid et ses prétentions à la haute sociologie, avec ses habiletés soigneusement calculées d'agitateur dont l'extraordinaire carrière est un vrai miracle d'équilibrisme.

Les mauvaises langues prétendent que M. Léon Jouhaux est flanqué d'un secrétaire de la plume, dont sa culture très superficielle lui rendrait l'aide indispensable. Il suffit d'enregistrer la rumeur publique, la recherche de la paternité littéraire étant, sinon interdite, du moins difficile.

Dans *Messidor*, M. Léon Jouhaux a voulu forcer son talent. Il a allongé ses articles, ce qui n'était pas la meilleure façon de les rendre plus intéressants.

Messidor est le type de la publication « mal faite », qui aurait surtout grand besoin d'un bon secrétaire de rédaction. Dans l'Es-

---

lions, le château de la Roche-Beaulieu vaut 1 million 276.000 francs, l'immeuble de la rue de la Douane, 783.000 francs, la propriété de plaisance de Gramont 376.000 francs et diverses propriétés de rapport représentent 18 millions.

Il convient d'y ajouter les immeubles récemment achetés rue des Pyrénées, rue Louis-Blanc et rue Jean-Jacques Rousseau. Le total des investissements immobiliers de la C. G. T. peut se chiffrer, suivant les estimations les plus modérées, à 50 millions.

Parmi les « immeubles », M. Léon Jouhaux a choisi comme lieu de repos le château de la Roche-Beaulieu, estimé à lui seul 1.276.000 francs. Il y organise de grandioses réceptions réservées aux grands dignitaires de la C. G. T. Il y joue volontiers au mécène, il s'y fait réciter des poèmes dont la platitude et la monotonie rappellent les meilleures productions de la maison de la Culture.

La C. G. T. fait volontiers largesse des fonds que lui procurent les cotisations ouvrières.

Les sports aéronautiques ont reçu 65.000 francs, le théâtre du Peuple 30.000, le film « La Marseillaise » 50.000, les syndicats espagnols rouges 12.283.639 francs, les organes de propagande cégétistes à l'étranger 460.515 francs.

Ainsi, les ouvriers adhérants à la C. G. T., lui versent, bon an mal an, 25 millions sur leur salaire. Ils subventionnent l'entretien du château où M. Jouhaux se fait déclamer des vers pendant ses vacances, les syndicats rouges d'Espagne, des organisations sans intérêt ni utilité et des brochures destinées à faire la fortune de quelques obscurs folliculaires.

pagne rouge, si chère au cœur de M. Jouhaux, on l'appellerait « l'olla podrida », le pot pourri. Il ne se peut rien de plus indigeste. C'est un entassement confus de dessins, caricatures, photogravures, articles, entrefilets, échos, etc.

La C. G. T. groupe autour d'elle un lot très important de littérateurs, sociologues, planistes, dessinateurs des deux sexes animés de son esprit. Tous ont été mis à contribution, y compris, bien entendu, les rédacteurs en service ordinaire du *Peuple*.

□

Il serait superflu, après cela, de s'interroger sur les tendances de *Messidor*, émanation directe du tout puissant directoire syndicaliste qui règne rue La Fayette.

S'il fallait une nouvelle preuve que la neutralité politique et confessionnelle, inscrite dans la charte d'Amiens en 1906 et dont la C. G. T. se targue encore dans l'occasion, est un mensonge, *Messidor* suffirait à la fournir.

La politique pure, en effet, occupe la première place dans ce journal au détriment des questions corporatives et professionnelles. La technicité y est reléguée au second plan.

La grande affaire, c'est la définition et la préparation de ce soviétisme moscovite en quoi a fini par se cristalliser l'action de la C. G. T., depuis que l'influence des communistes y est devenue prépondérante.

Quant au respect que les ouvriers chrétiens, s'il fallait en croire M. Jouhaux lorsqu'il réclame le monopole syndical, sont censés obtenir pour leurs croyances, *Messidor* nous fait voir ce qu'il en faut penser, au juste.

Il n'est pas de numéro où la religion catholique, soit par voie de petits dessins, soit par voie d'articulets, ne soit criblée de ces ineptes plaisanteries d'atelier, usées et fatiguées, mais que M. Jouhaux sans doute juge à la hauteur du niveau intellectuel de son public.

Il y a de tout dans *Messidor*. Les deux pages de couverture sont occupées par de grandes photogravures d'actualité, des truquages souvent, afin que la propagande n'y perde rien. C'est ainsi que M. Daladier, après la grève générale du 30 novembre, est apparu costumé en agent de police, à la tête d'une véritable armée de « flics ».

L'histoire de la semaine est racontée sous la rubrique « Les Sept jours politiques ».

Puis viennent, pêle-mêle, « la vie de la C. G. T. », la page de « la femme et foyer », (recettes de ménage), « le coin des lettres », « le théâtre et le cinéma », l'organisation des « loisirs », les « conseils juridiques », la « petite correspondance »,

les « mots carrés », bref, tout ce qu'on a accoutumé trouver dans les magazines du type ordinaire.

La paysannerie n'est pas oubliée. Une des grandes pensées de la C. G. T. n'est-elle pas d'effacer la distinction entre les villes et les campagnes ?

On rencontre dans *Messidor* de « grandes enquêtes sociales » dont la dernière, toute réserve faite sur les fins cherchées, concernant « les travailleurs de l'air », ne manque pas d'intérêt. C'est M. Pierre Scize qui s'en est chargé.

La littérature d'imagination, romans, nouvelles et contes, est peu en honneur à *Messidor*. La préférence est donnée aux grands récits historiques, lesquels, on s'en doute, ne se piquent pas d'objectivité et d'impartialité.

Pour être équitable, nous devons mentionner que la pornographie est absente de *Messidor*, et qu'à ce point de vue, le magazine cégétiste est plus propre que la plupart des magazines bourgeois.

On devine que la chronique des théâtres et des cinémas, de même que celle des livres, n'est pas tenue par des moralistes rigoureux, et que leur indulgence va très loin.

Toutefois, ils ne poussent pas, si l'on peut dire, à la consommation de la saleté. Et, dans les temps que nous vivons, on en est réduit à s'applaudir de cette relative innocuité.

Le magazine cégétiste, jusqu'à nouvel ordre, ne se fait pas de la corruption un moyen de succès et de propagande. Notre souci d'impartialité nous oblige à ce constat.

Ajoutons que, sous le point de vue de la science sociale et de son avancement, *Messidor* est à peu près inexistant.

Il ne présente aucun intérêt pour les spécialistes adonnés à l'étude des questions économiques et ouvrières.

□

Mais il reste que *Messidor*, qui respire la lutte de classes et la guerre sociale, ne saurait, en aucune façon, passer pour une lecture inoffensive.

Il ne peut, chez les jeunes ouvriers, que contribuer à entretenir l'esprit d'utopie et à exacerber le sens revendicatif, à confondre l'exercice des droits légitimes avec la poursuite de la révolution sociale, selon la formule de Karl Marx.

Si nous le voulions, le mal pourrait être enrayé ou du moins atténué.

Depuis la grève du 30 novembre 1938, il semble, en effet, que les affaires de la C. G. T. soient moins brillantes. Les cotisations diminuent sensiblement, en même temps que les effectifs.

Le Matin du 21 décembre 1938 (reproduit par *La Croix* du 22 décembre 1938) publie les chiffres suivants :

« Voici dans quelles proportions s'est manifestée cette véritable débâcle au cours des derniers mois : la Fédération du bâtiment, qui groupait en 1937 550.000 membres, n'en compte plus 100.000 aujourd'hui ; celle de l'agriculture, d'obédience purement communiste, a perdu 225.000 adhérents sur un effectif total de 250.000 ; celle de l'alimentation a enregistré 100.000 défections ; celle des cuirs et peaux, 40.000 ; celle des employés, 80.000 ; celle des métaux, 150.000 ; celle des produits chimiques, plus de 100.000 ; celle de l'habillement, 50.000, cependant que les démissions continuent de pleuvoir au sein des Fédérations de fonctionnaires et d'employés des services publics ».

Toujours d'après le même journal : « La C. G. T., qui si longtemps s'est enorgueillie de ses cinq millions d'adhérents, en comptera deux à peine — nous tenons ce chiffre des sources les plus autorisées — en janvier 1939 ».

Messidor, journal révolutionnaire et antireligieux, subira certainement le contre-coup de cette déconfiture. Il faut s'en réjouir.

Jean de LARDÉLEC.

D'illustres professeurs au tableau d'honneur de la grève générale

Est-il vrai que deux professeurs au Collège de France, tous deux prix Nobel, MM. Paul Langevin et Joliot-Curie, et que cinq professeurs à la Sorbonne et à l'école des Hautes Etudes, MM. Francis Perrin, Marcel Prenant, Teissier, Henri Wallon, Marcel Cohen, aient, le 30 novembre dernier, répondu à l'appel de la C. G. T., soit en faisant la grève, soit en écrivant à leurs directeurs ou doyens qu'ils se solidarisaient avec les grévistes ?

L'organe officiel des Soviets en France l'affirme et met les hommes dont nous venons de citer les noms en tête de son tableau d'honneur de la grève générale.

Tableau d'honneur ou tableau de déshonneur ? Qu'en bas de l'échelle sociale il ait pu se trouver des ignorants ou des fanatiques pour braver le pouvoir légal du pays, on en éprouve surtout un sentiment de tristesse.

Mais que des maîtres placés au sommet de la hiérarchie intellectuelle et chargés de l'éducation de la jeunesse nationale, que des hommes se parant du nom de savants aient pu à ce point manquer à leur devoir, on en éprouve avant tout un sentiment de révolte.

Ou bien le fait est faux et il doit être officiellement démenti. Ou bien il est vrai et il n'est pas possible que ceux qui ont commis cette forfaiture morale demeurent à leur poste.

Est-ce que le Conseil de l'ordre de la Légion d'honneur n'a rien à dire quand ses dignitaires deviennent des chevaliers du désordre civil ? Le Collège de France n'est pas le collège de Moscou. (*Le Matin*, 10 décembre 1938).

BULLETIN DE DOCUMENTATION ET D'ACTION

Le Maire de Flers-de-l'Orne (Orne) interdit l'exposition des publications licencieuses

(Arrêté du 17 juin 1938)

Le Maire de la ville de Flers, chevalier de la Légion d'honneur ;

Vu les articles 91 et 97 de la loi du 5 avril 1884 ; vu la circulaire de M. le Ministre de l'Intérieur en date du 5 juillet 1929 ;

Considérant qu'il est de l'intérêt de la moralité publique de proscrire l'exposition sur la voie publique de journaux, publications et ouvrages licencieux ; que d'ailleurs cet état de choses à Flers a fait l'objet de diverses protestations des associations de pères de famille ;

Arrête :

Article 1er. — Sur toute l'étendue du territoire de la commune, il est interdit d'exposer publiquement et de quelques façons que ce soit et notamment aux fenêtres ou vitrines des kiosques ou des magasins, de manière à ce qu'elles puissent être vues de la voie publique, les publications telles les suivantes : *Sex-appeal*, *Vie parisienne*, *Paris-plaisirs*, *Vie à deux*, *Vénus*, *Beauté*, *Parisiana*, *Séduction*, etc...

Art. 2. — La vente ou l'offre au public, sur les places ou voies publiques, de ces mêmes publications, sont également interdites.

Art. 3. — L'énumération des publications faites à l'article 1er n'est pas limitative et toutes autres publications analogues, chansons, affiches, images ou cartes postales de caractère licencieux, tombent sous le coup des mêmes interdictions.

Art. 4. — M. le Commissaire de police et les agents sous ses

ordres sont chargés de l'exécution du présent arrêté qui sera publié et affiché conformément à la loi.

Hôtel-de-Ville de Flers, le 17 juin 1938.

Le Maire :
H. Lelièvre.

Nous félicitons M. le Maire de Flers pour la mesure d'ordre public qu'il a eu le courage de prendre, à la suite de la campagne menée par les pères de famille. Et nous le remercions d'avoir bien voulu nous communiquer lui-même le texte de son arrêté.

Le Maire d'Agen interdit une conférence sur le nudisme et le film « L'Ennemi dans le sang »

(Arrêté du 10 décembre 1938)

Nous, Maire de la ville d'Agen ;

Vu la loi du 5 avril 1884 ; vu la pétition de l'association des pères de familles nombreuses ;

Arrêtons :

Article 1er. — La conférence « Le Nudisme et l'Amour vénal » et la projection du film « L'Ennemi dans le sang » sont interdites dans les salles de spectacles de la ville.

Art. 2. — Le Commissaire de police et les agents placés sous ses ordres sont chargés de l'exécution du présent arrêté.

Fait à Agen, le 10 décembre 1938.

Le Maire de la ville d'Agen :
Dr Messines.

Il s'agit de la campagne en faveur des maisons closes que nous avons dénoncée ici en 1938 (p. 1227).

Le maire d'Agen qui a pris l'arrêté, à l'instigation d'un de nos vaillants amis et abonnés, est socialiste et protestant. Nos félicitations à M. le Maire et à notre ami. Et avis aux maires catholiques.

Le Conseil général de la Haute-Savoie dénonce un manuel scolaire subversif

Le 5 novembre 1938, le Conseil général de la Haute-Savoie a émis un vœu très courageux « contre un manuel scolaire subversif ».

Voici le texte, tel que nous le trouvons dans les journaux de la région :

CONTRE UN MANUEL SCOLAIRE SUBVERSIF. — M. Bouchet a été chargé également par la Commission de rapporter avec avis favorable le vœu qu'il avait déposé contre le manuel scolaire subversif de Pons et Franchet, qui soutient des théories contraires à la législation et à la constitution françaises sur le droit de propriété.

Le vœu demande que le manuel soit retiré des écoles du département où il pourrait être en usage, et en particulier de l'école primaire supérieure de garçons d'Annecy.

Le vœu est adopté à l'unanimité de l'assemblée départementale.

L'ouvrage visé a pour auteurs Jean Pons (professeur agrégé au lycée d'Avignon, révoqué en 1928 pour propagande communiste auprès de ses élèves) et Antonin-Léon Franchet, professeur d'Université ; il s'intitule *Manuel d'éducation républicaine*, et il est édité par la « Bibliothèque d'éducation », 15, rue de Cluny, Paris (5e).

Il a été spécialement étudié par Jean Guiraud dans *La Croix* (9 septembre 1938) et dans *Ecole et famille* (juillet-août 1938, et numéros suivants).

En le dénonçant publiquement, le Conseil général de la Haute-Savoie a fait une bonne action et donné un grand exemple.

La « Société des gens de lettres » publie un manifeste en faveur du redressement national

Le comité de la Société des gens de lettres, réuni, le 24 octobre 1938, à l'hôtel Massa, sous la présidence de M. Jean Vignaud, a voté à l'unanimité un manifeste qui prétend préciser les vœux des gens de lettres en faveur du redressement national.

Ce manifeste a été publié dans un certain nombre de journaux, mais il n'a pas paru dans la *Chronique de la société des gens de lettres*, organe officiel de la société. Ce silence est étrange, très étrange.

Ce manifeste demande « que soit intensifié dans toutes les écoles de France l'enseignement de la valeur morale

de l'homme... ; que dans les écoles de nos villages, la connaissance du folklore et des éléments d'histoire locale soit généralisée... ; que les élites collaborent entre elles... ; que, par la T. S. F. et le cinéma, l'esprit de la France ne soit pas dénaturé et rabaissé... ; que les services de propagande à l'étranger soient organisés avec la collaboration des élites spirituelles et morales... »

Ces Messieurs et dames de la Société des gens de lettres, comme on voit, s'occupent de diverses choses, mais ils passent sous silence ce qui est de leur domaine, la littérature.

Ces Messieurs et dames, cependant, quand ils font de la littérature, ne s'occupent guère des exigences du redressement national.

Au contraire, ils commettent, assez souvent, des vilenies et des saletés qui « dénaturent et rabaissent l'esprit de la France ».

Il ne semble pas que les rédacteurs du manifeste aient conscience de cette coupable besogne, et qu'ils soient décidés, eux qui jouent aux moralistes, à nettoyer leur propre maison, et à en expulser les pornographes de profession qui la souillent et la déshonorent.

Le Congrès des « Sans-Dieu » à Londres (9-13 septembre 1938)

Le Souverain Pontife le faisait remarquer dans son encyclique sur le communisme athée, nous sommes à une époque unique dans l'histoire religieuse du monde : jamais comme aujourd'hui Dieu n'a été directement, haineusement, méthodiquement poursuivi avec la volonté formelle d'abolir sa pensée et son nom dans la conscience humaine.

Le Congrès des « Sans-Dieu », qui s'est tenu à Londres du 9 au 13 septembre 1938, est une preuve nouvelle du développement formidable de cette offensive satanique.

Parmi les journaux et périodiques qui ont publié un compte rendu détaillé de ce congrès, nous citons : *La Documentation catholique* (5 décembre 1938) qui a reproduit le compte rendu de la revue internationale *Lettres de Rome* (des 1er-15 octobre 1938) ; *La Revue catholique des idées et*

des faits, de Bruxelles (16 décembre 1938) ; *L'Œuvre latine*, de Paris (décembre 1938).

Nos lecteurs trouveront facilement dans l'une ou l'autre de ces publications les renseignements dont ils auraient besoin. Nous ne pouvons pas les reproduire ici. Nous nous bornons à citer quelques noms. Des noms à retenir.

Dès 1936, un comité d'honneur avait été constitué en vue de la préparation de ce congrès.

Ce comité d'honneur avait pour président M. Edouard Herriot, président de la Chambre des députés !

Il comptait parmi ses membres : le professeur Camille Bouglé ; le docteur P.-L. Couchoud ; le docteur Henri Roger ; le professeur Charles Guignebert ; le professeur H. Lévy ; le professeur B. Malinowsky ; le professeur Polak ; le romancier W. Somerset Maugham ; Bertrand Russell ; George Bernard Shaw ; H.-G. Wells ; le professeur Lévy-Bruhl ; M. et Mme Joliot-Curie, etc. Le trop fameux Lorulot, directeur de *La Calotte*, a pris une part importante aux débats.

Comme l'écrit le vicomte Ch. Terlinden, professeur à l'Université de Louvain, dans la *Revue catholique*, de Bruxelles (16 décembre 1938), si ce congrès n'eut pas le grand succès qu'espéraient ses organisateurs, il n'en constitue pas moins un grave avertissement, non seulement pour les catholiques, mais aussi pour tous ceux qui croient en Dieu. Il a marqué un progrès dans l'offensive internationale menée par l'athéisme et par le communisme qui avaient ainsi achevé la centralisation de leurs efforts...

Rarement on a vu affirmer d'une façon aussi claire l'union intime entre la libre pensée et le bolchevisme. En solidarisant d'une façon odieusement arbitraire le fascisme, terme dans lequel sont englobés tous ceux qui ne sont ni socialistes, ni communistes, et la religion, les Soviets poursuivent une politique que l'on peut, sans hésiter, qualifier de diabolique.

Il importe de dénoncer cette manœuvre et de montrer que l'union intime, scellée depuis le Congrès de Prague entre la libre pensée et le bolchevisme, constitue une effroyable menace pour la religion comme pour la paix sociale et la civilisation.

Journaux catholiques et pièges de publicité

Certaines publications catholiques s'obstinent à recommander « l'indéfrisable instantanée Ondulux, le bonnet qui ondule tout seul, laissé gratis aux lecteurs de ce journal, actuellement 40, rue de Bruxelles, à Paris ».

Nous avons dénoncé cette entreprise ici même en 1935 (pp. 248 et 249), avec maints détails particulièrement instructifs et savoureux.

En décembre 1938, nous avons renouvelé l'expérience. Elle a été concluante. Cette annonce est un attrape-nigauds. Comme il y en a déjà trop dans les publications d'œuvres et de piété.

Mes chers et bons confrères, pourquoi traitez-vous ainsi vos lecteurs ? Pourquoi abusez-vous de leur confiance ? Pourquoi aidez-vous, moyennant quelques pièces de monnaie, les escrocs à vider les poches des bons catholiques, vos clients et vos frères ?

Je vous en conjure, réfléchissez un peu... Mais déjà vous m'avez tourné le dos, en maugréant le *durus est sermo* des auditeurs réfractaires dont parle l'Evangile. Et vous continuerez. Hélas !

La « Revue des lectures » Quelques traits de sa physionomie

(*suite*)

III

La *Revue des lectures*, créée en 1908, avec le plein agrément et tous les encouragements de l'autorité ecclésiastique, par M. l'abbé Louis Bethleem, est publiée depuis, sous la responsabilité de son directeur, comme le sont, d'après la discipline de l'Eglise que l'archevêché de Paris rappelait au journal *Le Matin* (10 mai 1933), toutes les revues et tous les journaux catholiques de France sans exception.

Conformément à l'Encyclique « Pascendi » (3e partie, n° 4, à la fin), elle est pourvue, par les soins de l'autorité ecclésiastique légitime, d'un censeur chargé de la suivre dans tous les détails, de la contrôler et, au besoin, de la corriger. Elle n'a donc pas besoin d'*imprimatur*.

Elle a été, à deux reprises, approuvée, louée et recommandée par le Saint-Siège. Elle a reçu, en diverses circonstances, des cardinaux, archevêques et évêques de France et de l'étranger, les lettres les plus élogieuses.

Elle a l'honneur de compter parmi son Comité de patronage : S. Em. le cardinal Verdier, archevêque de Paris ; S. Em. le cardinal Liénart, évêque de Lille ; S. Em. le cardinal Baudrillart, de l'Académie française, recteur de l'Institut catholique de Paris, archevêque titulaire de Mélitène ; S. Em. le cardinal Suhard, archevêque de Reims ; S. Em. le cardinal Gerlier, archevêque de Lyon ; S. Exc. Mgr Chollet, archevêque de Cambrai ; S. Exc. Mgr Roland-Gosselin, évêque de Versailles ; S. Exc. Mgr Dutoit, évêque d'Arras.

Elle est complètement en règle avec l'Eglise. Elle possède donc toutes les garanties qu'une publication catholique peut avoir et tous les titres que les catholiques peuvent exiger d'une œuvre pour lui accorder leur entière confiance, leur ardente sympathie et leur concours dévoué.

IV

La *Revue des lectures* est avant tout une revue de critique catholique.

A ce titre, elle répond à un urgent besoin, à cette époque où la critique vénale, dépourvue de principes et de dignité, cherche et souvent réussit à surprendre la confiance des catholiques.

Mais la *Revue des lectures* est aussi, si l'on fait abstraction de son esprit qu'on peut dire « confessionnel », le répertoire bibliographique d'intérêt général le plus complet, le mieux sélectionné et le mieux raisonné, que puisse trouver en France un homme du monde cultivé et prudent, qui veut se tenir au courant des productions et des idées de notre temps.

Une histoire pour finir

Ce soir-là, le bon vieux prêtre se rendait à la ville. Il y avait à la ville une grande cérémonie, et le bon prêtre, connu comme prédicateur à plusieurs lieux à la ronde, devait y prendre la parole.

Il marchait à pas pressés. Ce n'est pas qu'il fût en re-

tard : les gens rangés ne sont jamais en retard. Mais il connaissait le prix du temps, comme tous les prêtres zélés, et il n'en voulait pas perdre une miette.

Soudain, au cœur de la forêt qu'il devait traverser, il entendit crier au secours. Cet appel provenait de l'étang voisin : c'était un homme qui se noyait.

Le bon prêtre pensait comme La Fontaine : un homme, ou une femme, qui se noie, ce n'est pas rien, c'est beaucoup... Mais le sermon ! Car il y avait le sermon... Et il était seul... Le prêtre est souvent seul, sur le chemin de la vie, principalement quand on sait qu'il aime à prêcher, c'est-à-dire à moraliser. *Experto crede...*

Bref, le vieux prédicateur avisa au plus pressé, et il sauva l'homme. Tandis que là-bas des fidèles, hommes et femmes, s'inquiétaient, trépignaient, s'irritaient... en attendant que le prêtre se décidât enfin à leur donner d'une voix essoufflée le sermon qu'ils espéraient plus éloquent et moins débraillé que la mise du prédicateur...

Je connais un directeur de revue qui est semblable à ce vieux prêtre. Lui aussi doit nourrir chaque mois du pain de la vérité des multitudes d'âmes.

Mais tandis qu'il consacre son temps et son dévouement à des travaux surhumains qu'il doit à tous, il survient sur son chemin des hommes ou des femmes qui se noient : c'est un catalogue à établir, une liste de livres parfois fort copieuse à réviser, un renseignement oiseux à donner, etc., etc. Bref, ce sont des S. O. S. quotidiens.

Le vieux prêtre n'hésite jamais. Il se rend volontiers aux appels qui lui sont adressés, et il sauve de la détresse les particuliers qui lui paraissent en danger de se noyer.

Il ne saurait oublier cependant qu'il se doit à tous, et à la généralité de ses fidèles. Il souhaite seulement que tous veuillent bien apprendre à nager.

Quant à ceux qui sont bons nageurs, il leur demande de vouloir bien se donner la peine de sortir de l'eau en se servant des appareils de sauvetage que leur fournit la *Revue des lectures*, au lieu de solliciter à grands cris l'aide du vieux prêtre qui ne sait rien refuser, mais qui doit à d'autres aussi, à tous les autres, les secours de son ministère.

Jean de LARDÉLEC.

LES ROMANS

I. — **Romans mauvais, dangereux ou inutiles pour la généralité des lecteurs.** — Romans de mauvaises mœurs qu'il est inutile d'étudier en détail. — Marie-Thérèse BODART, *Les Roseaux noirs*, préface de Charles Plisnier, éditions Corrêa. — Marcel JOUHANDEAU, *Le Jardin de Cordoue* ou *Endymion endormi*, Gallimard. — Henri TROYAT, *L'Araigne*, Plon.

II. — **Romans dont les personnes suffisamment averties pourraient se permettre la lecture moyennant des raisons proportionnées.** — Vicki BAUM, *Retour à l'aube*, traduit de l'allemand par Marguerite Thiolat, Emile-Paul, 1938, 15 fr. — Edmond JALOUX, de l'Académie française, *L'Oiseau-lyre*, Fayard, 1938, 18 fr. — Fernand LOT, *L'Homme qui vola le fleuve, le roman de l'Adour*, prix du premier roman 1938, Fasquelle, 1938, 18 fr. — Jean MARTET, *Le Quart d'heure d'Anibal Bumbo*, Albin Michel, 1938, 18 fr. (publié d'abord dans *Candide*, à partir du 27 juin 1935). — François MAURIAC, de l'Académie française, *Les Chemins de la mer*, Grasset, 1939, 21 fr. (publié d'abord sous le titre *Mamôna* dans *Candide*, à partir du 14 avril 1938). — Raymond MILLET, *L'Ange de la révolte*, Albin Michel, 1938, 18 fr. — Pierre TRAHARD, *Célestin Percheron*, éditions Jean-Renard, 17, rue de Paradis, Paris (10e), 1938, 18 fr.

III. — **Romans dont la lecture est proposée aux grandes personnes, malgré le fond ou certaines pages, en raison du profit ou du délassement sans péril qu'ils procureront.** — Pearl BUCK, prix Nobel de littérature 1938, *Le Tigre*, nouvelle traduite de l'anglais par Andrée Salomon-Lefèvre, parue dans *La Petite Illustration* du 31 décembre 1938. — Ferreira de CASTRO, *Forêt vierge* (*A Selva*), traduit du portugais par Blaise Cendrars, Grasset, 1938, 24 fr. — Roger CHAUVIRÉ, *Cécile Vardoux*, Flammarion, 1938, 18 fr. — Charles FOLEY, *Du sang sur la couronne*, Flammarion, 1938, 16 fr. — MAGALI, *L'Herbe folle*, Tallandier, 1939, 15 fr. — Sigrid UNDSET, prix Nobel, *Christine Lavransdatter*, tome III, *La Croix*, traduit du norvégien par T. Hammar et M. Metzger, Stock, 1938, 25 fr. — Max du VEUZIT, *L'Enfant des ruines*, Tallandier, 1938, 15 fr.

IV. — **Romans recommandés pour les lecteurs d'âge convenable ou sagement formés.** — Edison MARSHALL,

L'Usurpateur (*The doctor of Lonesome river*), traduit de l'anglais par Louis Postif, collection « Les meilleurs romans étrangers », Hachette, 1938, 15 fr. — Alia RACHMANOVA, *Mariage dans la tourmente, journal d'une étudiante russe pendant la révolution*, II, traduit de l'allemand par Henri Bloch, Plon, 1938, 18 fr. — RINGUET, *30 arpents*, Flammarion, 1938, 19 fr. 50.

I

Une simple nomenclature d'abord, dans laquelle nous groupons — comme nous le faisons régulièrement — les romans de mauvaises mœurs, tous ceux du moins qu'il est inutile d'étudier en détail.

Ces romans déroulent des idylles ou des drames plus ou moins immoraux, dans lesquels l'amour-passion tient la place principale, sans que rien ou presque rien vienne en régler la fougue, en diriger les mobiles, en relever les faiblesses, en réparer les hontes, en justifier la peinture.

De pareils ouvrages, quelle que soit l'intention de leurs auteurs, méritent notre réprobation, de nos jours plus que jamais, même s'ils ne sont pas vraiment obscènes. Nous les signalons ici, seulement pour que le public honnête s'impose la consigne de les ignorer ou de les boycotter.

L.-F. CÉLINE, *L'Ecole des cadavres*, Denoël. — Philippe DARCIAT, *Poursuite*, Plon (publié d'abord dans la *Revue hebdomadaire*, du 6 novembre au 18 décembre 1937). — Alice FROMENTIN, *Paroles volées à l'écoute*, éditions du Sagittaire. — Jeanine GARANGER, *Déroute*, librairie des Champs-Elysées. — Jacques HONORÉ, *Journal d'un bizut*, Albin Michel.

Thomas MANN, *Joseph et ses frères*, III, *Joseph en Egypte*, traduit de l'allemand par L. Servicen, Gallimard. — Marcelle MARTY, *Un sidi ou la vie est belle...*, Albin Michel. — C.-J. ODIC, *Conquête*, éditions Corrêa. — Jean-Paul LE TARARE, *Moi, un nain*, Denoël. — Marius RICHARD, *Jeanne qui s'en alla...*, éditions Corrêa. — Pitje SNOT et Jean LARIGUETTE, *Histoires belges*, éditions de France. — José THÉRY, *La Bâtonnière*, Albin Michel (publié d'abord dans *Le Matin* à partir du 1er avril 1938). — Elsa TRIOLET, *Bonsoir Thérèse*, Denoël.

Sous le titre *Les Roseaux noirs*, une institutrice belge, Mme Marie-Thérèse Bodart, a publié un roman licencieux et sordide.

Un excellent critique, M. l'abbé Paul Halflants, le caractérise en quelques mots dans *La Libre Belgique* (8 décembre 1938). Nous citons :

« Vu par Mme Bodart, le monde est un marais grouillant de reptiles visqueux et de brochets voraces. La vie, c'est l'instinct débridé et superbement égoïste.

« Les personnages y sont, au fond, peu intéressants. Réduits à l'animalité sauvage ou détraqués par leurs vices, ils n'ont plus le sens moral. L'habitude du péché a ruiné leur intelligence et leur volonté. Ainsi, toute lutte devient impossible.

« Quel intérêt peuvent-ils présenter ? Le ressort de la tragédie humaine est brisé. Le lecteur éprouve la nausée de ces bêtes à face humaine, où il ne se reconnaît pas lui-même ni, espérons-le, ceux qu'il fréquente. Est-ce encore une œuvre d'art ? C'est un étal de physiologie animale, à l'usage du psychiâtre ou de l'aliéniste. »

Les Nouvelles littéraires de Paris (10 décembre 1938) se montrent non moins sévères à l'égard de ce qu'elles nomment cette « morbidezza » qui, avec Mme Bodart, « ne tarde pas à tomber dans la pire littérature ». Qu'on lise cette exécution :

« Las ! ce livre-ci y choit rapidement (dans la pire littérature), et pour ne plus s'en relever. Toutefois c'est moins erreur de jugement qu'inexpérience d'artiste. Mme Bodart n'a aucun métier d'écrivain. Elle ne sait ni resserrer, ni fondre les faits, ni suggérer ; sa langue est généralement maladroite et lourde, sa phrase peu claire et fatigante. »

L'auteur de ce roman aussi médiocre que répugnant est professeur à l'école moyenne des jeunes filles à Verviers.

L'autorité académique belge s'est émue du scandale et elle a pris, paraît-il, contre sa subordonnée, une sanction qui a soulevé l'indignation d'un journal maçonnisant de Paris, mais qui demeure inopérante, puisque cette singulière éducatrice continuera à enseigner les jeunes filles.

Nous nous joignons à nos confrères catholiques de Belgique pour protester contre cette injure qui est infligée aux familles.

M. Marcel Jouhandeau prend soin de nous avertir que son nouveau roman *Le Jardin de Cordoue* fait suite à *Opales* (publié en 1928, et analysé ici en 1929, p. 28).

Opales était un cloaque avec quelques beaux passages. *Le Jardin de Cordoue* est un autre cloaque.

M. Godeau voyage en Espagne avec la duchesse. Leur parcours est jalonné de commentaires variés, dépourvus de suite, d'intérêt et le plus souvent de sens.

Puis ils s'écrivent. M. Godeau déclare à la duchesse : « Je vous adore ». Elle lui répond : « Ce mot seul : « je vous adore », m'a élevée jusqu'au ciel » (p. 127). Elle lui affirme à son tour : « Ton corps invite à l'adoration » (p. 205).

En fin de compte, ils se dédient mutuellement un cantique

amoureux sur le thème de l'Introït de Pâques (p. 204), ce qui est tout à fait digne du grand chrétien que figure M. Jouhandeau.

M. Jouhandeau passe pour catholique aux yeux de certains critiques ; il a même tenu naguère une place dans l'enseignement catholique...

Rien ne nous empêchera de dire que la boue est toujours la boue, fût-elle arrosée d'eau bénite.

Nous avons publié dans notre numéro de décembre 1938 (p. 1383) un compte rendu du roman, *L'Araigne*, de Henri Troyat, qui a obtenu le prix Goncourt.

Ce compte rendu n'a passé dans notre revue que par suite d'une circonstance exceptionnelle qui, nous en avons la certitude, ne se produira plus.

Nous nous excusons de cette erreur fâcheuse à plus d'un titre. Nous prions nos lecteurs de vouloir bien la rectifier, et de ne prendre en considération que le compte rendu d'aujourd'hui.

En toute vérité, *L'Araigne*, de Henri Troyat, est un roman foncièrement et exclusivement malsain.

« Les hommes sont des jouisseurs, les femmes des sensuelles ». Il n'y a là-dedans que des jouisseurs et des sensuels des deux sexes.

Gérard, le protagoniste, est en proie à je ne sais quel démon infâme. Sous prétexte qu'il aime sa sœur Elisabeth, il lui révèle avec des raffinements de plaisir que son mari la trompe avec une gourgandine, et se repaît du mal qu'il lui fait ainsi.

Pendant ce temps, son autre sœur, Marie-Claude, petite étudiante de dix-sept ans, se laisse complaisamment débaucher par un de leurs amis, Don Juan professionnel, avec qui elle se livre avec une impudeur inimaginable aux jeux les plus dégoûtants.

M. Henri Troyat (dont c'est d'ailleurs la spécialité, mais qui n'avait pas encore poussé cette manie si loin), accumule les détails malpropres, les images nauséeuses, les laideurs physiques et morales, les bassesses, les trivialités, les relents de vidange, de maison close et de putréfaction.

Pas une clarté dans cette noirceur crasseuse. Pas une créature normale, pas un sentiment élevé ou même moyen. Le cœur, l'âme n'existent pas, les cerveaux eux-mêmes sont atrophiés, rien ne compte que le bas-ventre.

Un pareil livre ne convient à aucun lecteur, si averti soit-il. Son seul avantage est de présenter son vilain monde sous des couleurs si sales qu'on s'en détourne immédiatement.

II

Mme Vicki Baum n'est pas en progrès. Des quatre nouvelles qui composent *Retour à l'aube*, aucune ne retient sérieusement l'attention.

La jeune femme d'un petit chef de gare autrichien se laisse éblouir, au cours d'un voyage à Vienne, par le luxe de la ville et la... bienveillance de certains de ses habitants. Elle fait une assez laide et stupide expérience. Et c'est « Retour à l'aube ». Avec ça on a fait un film, auquel on a donné le même titre : on l'a lancé à grand fracas. Il est déconseillé aux honnêtes gens.

Un drame de jalousie dans le monde du music-hall : c'est « Le Numéro sensationnel ». Ce sujet-là non plus n'est pas pour nous plaire.

On trouvera une émotion plus saine (malgré bien des détails choquants) dans « Amour d'artiste ».

Quant à « La Merveille », c'est un conte symbolique dans le goût d'Andersen, sur lequel il y a peu à dire et peu à redire.

Ces récits valent par l'atmosphère. Mais c'est trop souvent une atmosphère de relâchement moral, de matérialisme complet, qui ne peut que nuire au lecteur.

Il ne reste pas grand'chose de la lecture d'un roman de M. Edmond Jaloux, et *L'Oiseau-lyre* est plus vide encore que les précédents.

Non point certes que le talent littéraire de l'auteur puisse être négligé. Mais il l'applique à des gens, à des sentiments, à des situations qui ne méritent en aucune manière l'intérêt minutieux qu'il leur porte.

Si je prétendais résumer *L'Oiseau-lyre*, je serais fort embarrassé. Cette histoire se passe sur la Côte d'Azur. On y voit un médecin parisien atteint de surmenage, mais dont le repos consiste à fréquenter cent personnes des deux sexes, beaucoup plus riches d'argent que de vertus morales, des snobs exclusivement occupés de leurs plaisirs, de leurs voyages, de leurs disputes, de leurs jalousies et de ce qu'ils appellent leurs amours.

Il a eu pour maîtresse une femme entre deux âges, qui devient également la maîtresse de plusieurs autres hommes, dont un jeune écrivain prodige rendu complètement idiot par sa passion.

D'où cogitations de toutes sortes, raffinements d'analyses pseudo-psychologiques, discours, dialogues, sentences profondes et vues plongeantes sur des intellectualismes qui se croient supérieurs.

Les tableaux sensuels ne sont pas le propre de M. Edmond

Jaloux. Mais la chair a bien sa part dans les distractions imbéciles ou les tourments cérébraux de ces pauvres échantillons des « classes dirigeantes », et nous ne voyons aucun avantage à les fréquenter.

M. Fernand Lot vient d'obtenir le « prix du premier roman 1938 », offert par le « Cercle littéraire français », pour son « roman de l'Adour », *L'Homme qui vola le fleuve.*

Ce roman peut, à cause du décor, intéresser Basquais et Landais, s'ils se rappellent qu'il fut un temps, avant le 28 octobre 1578, où l'Adour, au lieu de gagner directement l'Océan depuis Bayonne, descendait parallèlement à la côte jusqu'à Cap-Breton et Port d'Albret.

L'histoire se présente ici sous la forme d'un roman qui met en présence l'ingénieur Louis de Foix qui entreprit et dirigea la construction du nouveau canal, un jeune homme qui, par amour pour une fille de Port d'Albret, veut s'opposer à ce travail, et cette jeune fille elle-même qui tente, elle aussi, de s'opposer à l'entreprise en séduisant l'ingénieur.

Le roman est, à certaines pages, assez trouble, et l'abus des termes archaïques ou techniques et des expressions de terroir risque de rebuter le lecteur étranger au pays.

M. Jean Martet avait déjà situé au Mexique *Le Coup d'état du...* publié dans la *Revue des deux mondes* (du 15 septembre au 15 octobre 1935).

Il publie aujourd'hui *Le Quart d'heure d'Anibal Bumbo* qui a encore pour cadre le Mexique, et dont l'action se situe au XIXe siècle, à l'époque où le pays était déchiré par des luttes sanglantes, auxquelles mit fin l'intervention du corps expéditionnaire envoyé de France par Napoléon III.

M. Jean Martet a de la facilité. Il en a même trop, et il en abuse.

Il a de l'imagination, mais il en abuse aussi. Enfin, il a — ou il a eu — du succès avec un certain genre de romans, et il en abuse de même.

Le Quart d'heure d'Anibal Bumbo est un livre visiblement écrit très vite, dans un style cursif et négligé, comme celui d'un écolier fort bien doué pour la narration, mais qui ne se relit pas.

Quant à l'histoire, elle frise les limites de l'extravagance, sans parler de son immoralité.

Anibal Bumbo, qui est natif du Yucatan, mène au milieu du

dernier siècle une vie mouvementée dans une Amérique en évolution et en révolution.

Il ne lui faut qu'un quart d'heure pour conquérir une femme dans une ville inconnue, dix minutes pour devenir général en chef, et quelques jours pour se compromettre définitivement avec une autre femme.

Ce sont là des événements auxquels nous ne saurions attacher le moindre intérêt.

M. Jean Martet, qui est adroit, ou à qui répugnent peut-être certaines méthodes, s'abstient de toute peinture sensuelle ; nous devons donc lui rendre cette justice que son livre est moins malsain que beaucoup d'autres.

Mais ces bonshommes sans foi ni loi, dont les préoccupations essentielles consistent à courir après la fortune tout court et après les bonnes fortunes, ne sont rien moins que recommandables.

« La vie de la plupart des hommes est un chemin mort et ne mène à rien. Mais d'autres savent, dès l'enfance, qu'ils vont vers une mer inconnue. Déjà l'amertume du vent les étonne, déjà le goût du sel est sur leurs lèvres, jusqu'à ce que, la dernière dune franchie, cette passion infinie les soufflette de sable et d'écume. Il reste de s'y abîmer ou de revenir sur ses pas... »

Ainsi M. François Mauriac explique-t-il à deux reprises, en épigraphe d'abord, puis à la page 320, le titre de son dernier roman, *Les Chemins de la mer.*

Deux familles peuplent ce roman et des douleurs sans nombre en font la matière.

Un notaire prévaricateur se suicide, laissant les siens dans la gêne et la honte. Sa fille, Rose, qui devait épouser Robert Costadot, est délaissée, puis reprise, puis abandonnée de nouveau par lui. Les événements se multiplient, les affronts, les déchéances, les lâchetés, les efforts inutiles, les maladies, les morts, les décisions brusquées et cruelles à tous.

M. François Mauriac est implacable pour ses héros. Il ne parvient pas à guider un seul d'entre eux vers la vraie beauté morale et la hauteur de pensée, à mettre dans l'âme d'un seul d'entre eux une parcelle de cette joie sans laquelle la vie n'est plus qu'un enfer.

« ...La clef d'une des innombrables portes de l'enfer humain, dit-il d'ailleurs lui-même à propos d'une des plus singulières créatures de ce livre, de l'enfer dès ici-bas, de ce royaume qui est, comme l'autre, au dedans de nous... »

On peut et l'on doit admirer les analyses des *Chemins de*

la mer. L'art du romancier n'y a rien perdu en subtilité ; il ne s'est pas apaisé, mais il s'attaque tout de même avec un peu moins de violence à ses infortunées victimes.

Je veux dire que, s'il les écrase du début à la fin sous les coups d'un destin acharné, il ne les peint plus sous des couleurs si noires. Ce sont des égoïstes, des méchants, des faibles, des instables ou des malheureux, ce ne sont plus des monstres ou des demi-monstres.

Ils commettent beaucoup de péchés et ils se font du mal les uns aux autres ; ils sont souvent tourmentés par leurs sens et s'y abandonnent avec ou sans remords ; mais, contrairement à l'accusation beaucoup trop absolue formulée par M. Jacques Vier dans sa récente brochure, *François Mauriac, écrivain catholique?*, toute leur tragique humanité ne se résume pas dans les concupiscences de la chair.

Il n'en reste pas moins qu'une tristesse infinie vous accable après la lecture terminée.

Pierre Costadot, le plus sympathique et le plus doux de tous, signe son engagement et part pour l'Afrique « sans dire adieu à personne, pas même à sa mère. »

Rose a souffert trois années « pour atteindre à tant de sécheresse et de dénûment. » Les deux femmes ennemies sont mortes. Denis a épousé une maîtresse vulgaire et stupide.

Une fois de plus, l'auteur a posé sa plume sans avoir pardonné à quiconque d'être né et d'avoir vécu.

Les « chemins de la mer » ont conduit ces aveugles ou ces impuissants au bord de l'abîme. Tous y ont été ensevelis, aucun n'a su ou voulu revenir sur ses pas.

Pour autant qu'on peut, à travers le roman de M. Raymond Millet, *L'Ange de la révolte*, saisir la pensée fuyante de l'auteur, il s'agit bien ici de la « révolte » contre la société, contre les idées et les façons de vivre que s'impose la bourgeoisie dite honorable.

Or, il y a deux façons de concevoir cette révolte : celle des communistes et celle des anarchistes qui, tôt ou tard, mènera ceux-ci à l'assassinat et à la reprise individuelle.

Les deux fils d'un brave homme de père, André et Robert, ont été élevés de la même façon.

La fréquentation des milieux extrémistes les pousse à secouer le joug des principes de la morale bourgeoise et à s'insurger contre la société.

Mais André, qui est publiciste, veut réaliser la révolution par des moyens pacifiques, en réformant les idées.

Son frère, au contraire, devenu un dévoyé, sans situation et vivant aux crochets d'une fille, finit par faire partie d'un groupement de terroristes et passe à l'action directe par un premier cambriolage et une tentative d'assassinat.

Secondé par une jeune femme, André se jure de sauver son frère et de le faire sortir du mauvais chemin.

L'odyssée du jeune vaurien est décrite tout au long dans le livre de Raymond Millet. Elle n'a rien d'édifiant, cependant elle revêt en général une certaine correction dans la forme, à part quelques mots grossiers tout à fait inutiles.

Au point de vue religieux, on regrettera quelques allusions à de prétendues contradictions entre le catéchisme et la Bible, par exemple « Dieu a poussé Caïn à tuer son frère, en n'acceptant pas ses présents ! » — et un lapsus impardonnable : « l'hôtel » pour l'autel (p. 152).

Le principal mérite de l'ouvrage réside dans l'analyse des caractères.

Toutefois, en raison d'une scène d'alcôve déplacée et de l'atmosphère sensuelle qu'on respire dans ces pages, en raison surtout de ce qu'elles pourraient paraître comme un essai de vulgarisation des théories anti-sociales et révolutionnaires, nous ne saurions en recommander la lecture.

M. Pierre Trahard est professeur à la Faculté des lettres de Dijon et s'est fait remarquer par de nombreux volumes de critique, notamment par des essais très approfondis sur Mérimée. Il a obtenu en 1923 le grand prix d'éloquence de l'Académie française.

Il a voulu aujourd'hui se distraire en écrivant un roman. Il l'a situé dans la province dont il est originaire, et a donné à son héros un nom qui est, si l'on peut dire, une marque de fabrique. D'où son titre : *Célestin Percheron.*

On ne contestera pas à M. Pierre Trahard une connaissance parfaite du pays, des gens, de leurs mœurs et de leur langage.

On ne lui refusera pas non plus une aptitude particulière à reproduire ces mœurs et ce langage, à tracer, par leurs actes seuls, le portrait authentique de ces gens.

Il a de la malice, de la curiosité, de la truculence, du pittoresque. On ne s'ennuie pas avec lui.

On fait en sa compagnie le tour de cette contrée qui touche à la Normandie et où chacun veut être plus finaud que le voisin. On visite les marchés, les fermes, les cafés, et l'on croit boire le calvados avec ces paysans qui s'en imbibent à longueur de journée.

Mais le livre est trop haut en couleur. La fidélité de M. Pierre Trahard à sa terre et à ses bonshommes le conduit au-delà des limites de la bienséance.

Aucune de leurs grossièretés verbales ne l'inquiète. Il les représente tels qu'ils sont et tels qu'ils s'expriment, sans gazer. Cela n'est pas fait pour toutes les oreilles.

Quant au sujet lui-même, il remue de tristes sentiments et aboutit à un dénouement lamentable.

Célestin est jaloux de sa femme. Dans un accès de colère, il tue son ami le Grand Jules, par lequel il se croit trompé. Le crime passe pour un accident et Célestin n'a rien à craindre de la justice. Mais, plus tard, il découvre que le véritable amant d'Alexandrine est un autre que le défunt. Rongé par la colère, le dépit et une sorte de remords, il sombre dans la folie et meurt misérablement.

M. Pierre Trahard n'a pas cherché, comme certains de ses confrères, à spéculer sur le vice en le rendant attrayant.

Son roman n'est qu'un tableau. Mais la teinte générale de ce tableau est trop noire, l'ensemble de ses détails trop laid — gauloiserie, anticléricalisme imbécile, bassesse d'âme, matérialisme — pour qu'on en puisse admettre la lecture, si ce n'est à titre de document.

III

Le talent si nuancé et original de Mme Pearl Buck (prix Nobel de littérature 1938) trouve à s'exercer dans une courte nouvelle comme *Le Tigre*, aussi bien que dans les longs romans qui lui ont valu une renommée mondiale.

Retour d'Amérique où elle a conquis ses diplômes universitaires, une jeune Chinoise rentre dans son pays, sans parvenir à se réadapter à une civilisation millénaire, mais figée.

Elle ne croit plus à ses dieux, elle n'accepte plus ses mœurs, elle bout d'impatience dans un milieu qui n'est plus fait pour elle.

A la suite de circonstances qu'il serait trop long de résumer, et dont le lecteur découvrira lui-même aussi les conséquences, elle quitte sa famille, va trouver dans sa forteresse un brigand féodal qu'on appelle le Tigre, et l'épouse.

C'est tout le contraste de deux mondes entièrement opposés que Mme Pearl Buck nous révèle, à l'heure même où le Japon s'abat sur la malheureuse Chine : l'ancien temps et le moderne, le char à bœufs et l'avion...

Il y a là une très curieuse et très vivante évocation, un peu

sommaire naturellement à cause de sa brièveté, mais qui vaut certes la peine d'être lue.

Voici un roman qui a peu d'équivalents dans les différentes littératures, et qui, nous dit M. Blaise Cendrars, a été traduit en quatorze langues avant de l'être par lui dans la nôtre : *Forêt vierge*, de l'écrivain portugais Ferreira de Castro.

L'auteur a vécu dans cette « selva » amazonienne qu'il décrit sous tous ses aspects. Il y a souffert. Il y a rencontré les exploiteurs inhumains d'une main-d'œuvre misérable, il s'est débattu contre les pièges et les menaces d'une nature prodigieuse dans une solitude quasi absolue.

Rien de ce qu'il raconte n'est inventé, et c'est pourquoi son livre rend un son extraordinairement authentique et prenant.

L'intrigue ? Elle tient en quelques mots et semble n'être qu'un prétexte pour introduire dans le récit tout ce que Ferreira de Castro désirait y mettre.

Un jeune Portugais que la République a banni est embarqué, par surprise, sur la côte brésilienne, à bord d'un vapeur qui dessert les plantations du Rio Madeira, à des milliers de kilomètres à l'intérieur du continent.

Il y devient la victime et l'on pourrait dire la chose d'un trafiquant dont la brutalité, la rapacité, la sauvagerie le révoltent, et auquel il ne finit par échapper que grâce à un heureux concours de circonstances, pour retourner dans son pays.

Ce résumé n'est rien. Ce qui donne au roman un intérêt poignant et une valeur exceptionnelle, c'est, encore une fois, la force et la vérité de son témoignage.

Double témoignage. Nous pénétrons d'une part dans l'effroyable immensité de la forêt envahie par les eaux, où grouillent des insectes sans nombre, des serpents, une vermine abjecte, où s'embusquent des Indiens coupeurs de tête, dont chaque fourré et chaque clairière recèlent des venins du corps et de l'âme, où l'on succombe au découragement si l'on n'y meurt pas de mort violente.

D'autre part, nous apprenons à connaître des créatures dont nous ne soupçonnions même pas l'existence, les malheureux « seringueiros », « esclaves du caoutchouc », et les bandits qui leur servent de maîtres.

Leur destin, leurs sentiments, leurs haines, leurs souffrances nous sont révélés avec une sûreté et une simplicité que l'on peut qualifier d'admirables.

Forêt vierge est un livre tout chargé de pitié, sans fausse note,

sans grandiloquence, et le dernier chapitre — où manque seulement un peu de sens divin — est d'une puissance à la fois tragique et émouvante à laquelle on résisterait difficilement.

Pas d'histoire d'amour. Malheureusement, aux pages 208 et suivantes, Alberto subit une crise de désir sensuel, que lui inspire la femme de son hôte et qui se traduit par des images d'une regrettable précision. Il est juste d'ajouter qu'il en a honte lui-même.

Quelques grossièretés çà et là doivent aussi être signalées. Mais l'ensemble n'est pas malsain. Je dirai même, à l'adresse des esprits formés : au contraire.

A déplorer enfin de nombreuses coquilles, et beaucoup de fautes de style que M. Blaise Cendars aurait pu et dû éviter.

M. Roger Chauviré, lauréat du grand prix du roman de l'Académie française 1933 pour *Mademoiselle de Boisdauphin*, donne, avec son nouveau roman *Cécile Vardoux*, un pendant à *Mademoiselle de Boisdauphin* (analysé ici en 1932, p. 1166).

Dans ce roman provincial qu'est *Cécile Vardoux*, M. Roger Chauviré a mis sa connaissance des petites villes, des milieux rétrécis et des âmes modestes.

Cécile est une bonne fille honnête, pieuse, peu intelligente. Elle subit les conséquences des fautes ou des faiblesses des autres.

Son fiancé s'est permis à son égard un geste choquant et elle a rompu son projet de mariage. Son père est mort laissant des dettes et elle voudrait payer ces dettes.

Elle vit seule d'abord, exploitant un petit fonds de commerce, trompée ou pressurée par ceux qui l'entourent, puis se réfugie comme demi-servante chez une cousine, est obligée de la quitter, vieillit péniblement, et meurt après avoir fait un héritage inattendu, qui suscitera encore des jalousies et des rancunes parmi ses proches.

Destinée médiocre, étriquée, malchanceuse, pauvre tragédie humaine sans répercussion ni grandeur, lent étouffement d'un idéal que les circonstances accablent et qui n'aura jamais les forces nécessaires pour triompher.

Cécile aurait pu s'épanouir, recevoir et donner de la joie ; elle est devenue la vieille fille incolore et maniaque dont on se gausse trop facilement.

L'étude de cet échec à la fois matériel et psychologique, de ces maigres débats autour d'un peu d'argent, de ces passions grisâtres, de ces mesquineries et de ces sottises, valait-elle qu'on en fît un roman ?

Pourquoi pas ? Celui-ci aurait gagné à être un peu plus court.

M. Roger Chauviré a eu tort aussi de ne pas atténuer quelques passages — peu de chose, mais c'est tout de même trop — qui restreindront le champ de son public.

Mais il a travaillé une matière vivante et vraie, et, surtout dans les derniers chapitres, il n'est pas sans nous émouvoir sur son humble, besogneuse et fruste héroïne.

Dans un roman pseudo-historique et romanesque, qu'il intitule *Du sang sur la couronne*, Charles Foleÿ évoque les complots terroristes qui éclosent trop fréquemment dans les empires de l'Europe centrale. La nature même de ces états composés de nationalités disparates s'y prête à merveille.

L'auteur a traité son sujet dramatique avec son talent habituel. Il l'a agrémenté d'une idylle romanesque et sentimentale très touchante. Mais le nœud de l'intrigue et la situation délicate créée par l'imprudence romanesque de la reine feront réserver la lecture de son ouvrage à des personnes averties.

Elles pourront du moins constater la profondeur d'analyse des caractères des principaux personnages et l'élégance du style de l'écrivain, sans trop s'offusquer des nombreuses invraisemblances du récit.

Magali a fait d'abord de Brigitte et de Gilbert, les deux héros de *L'Herbe folle*, deux ennemis.

Ou, plus exactement, elle a fait de Brigitte l'ennemie de Gilbert, avant et surtout après leur mariage.

Mais la patience, l'énergie, la raison et la clairvoyance de celui-ci finiront par triompher de l'hostilité de celle-là.

Brigitte est à la fois très riche et très orgueilleuse. Elle a aimé follement un champion de sport indigne de cette passion. Comment, l'ayant cru mort et voyant la ruine menacer sa famille, elle a consenti à épouser Gilbert, et quelles sont les conséquences de cette étrange union : il serait trop long, et d'ailleurs superflu, de le raconter ici.

Disons seulement que, sans doute, une telle aventure est assez bizarre, encore que nous en ayons vu beaucoup d'analogues dans les romans.

Mais ajoutons que le récit en est fait avec adresse, avec force, et que la psychologie de Mme Magali — qui sait éviter l'excès des exaltations amoureuses comme le ridicule des roucoulements

sentimentaux — est très supérieure à celle qu'on rencontre habituellement chez certaines de ses consœurs.

La Croix est le troisième et dernier volume de ce roman considérable auquel Mme Sigrid Undset a donné pour titre d'ensemble le nom de son héroïne : *Christine Lavransdatter*, et qui lui a valu le prix Nobel.

Les deux précédents ont été analysés ici, l'un, *La Couronne*, en mai 1936 (p. 550), l'autre, *La Femme*, en octobre 1938 (p. 1146).

Christine n'est plus jeune. Ses fils ont grandi. Mais c'est peut-être la partie la plus mouvementée et la plus douloureuse de son destin qui se prépare. Les événements s'y succèdent, les deuils, les angoisses, les déceptions, les épreuves de toutes sortes. Elle perd, tout petit, le huitième garçon qui lui est né. Elle en perd d'autres. D'odieuses calomnies l'atteignent. Son mari meurt à son tour. Quoi encore ?...

On ne saurait résumer sans la trahir cette vie tout entière consacrée aux soins de sa famille, de son domaine et de son âme. Christine n'est pas sans reproche. Elle est sujette à des colères, et il lui arrive de suivre un peu trop aveuglément le chemin qu'elle s'est tracé elle-même.

Mais l'admirable, la persévérante énergie dont elle fait preuve à travers tant de difficultés, le souci constant qui la domine de voir ses fils remplir loyalement leur tâche et respecter les commandements divins, et surtout la foi si humble, si simple et si profonde qui ne l'abandonne jamais, font vraiment de cette paysanne norvégienne du XIVe siècle une figure inoubliable.

Ayant cédé à sa bru le commandement de la maison, Christine se retirera dans un couvent où elle mourra de la peste.

Pas un instant elle n'aura négligé la pensée des siens, pas un jour elle n'aura cessé de consacrer ses forces au service de ceux qui souffrent.

Son fardeau a été lourd, elle le remet entre les mains du Christ. Comment douterait-on qu'il ne lui pardonne la faute commise dans sa jeunesse et qui a pesé sur toute son existence ?

Tableau d'une âme, tableau d'une famille, tableau d'une époque, *Christine Lavransdatter* est certainement une œuvre unique dans le roman contemporain, et *La Croix* en forme le sommet.

Il nous faut répéter que l'œil de l'auteur voit tout, que bien des situations au cours du récit sont irrégulières, que bien des péchés s'y commettent, et que, par conséquent, une certaine expérience préalable est nécessaire chez son lecteur.

Nous n'en sommes que plus à l'aise pour constater qu'il s'en dégage une impression puissante et bienfaisante, propre à élever les cœurs au contact de la vérité.

Comme on pouvait s'y attendre, *L'Enfant des ruines*, de Mme Max du Veuzit, est d'un romanesque éperdu.

Cette enfant est une ravissante et sauvage jeune fille, qu'un peintre également jeune rencontre au fond de la Bretagne et qui lui en fait voir de toutes les couleurs.

Je veux dire par là qu'elle se dérobe jusqu'à la dernière page à l'amour sans bornes qu'il lui voue. Il cherche par tous les moyens à la vaincre. Finalement, elle disparaît sans explications.

Qu'on se rassure : les explications viendront à leur heure.

Vous apprendrez que la petite pauvresse est en réalité l'unique héritière d'une grosse fortune, tandis que le jeune peintre, qui se cachait modestement sous un nom d'emprunt, appartient lui-même à une famille aussi riche que distinguée.

Tout va donc bien, et Marc épousera la pure Marie-Claire. Ce qui vous retirera du cœur un poids écrasant.

Il est dommage que Marc ait éprouvé, auprès de la fillette, quelques pensées troubles, et ne se cache nullement d'avoir été occupé naguère « pendant quelques heures ou quelques semaines », par bon nombre de midinettes, de modèles et d'autres charmantes petites Parisiennes.

Il est regrettable aussi que le Destin, sous la plume de Mme Max du Veuzit, remplace volontiers Dieu, et que celui-ci, qu'il suffirait d'appeler le Tout-Puissant, s'appelle ici l'Omnipotent.

IV

Le roman anglais *L'Usurpateur*, d'Edison Marshall, est l'histoire fantaisiste d'une colossale imposture.

La scène se passe en Alaska, dans la famille d'un brave docteur qui se livre aussi au commerce des fourrures. Le père est resté seul avec sa fille.

Son fils, qui a quitté tout jeune la maison paternelle, vient de mourir au loin, des suites d'une opération chirurgicale, à l'insu de sa famille. Le chirurgien qui l'a opéré, poussé par une force fatale (?), va revenir lui-même prendre sa place auprès des siens.

L'usurpateur pourra-t-il tenir son rôle jusqu'au bout, sans que soit dévoilée la supercherie ? Voilà la question.

En fait, il arrivera qu'il sera démasqué, mais tout finira quand même par s'arranger pour le mieux, par un mariage.

Ce n'est pourtant là qu'un canevas qui sert de cadre à l'auteur, pour décrire la vie des braves Indiens de l'Alaska, leurs mœurs simples, les dangers que leur fait courir le voisinage des blancs, le dévouement des médecins qui les soignent et s'efforcent de les préserver de toute contagion physique et morale, etc.

Roman à la fois sentimental et historique, *L'Usurpateur* est assez correct pour convenir à presque toute catégorie de lecteurs.

Mme Alia Rachmanova s'est déjà fait connaître par un remarquable roman, *La Fabrique des temps nouveaux*, qui avait reçu le prix de l'Académie d'éducation et d'entr'aide sociales, et qui a été analysé ici en 1936 (p. 414).

Elle a publié aussi, sous le titre *Aube de vie, aube de mort*, un premier volume de souvenirs (analysé ici en 1935, p. 967).

Voici que, avec *Mariage dans la tourmente*, elle nous donne la seconde partie de ses souvenirs de la révolution russe, qui vont de 1931 à 1935, date à laquelle elle quitta la Russie.

Son mariage avec un intellectuel d'origine allemande met une note idyllique dans les détails de la vie si pénible à tous égards qu'elle nous décrit.

Un extraordinaire courage, une confiance absolue et touchante en la Providence lui permirent de tenir malgré toutes les épreuves.

Logeant au début avec tous les siens dans un vieux wagon, elle continua ses études, passa ses examens de Faculté et devint chargée de cours.

Elle nous trace au passage un tableau bien émouvant de la vie intellectuelle en Russie à cette époque, maintenue vaille que vaille par de vieux professeurs qui cherchaient désespérément à sauvegarder la liberté de l'esprit et la supériorité de la culture dans un milieu d'étudiants propres à rien imposés par le parti.

Certaines pages sur le séjour de l'auteur dans une maternité où elle est abandonnée sans soin sont absolument poignantes.

L'ouvrage, singulièrement émouvant, empreint d'un grand sens chrétien et d'une parfaite tenue morale, donne une grande leçon de foi et d'énergie.

Sous le pseudonyme de Ringuet, le docteur Philippe Panneton (né à Trois-Rivières en 1895, de pure souche paysanne française, d'une famille du Forez installée au Canada en 1686 ; voyageur, connaissant les principales langues du globe, actuellement professeur agrégé à la Faculté de médecine de Montréal) vient de publier un chef-d'œuvre du roman canadien, un livre immense et rayonnant, qu'il intitule *Trente arpents*.

Quel sort le public fera-t-il à ce roman canadien qui porte une signature encore inconnue chez nous, et un titre modeste, mais significatif : *Trente arpents ?*

S'il y avait une justice, ce serait un des grands succès littéraires de l'année.

Le style n'en est pas brillant, châtié, harmonieux ou expert. Au contraire, l'auteur s'exprime avec la simplicité familière qui convient à ses personnages ; il ne fuit pas les idiotismes de sa langue canadienne-française ; il écrit un peu comme il parlerait.

Précisément, cela augmente le charme et le sel de son récit, et ce naturel sans façon ne l'empêche pas d'aller au fond des âmes et de dire avec beaucoup de finesse et de pénétration ce qu'il veut dire.

La composition n'en est pas savante ; l'action se déroule tout le long d'une vie, suivant tout bonnement son chemin à travers les joies d'abord, les épreuves ensuite, sans recherche d'art, sans complications inutiles, sans effets curieux de perspective.

C'est justement cette tranquille unité qui lui donne sa valeur humaine et remplace par de la vie, au sens le plus plein du mot, l'attirail romanesque dont trop de livres sont encombrés.

La psychologie n'en est pas raffinée, multiple ou singulière ; ni la passion ni la sensualité n'y tiennent la moindre place. Deux ou trois phrases seulement, au début, faisant allusion au « désir » de l'un des garçons pour une femme, empêchent de mettre l'ouvrage absolument entre toutes les mains.

L'auteur reste aussi éloigné des snobismes cérébraux chers à une certaine élite que des pauvretés charnelles destinées à la masse des lecteurs.

Mais son œuvre, qui ne fait appel qu'aux vrais instincts, aux sentiments profonds, à ce qu'il y a de plus spontané et de plus immuable au cœur de l'homme, y gagne sans effort une puissance exceptionnelle.

Trente arpents, c'est l'histoire d'Euchariste Moisan, un laboureur du Québecquois, fier de son domaine et de ses moissons, fier aussi de ses nombreux enfants, ne vivant que pour cette terre à laquelle l'attachent toutes ses fibres, et qui, après une série de malchances, — un deuil, un incendie, la ruine — est obligé de la quitter pour aller finir ses jours auprès d'un de ses fils aux Etats-Unis.

Quatre parties : Printemps, Eté, Automne, Hiver. Trois cents pages dont aucune ne manque à cette admirable fidélité qui est l'essentiel du talent de M. Ringuet : fidélité à l'âme de son héros, fidélité au vieux sol canadien qui n'a jamais oublié la France, fidélité au langage, aux mœurs, aux souvenirs et à Dieu.

Au même titre que *Maria Chapdelaine*, quoique sur un autre plan, *Trente arpents* est un livre de choix, un livre sain et émouvant, dans lequel on voudra se retremper comme dans une eau qui coule de source, après tant de lectures vides, artificielles ou troublantes.

Résumé de cette chronique

Parmi les romans que nous avons étudiés, avec tout le soin qu'ils méritent, nous signalons particulièrement :

POUR LES GRANDES PERSONNES : Ferreira de Castro, *Forêt vierge* (p. 157) ; — Roger Chauviré, *Cécile Vardoux* (p. 158) ; — Sigrid Undset, *La Croix* (p. 160).

POUR TOUTES LES PERSONNES QUI PEUVENT LIRE DES ROMANS : Edison Marshall, *L'Usurpateur* (p. 161) ; — Alia Rachmanova, *Mariage dans la tourmente* (p. 162) ; — Ringuet, *Trente arpents* (p. 162).

Ch. BOURDON.

Pour nous refaire une âme il faudrait d'abord répudier tout cela

Regardons autour de nous, dans la rue. Regardons-nous. Regardons quelques-unes de ces femmes stériles aux lèvres sanglantes.

On pardonne le maquillage aux grues parce que leur visage est une affiche. Mais pas aux jeunes filles, pas aux journaux qui apprennnent aux jeunes filles à se maquiller.

Regardons nos hommes à l'heure de l'apéritif avec leur goût de la belote, de la parlote, du « je... me... moi... ». Ecoutons-nous palabrer, discuter le coup. Ecoutons-nous rire. Comptons le nombre de nos vierges folles, de nos divorcés, de nos tristes enfants de divorcés.

Tournons-nous vers notre jeunesse, dite sportive. Que le sport se développe... bravo ! Mais pas pour faire triompher la combine, pas pour nous amener un certain genre de nudisme. Le corps humain n'est beau que si l'âme est haute.

Or, ce n'est pas une exaltation grecque que l'on va chercher sur cette Côte d'Azur, jadis édénique, aujourd'hui bazar où l'on hurle : « Y a d' la beauté ! » Ni un frisson sacré dans ces camps de l'Amour et dans ces boîtes où l'été dernier encore, toutes ampoules éteintes, les couples goûtaient sans se connaître la « minute de volupté ».

Constatons la grossièreté de notre cinéma, la stupidité de notre radio, la passivité d'une partie de notre presse, la salissure de nos campagnes déshonorées par les réclames. Et ce faux luxe, et ce faux goût dans une France qui était le pays du goût et de la qualité ! (Georges LE FÈVRE, *Le Journal*, 4 novembre 1938).

LES
PIÈCES DE THÉATRE

Ce qu'est le théâtre contemporain

Depuis trente ans, nous l'avons dit cent fois, et cent fois nous avons cité les témoins à charge qui dénonçaient ces turpitudes. Nous devrions revenir souvent sur cet important sujet.

Voici, pour aujourd'hui, le témoignage de M. Ernest Prévost, qui écrit dans *La Correspondance Havas* (17 janvier 1939) :

Jamais, pour ma part, je ne me résoudrai à admettre que, dans un pays comme la France, où le paysage, le ciel, la lumière collaborent à l'exaltation naturelle de l'être, où les femmes sont les plus gracieuses et les plus séduisantes, où les mères sont exquises et saintes, on en arrive à disserter avec indulgence, à plaisanter et à sourire d'une perversion ignominieuse qui insulte à l'amour, au seul amour ; car il n'y a pas — on rougit d'avoir à le crier — il n'y a pas « d'amour dont on n'ose pas dire le nom ». Il y a l'amour normal et beau, immuable, éternel, et il y a une folie sans nom, une turpitude!

*C'est cette même turpitude, l'aventure scandaleuse Verlaine-Rimbaud, qu'a mise en scène la nouvelle pièce de M. Maurice Rostand. Et nous n'étions pas assez écœurés par les deux spectacles », l'*Adam *et le* Verlaine.

Un théâtre des Champs-Elysées nous apporta trois actes de M. Jean Cocteau, Les Parents terribles, *dans lesquels une mère aime passionnément son enfant, un père prend pour maîtresse l'amante de son fils, une tante est amoureuse de son beau-frère ; bref, où tout semble combiné pour une profanation générale.*

Nous pouvions penser, après cela, qu'on pouvait tirer... le rideau, et que nos édiles, propriétaires du théâtre où se jouait cette insanité, avaient mis fin à l'esprit de scandale en « l'expulsant ».

Non pas! M. Jean Sarment — un poète — nous apporte de nouveaux thèmes d'effarement et de dégoût. Dans Sur les marches du Palais, *un couple, naguère amoureux, affiche sans pudeur les plus avilissantes pratiques, les plus répugnantes déchéances. « Ces marches — a écrit l'un de nos critiques les plus droits et les plus bienveillants — sont glissantes et souillées. »*

Que faut-il penser? Il ne manquait plus que l'incident Britannicus! *Depuis la nouvelle reprise de cette tragédie, à la Comédie-française, on a trouvé moyen de mettre Racine à l'unisson de MM. Paul Achard, Maurice Rostand, Jean Cocteau et Jean Sarment.*

Au quatrième acte, au cours de la scène entre Agrippine et Néron, l'impératrice, après avoir épuisé toutes les supplications,

les menaces, les prières, se jette dans les bras de son fils, et celui-ci... la mord ostensiblement et sensuellement à la nuque.

Le « classique » Britannicus devient un spectacle scabreux. Racine devient sadique et la Comédie-française devient un lieu où l'on ne pourra plus conduire les jeunes gens — ou bien ils iront, clandestinement, pour voir « le baiser de Néron » !

Déviation, sodomie et sophisme, inceste, avilissement, freudisme, qu'est-ce que ce théâtre? et jusqu'à quels égarements, jusqu'à quelles licences, quelles souillures, le laissera-t-on aller? Ce n'est pas seulement à la loi, c'est à la critique de l'arrêter net.

La loi et la critique? L'une et l'autre ont abdiqué depuis longtemps. Et la critique catholique, quand elle n'est pas complice, est à peu près inexistante, du moins, comme catholique... Quant à nous, nous n'abandonnons pas la partie.

LES ŒUVRES RÉCENTES ET ACTUELLEMENT A L'AFFICHE

LA CHAIR DE POULE, comédie gaie en 3 actes et 4 tableaux, de MM. Georges Dolley et Pierre Chaine ; représentée pour la première fois à Paris le 18 janvier 1939. (THÉATRE DE L'HUMOUR). — II.

Cette pièce est née de la collaboration de l'auteur de *La Dame de Vittel* avec l'auteur de *L'Heure H.* Elle nous plonge dans la banalité des maris trompés.

La femme d'un éditeur trompe son mari avec le locataire de l'étage au-dessus. Elle a pour complice sa bonne, une fille en rupture de trottoir et qui a elle-même pour amant un agent de police... Mais cela doit vous suffire.

Le spectacle est un panaché de vaudeville, de drame policier et de comédie. Il y a là de bonnes idées, mais les évocations du passé de la bonne, certains de ses gestes et plusieurs propos malsains font que, malgré les efforts des acteurs, cette pièce n'est pas drôle. Elle laisse même une impression pénible. Nous la déconseillons.

LE COFFRE-FORT VIVANT, opérette à grand spectacle en 2 actes et 20 tableaux de MM. Georges Berr et Louis Verneuil, d'après le roman de Frédéric Mauzens, musique de MM. Joseph Szulc et Jean Sautreuil ; représentée pour la première fois à Paris en décembre 1939. (THÉATRE DU CHATELET). — III.

Depuis quelques années, tout l'attrait des opérettes à grand spectacle du Châtelet, des tableaux si ingénieusement montés et machinés, de la mise en scène grandiose, est gâché par les chansons d'un goût douteux, par les plaisanteries équivoques de Bach. Tellement que les parents honnêtes hésitent à y conduire leurs enfants !

L'argument de cette pièce, tirée d'un roman de M. Frédéric Mauzens (analysé ici en 1927, p. 583), est le suivant :

Au cours d'enchères, l'employé d'un antiquaire avale par mégarde un diamant d'une valeur de six millions. La radiographie révèle que le diamant s'est logé dans l'appendice.

Une infirmière délurée décide le « coffre-fort vivant » à fuir avec elle pour la Martinique.

Une poursuite endiablée s'organise par air et par mer. Nous y participons avec le vendeur du diamant, l'acheteur, sa fille, son futur gendre, des aventuriers, des gangsters. Nous passons d'un continent à l'autre.

Après bien des émotions, tout finit le mieux du monde. A la suite d'une opération, le diamant revient à son légitime propriétaire, les fiancés se marient, tout le monde est heureux.

La réalisation de certaines scènes est remarquable d'ingéniosité ; principalement : le départ d'un paquebot la nuit, tous feux allumés ; un orage avec pluie réelle sur la scène ; l'incendie d'un ranch avec chute de bâtiments en flammes.

Le tableau le plus artistique est bien « Un rêve d'enfant », au cours duquel un tout jeune virtuose, dans un ballet fluorescent, admirablement réglé et illuminé, fait preuve des plus grands talents de pianiste et de danseur. C'est une vision d'art dont on ne se lasse pas.

La partie musicale est plaisante dans son ensemble ; la « chanson du pays » obtient un légitime succès.

En résumé, ce joli spectacle serait parfait sans les passages qui ont motivé nos réserves du début.

LA MOUETTE, comédie en 4 actes de A.-P. Tchekhov, traduction de G. et L. Pitoëff ; représentée pour la première fois à Paris en 1922 à la Comédie des Champs-Elysées, et reprise le 17 janvier 1939. (THÉATRE DES MATHURINS). — III.

Dans ses *Mémoires*, Gorki, parlant de l'œuvre de son compatriote, le romancier et dramaturge A.-P. Tchekhov, note : « Dans cette œuvre défile devant nos yeux une longue série d'hommes et de femmes, esclaves de leur amour, de leur bêtise, de leur paresse et de leur passion pour les beaux côtés de l'existence. Ils y rôdent anxieusement, passant leur temps à dire des mots incohérents sur l'avenir, parce qu'ils sentent qu'il n'y a pas place pour eux dans la société d'aujourd'hui. »

La Mouette, qui nous offre quelques échantillons de cette faune, manque de gaîté. Elle plonge dans un bain de pessimisme et de médiocrité.

L'auteur se contente de faire vivre ses personnages, devant nous, au ralenti, et de leur prêter des propos désabusés.

Pourquoi ce titre : *La Mouette* ? Parce que Trigorine, regardant une mouette tuée d'un coup de fusil, dit à Nina : « Au bord d'un lac, une jeune fille vit depuis son enfance. Une jeune fille comme vous. Elle aime ce lac, comme une mouette ; elle est heureuse et libre, comme une mouette, mais voilà qu'arrive un homme. Il la voit et, par désœuvrement, la perd. Comme cette mouette. »

Vous ne perdrez rien, vous, en n'allant pas voir *La Mouette*, qui évoque toute la tristesse, tout le fatalisme et tout le goût du malheur de l'âme russe.

NOCES DE SANG, pièce en 3 actes et 7 tableaux, de Federico Garcia Lorca, traduite par Marcelle Auclair et Jean Prévost ; représentée pour la première fois à Paris le 1er juin 1938, au Théâtre de l'Atelier, et reprise le 13 janvier 1939, par le « Rideau de Paris ». (THÉATRE CHARLES DE ROCHEFORT). — III.

L'auteur, Federico Garcia Lorca, a été tué en 1936 au cours de la guerre civile espagnole. Il est « tombé victime d'une obscure vengeance, animée par la haine et la rage contre l'intelligence et la poésie », nous dit son biographe Enrique Diez-Canedo.

De son côté, le Rideau de Paris tient à rappeler « que tous les spectacles montés par ses soins sont choisis pour leurs seules qualités littéraires. C'est en dehors de toute autre préoccupation, qu'il présente cette œuvre ».

Très espagnole par le mélange d'amour et de mort, par la passion violente qui entraîne tout, cette pièce contient, par ailleurs, des passages pleins de poésie.

Mais l'impression qu'elle laisse est assez trouble, encore qu'elle n'offre aucune scène scabreuse.

La traduction française est de Marcelle Auclair et Jean Prévost. Elle a paru, à partir du 1er avril 1938, dans *La Nouvelle revue française*, sous le titre *La Noce meurtrière*.

LA REVUE DES VARIÉTÉS, revue nouvelle en 2 actes et 16 tableaux, par MM. Saint-Granier et Jean Granier ; représentée pour la première fois à Paris le 14 janvier 1939. (THÉATRE DES VARIÉTÉS). — III.

Cette revue attire les nombreux auditeurs qui ont appris à connaître, par la T. S. F., les deux Saint-Granier, la famille Duraton, et sont désireux de les voir sur scène.

Le spectacle, que nous offrent en collaboration le père et le fils, est amusant, bien monté, sans extravagances, presque correct. Nous ne nous associons pas à ceux de nos confrères qui reprochent à cette revue d'être trop modérée, « trop province » !

Les tableaux se succèdent dans des genres très différents. Certains ont un caractère intime qui plaît beaucoup, comme « en famille », « une affaire » ; d'autres abordent la question politique avec une raillerie plaisante et modérée à souhait.

Des personnages connus sont habilement présentés : Flandin, Marin, Herriot, Paul Reynaud, Blum, etc..., des hommes de lettres comme Paul Réboux, La Fouchardière, Francis Carco. La mode est prétexte à de fort jolies mises en scène. Le snobisme de certaines de nos contemporaines est raillé avec esprit.

Il est même un passage où le caractère scandaleux de certaines pièces de la saison est jugé comme il convient.

La musique, moderne sans exagération, est bien adaptée aux différents tableaux.

Les costumes ne sont pas plus répréhensibles que ceux des autres spectacles de ce genre.

Malheureusement, deux scènes, « La répétition impossible » et « Retour d'Alger », nécessitent, particulièrement, des réserves catégoriques et nous obligent à ne recommander cette revue qu'aux adultes.

LE TREIZIÈME ARBRE, pièce en 1 acte d'André Gide ; représentée pour la première fois à Paris le 13 janvier 1939, par le « Rideau de Paris ». (THÉATRE CHARLES DE ROCHEFORT). — II.

Dans son château, la comtesse, entourée de son fils le vicomte, de son neveu Armand, de M. le curé, prend plaisir à recevoir deux amis d'Armand, un docteur et un philologue.

M. le curé s'inquiète de la présence de ces Messieurs, esprits forts, qui émettent, devant la candide comtesse, des propos subversifs : le docteur lui parle des théories freudiennes du « refoulement » et le philologue l'entretient des religions grecques.

Et voici que M. le curé découvre sur un arbre du jardin, sur le treizième arbre de l'avenue, un dessin obscène. Qui a commis le forfait ?

Transformé en juge d'instruction, M. le curé mène son enquête et soupçonne les deux invités. Or, en relisant le journal qu'elle tient fidèlement, au jour le jour, la comtesse apprend avec effroi que c'est elle-même qui, inconsciemment, a commis cette inconvenance. C'est un cas de « refoulement » !

Les deux compères, ravis du tour qu'ils ont joué, se moquent de M. le curé et du vicomte. Mais celui-ci les met à la porte en les traitant de « bolcheviques ».

M. André Gide a voulu faire un « à la manière » de Voltaire. Il n'a que trop bien réussi. Ce petit acte tourne en ridicule un curé de campagne dans la meilleure tradition, ou la pire, des curés de théâtre ou de cinéma.

LES VACANCES D'APOLLON, pièce en 4 actes et 1 prologue, de Jean Berthet ; représentée pour la première fois à Paris le 14 janvier 1939. (THÉATRE PIGALLE). — III.

L'auteur a vingt ans. La scène se passe en Thessalie ; certains personnages sont empruntés à la mythologie, mais avec quelle fantaisie joyeuse et quel humour !

Apollon est envoyé en pénitence sur la terre, par son père Jupiter. Beau comme il sied à un dieu, il remplit les fonctions de berger, chez un riche propriétaire dont la fortune est très compromise et qui ne songe qu'à marier sa fille Alceste au fils de son principal créancier.

Mais sa fille est follement amoureuse du « cher berger » et refuse d'accepter le fiancé laid et sot qu'on veut lui imposer.

Toutes les intrigues pour la faire céder échouent, jusqu'au mo-

ment où, rappelé aux cieux, Apollon quitte Alceste après avoir transformé son piteux fiancé en un irrésistible jeune homme, entre les bras de qui Alceste tombe sans plus hésiter, à la grande joie des deux familles.

Pièce jeune, d'un jeune, interprétée avec fougue et talent par des jeunes. Véritable feu d'artifices d'anachronismes amusants, de farces et aussi de beaux passages à envolées lyriques.

Plusieurs passages à caractère sensuel. Celui, par exemple, qui évoque les charmes secrets du corps d'Alceste, ou celui encore où la virginité du fiancé est tournée en ridicule.

Le décor, dans sa simplicité synthétique, est du meilleur goût. Mais cette pièce eût gagné à être présentée sur une scène moins imposante que celle du théâtre Pigalle !

Ce spectacle, en raison des réserves faites plus haut, ne convient qu'aux personnes très averties.

RÉSUMÉ ET INDICATIONS PRATIQUES

Pour les pièces du répertoire (Comédie-Française, Odéon, etc.), on trouvera tous les renseignements dans le volume de M. l'abbé Bethleem, *Les Pièces de théâtre* ; pour celles de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, etc., on les trouvera dans son volume *Les Opéras, les opéras-comiques et les opérettes.*

□

Parmi les pièces les plus récentes et actuellement à l'affiche à Paris, nous signalons :

Pour les adultes avertis qui, pour de sérieuses raisons, (par exemple, pour raison de concorde familiale, etc.), ne peuvent pas, dans une circonstance donnée, s'interdire le théâtre : *Asmodée* (Comédie-française) ; — *La Chair de poule* (Théâtre de l'Humour) ; — *J'ai dix-sept ans* (Georges VI) ; — *Noces de sang* (Théâtre Ch. de Rochefort) ; — *La Terre est ronde* (Atelier) ; — *Le Treizième arbre* (Théâtre Ch. de Rochefort).

Pour les adultes qui, fréquentant le théâtre, veulent du théâtre relativement propre et, par ailleurs, moralement inoffensif pour eux : *Le Corsaire* (Athénée) ; — *Les Jours heureux* (Théâtre Michel) ; — *Le Mariage de Mademoiselle Beulemans* (Empire) ; — *La Mouette* (Mathurins) ; — *La Première légion* (Vieux-Colombier) ; — *La Revue des variétés* (Variétés) ; — *Les Vacances d'Apollon* (Théâtre Pigalle) ; — *Vive la France* (Nouveautés).

Pour les parents et éducateurs qui, en conscience, croient pouvoir aller au théâtre avec des jeunes gens ou des jeunes filles : *Le Coffre-fort vivant* (Châtelet).

LES COLLECTIONS
LES PLUS RÉPANDUES

I. - Collections malfaisantes dont la généralité des volumes est à rejeter.

Select-Collection (nouvelle série ; sous couverture en héliogravure ; Flammarion ; 2 fr. 95).

N° 157. Victor MARGUERITTE, *La Rose des ruines*. Publié en 1913, et analysé en 1913 (p. 1001) ; 1920 (p. 118) ; 1921 (p. 624) ; 1926 (p. 405). Roman moins odieux que les autres du même auteur. Non conseillé.

N°s 158-159. Emile ZOLA, *L'Œuvre*. Publié en 1886, et analysé ici en 1924 (p. 867). A l'index.

N° 160. Léon DAUDET, de l'Académie Goncourt, *Ariane, roman contemporain*. Publié en 1936, et analysé ici en 1936 (p. 1051). A réprouver.

II. -- Collections mêlées, à trier

Bibliothèque Juventa, série verte (volumes in-8 couronne ; 2e série ; Delagrave ; broché 16 fr. ; relié toile 20 fr.).

Henri DALMON, *La Vie des saisons, naturalisme de plein air, en rivière, campagnes et forêt*, préface de E. Séguy, du Muséum, croquis de l'auteur.

Le seul reproche que nous ferons à ce livre savoureux et dru, comme l'était déjà celui qui concerne la forêt de Fontainebleau et qui a paru dans les « Livres de nature » (analysé ici en 1931, p. 1497), c'est de figurer dans une collection destinée, au moins nominalement, à la jeunesse.

Il n'est pas très pertinent, à propos des mœurs du coucou, d'entretenir les adolescents, pendant deux ou trois pages, de ces gauloiseries que Rostand traduisait par le néologisme « ridicoculise ». Pas très pertinent non plus d'insister sur la vie sexuelle des bêtes de terre et d'eau.

De même le niveau scientifique, un peu trop élevé souvent, et le style un peu trop tendu font également obstacle à cette destination. Tant il est difficile, surtout aux savants, d'écrire pour la jeunesse.

Pour des adultes quelque peu initiés aux sciences de la nature, maintes pages de ce volume seront un régal.

Elles condensent les résultats de quinze années d'observations faites en vallée du Loing et se situent en un vallon, au nom prédestiné, « la Paix de Dieu ».

L'auteur y conduit deux étudiants de sciences et les met en face du scénario des saisons, de la physionomie changeante des mois. Ils épient la venue des fleurs, la vie des oiseaux et des autres bêtes, en forêt et en pleine campagne.

Ils s'enchantent de leurs découvertes, car il y en a toujours à faire, ils les notent dans leur carnet, et cela, au grand plaisir du lecteur, par la plume du docteur Dalmon.

Ces pages sont extraites d'une vaste documentation recueillie par lui et que les circonstances économiques l'ont amené à réduire ainsi à la mesure d'un livre pour adolescents. On ne saurait trop le regretter.

Le Livre de demain (collection illustrée de bois originaux ; un volume par mois ; Fayard ; 5 fr.).

N° 194. Henri BÉRAUD, *Le Bois du templier pendu*. Publié en 1926, et analysé ici en 1926 (p. 690) ; 1932 (p. 315). Pour lecteurs avertis.

Le Livre moderne illustré (collection illustrée de bois originaux ; un volume par mois ; Ferenczi ; 5 fr.).

N° 308. Stefan ZWEIG, *Amok ou le fou de Malaisie*, traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac, préface de Romain Rolland.

Trois nouvelles ayant un caractère commun de frénésie amoureuse.

Nous ne pouvons nier la force dramatique de ces récits. Mais c'est de la pathologie, autant que de la réalité.

Nouvelle bibliothèque Plon (in-16, volumes brochés ; Plon ; 3 fr. 50).

N° 43. Jérôme THARAUD, de l'Académie française, et Jean THARAUD, *La Rose de Saron*. Publié en 1927, et analysé ici en 1927 (p. 574). Histoire d'un petit juif ; troublant pour les croyants. Déconseillé.

N° 44. CONSTANTIN-WEYER, *Un homme se penche sur son passé*. Publié en 1928, et analysé ici en 1929 (p. 36) ; 1930 (p. 804) ; 1937 (p. 684). Pour grandes personnes.

III. -- Collections inoffensives, à agréer

Grandes aventures et voyages excentriques dite auparavant **Le Livre national**, nouvelle série (Tallandier ; 3 fr. 50).

N° 27. Walter SCOTT, *La Sorcière des Shetland*. Ce n'est pas du meilleur Walter Scott.

L'histoire est bien longue à démarrer, et les personnages ne sont pas très vivants. La sorcière fait allusion à une faute de jeunesse, mais en termes voilés (« nous nous vîmes en secret jusqu'à ce que j'eusse donné la dernière preuve d'une fatale et coupable passion ! », p. 78).

N° 28. Albert BONNEAU, *Ragnar le Viking.* Voici qui est plus vivant et nous emmène en des parages pittoresques : combats et expéditions des Scandinaves, vers l'époque de Charlemagne.

L'histoire est mouvementée et bien construite. La jeunesse aimera ces guerriers vaillants et sportifs.

N° 29. Capitaine MAYNE-REID, *La Vengeance des Séminoles.* Histoire d'Indiens, dramatique à souhait, et qui a le mérite de présenter les Peaux-Rouges comme des hommes injustement provoqués, et non comme des bêtes féroces.

Œuvres de Gustave Aimard (volumes de 96 p., grands in-8, couverture en couleurs, Arthème Fayard, 3 fr.).

N° 20. *Le Cœur de pierre* ; n° 21. *Le Guaranis.* Le premier de ces volumes est la suite des *Chasseurs d'abeilles* (signalé ici en janvier 1939 (p. 51) ; c'est un récit dramatique, mouvementé, assez bien mené, sans valeur littéraire ni psychologique.

On en peut dire autant du *Guaranis*, où les adolescents trouveraient un délassement, mais non une lecture formatrice.

N° 22. *Le Montonero* ; n° 23. *Zeno Cabral.* Suite et fin de la longue et tragique histoire commencée dans le volume précédent, et où surabondent les coups de théâtre, les batailles, les surprises, les haines et les dévouements sublimes.

Collection « Stella » (in-16 ; éditions du « Petit écho de la mode », 1, rue Gazan, Paris-14e ; 2 fr.).

N° 452. Gabrielle LECLÈRE-LEFÈVRE, *Quand elle partit...* Un beau roman, et original.

Un accent inusité — nouveau du moins dans ce genre de romans où le romanesque tient souvent trop de place — traverse ce poignant récit.

C'est une sorte de confidences, d'aveux, même, d'une adolescente hypersensible, âme d'artiste — au demeurant, la fille d'un gendarme.

Cette franchise dans le ton, cette simplicité, cette sincérité ne seront pas sans surprendre un peu (d'autant plus qu'il n'est pas question d'amour ni de mariage) les lectrices romanesques.

Qu'elles lisent, quand même, cette œuvre rude et saine : cela ne peut leur faire que du bien.

N° 453. CORIOLA, *La Monnaie du bonheur.* Un roman romanesque mais hautement spiritualiste.

L'histoire d'une petite « allongée » qui, loin de renoncer, s'efforce de faire son bonheur en s'occupant de celui des autres.

Elle entreprend le difficile rachat d'un dévoyé. Elle en sera récompensée par sa propre guérison et la rencontre d'un grand amour.

...Oui mais le subterfuge de la fin n'est, tout de même, Mademoiselle, qu'un petit mensonge concerté !...

Collection « Toute l'histoire », nouvelle série (directeur, M. Octave Aubry ; volumes élégamment présentés et illustrés en héliogravure ; Flammarion ; 7 fr. 50).

N° 6. Edmond et Jules de GONCOURT, *La Femme au XVIIIe siècle, la société, l'amour et le mariage.* Publié en 1862.

En réalité, les Goncourt nous donnent le portrait, la vie, les mœurs de la mondaine du XVIIIe siècle, et non de la femme, de toute femme.

Très heureusement, en dehors de ces femmes-poupées, de ces femmes-philosophes, de ces femmes à salons, nombreuses étaient les honnêtes femmes de la campagne et de la ville, de petite noblesse, de bourgeoisie ou de roture, qui ont gardé à la France son âme, sa moralité, sa religion.

Dans cinq chapitres, nous voyons : la naissance, le couvent, le mariage ; la société, les salons ; la dissipation du monde ; l'amour ; la vie dans le mariage.

On se rappelle que, pour les Goncourt, « l'histoire est un roman qui a été, le roman est de l'histoire qui aurait pu être... le roman est la seule vraie histoire après tout ». Ajoutons leur passion de la documentation et leur recherche des cas anormaux.

Et voilà les éléments d'appréciation de ce livre : du roman et de l'histoire, sans qu'on puisse toujours délimiter ; une documentation surabondante, avec, d'ailleurs, très souvent, l'indication des sources.

Livre farci, encombré, avec épisodes peu édifiants.

Quand les Goncourt veulent montrer qu'il y eut tout de même des amours qui n'étaient pas que des passades, ils ne trouvent rien de mieux que de célébrer des unions libres et des adultères : Mlle de Lespinasse devient une héroïne !

« Les premiers, ont-ils écrit, nous avons été les historiens des nerfs ». Oui, du détraquement humain.

Et ce n'est qu'au début de leur dernier chapitre qu'ils consentiront à reconnaître qu'il y eut quelques mariages honnêtes.

IV.-- Collections bienfaisantes, à propager

Collection « L'Arc-en-ciel », beaux volumes mensuels in-12 de 128 pages, couverture illustrée en couleurs ; Bonne presse ; 2 fr., franco 2 fr. 35).

N° 15. Guy WIRTA, *Une tragédie à l'ambassade.* « Roman pathétique et remarquablement écrit », nous dit-on.

Il y a une clientèle pour certains films ; il y a une clientèle pour certains romans. Ce sont les films, les romans où tout est délibérément « excessif » : les situations, les caractères, les sentiments, même et surtout leur expression.

Qu'une jeune fille « idéale » à tous points de vue, épouse, par vengeance politique et sous la contrainte, le plus beau, le plus ténébreux, le plus racé, le plus séduisant et le plus amoureux de tous les diplomates monoclés... vous criez à l'invraisemblance.

Mais, qu'elle le vole et le trahisse, bassement, après huit années de mariage et trois enfants... vous... Eh bien ! il y a une clientèle pour ce genre de films et pour ce genre de romans.

N° 16. Jean BRIERRE, *L'Ile aux Grenats.* Une idylle bretonne traversée par un drame.

Mais il ne suffit pas que l'auteur fasse montre des meilleures intentions et les personnages des meilleurs sentiments pour qu'il en résulte, automatiquement, un ouvrage suffisamment intéressant. Il y a tout de même un minimum de qualités « littérai-

res » indispensables : vraisemblance des situations, agrément de la forme, etc...

...Faute de quoi, les « grenats » de l'île de Groix risquent de rester, comme ici, dans leur gangue terreuse...

Bibliothèque de Suzette (in-8 illustré ; Gautier-Languereau ; broché 8 fr. 50 ; relié 10 fr. 50).

André LICHTENBERGER, *L'Oncle d'Afrique* ; Mad H.-GIRAUD, *La Mystérieuse disparition de sir Jerry.*

La « Bibliothèque de Suzette », pour la plus grande joie des petits, s'enrichit cette année de deux charmantes histoires.

M. André Lichtenberger, le père du petit Trott, nous présente *L'Oncle d'Afrique*, qui, avec un éléphant, un nègre, un guépard et divers serpents, arrive juste à point pour tirer d'affaire la plus sympathique des familles, et punir un méchant usurier. Le récit, plein de verve, passionnera son jeune public.

Mme Mad-H.-Giraud, dans *La Mystérieuse disparition de sir Jerry*, adapte aux enfants un thème de roman policier, dont la vraisemblance n'est pas, avouons-le, la qualité dominante.

Mais les petits héros, eux, sont parfaitement naturels, et l'on s'y attache volontiers. Et puis David, le beau chat noir, le « chat policier », si dévoué à son maître, conquerra d'emblée toutes les sympathies.

Collection « Bijou », nouvelle série (Bonne presse ; 4 fr. 50 ; relié 6 fr.).

1938-XII. M.-M. d'ARMAGNAC, *Neiges éternelles, éternelle chanson.* La sublimité du décor, l'élévation (c'est doublement le cas de le dire) des pensées et des sentiments, font de ce livre, écrit sur les cimes, une œuvre « élevante », à son tour.

Il s'agit d'un drame d'amour. Une jeune fille se croyait aimée...

Survient une rivale ou plutôt une de ces personnalités féminines qui tranchent sur la moyenne...

La crise se noue et se dénoue, à la fois sur les hauteurs alpestres et dans les régions les plus « hautes » aussi de l'âme humaine, en même temps que dans un des lieux les plus pathétiques : un sanatorium.

Hors série. Jean DRAULT, *Six cent mille francs par mois*, suivi de *Galupin châtelain*, 2 volumes.

De même qu'il y a une clientèle pour les romans romanesques à situations extraordinaires et à péripéties échevelées, de même il y a toute une catégorie de lecteurs — jeunes et vieux — qui se « tordent » aux hilarantes facéties des « illustrés » à coloriages heurtés.

Parmi les personnages « rigolos » (en propres termes) qui faisaient florès aux environs de l'Exposition de 1889, il faut citer le « bêtifiant » « Chapuzot », du joyeux conteur Jean Drault ; pour l'après-guerre (toujours du même auteur et de la même veine) c'est Galupin, le pochard graisseur de wagons devenu riche ou plutôt nouveau-riche à la suite d'un pari qui lui déniait (voir notre analyse en 1923, p. 443) la possibilité de dépenser 600.000 francs par mois.

Evidemment, la démonstration « édifiante » de l'adage connu « L'argent ne fait pas le bonheur » risque de paraître de plus

en plus laborieuse et de moins en moins convaincante à nos contemporains. Quelques « scènes de famille » leur sembleront peut-être, aussi, légèrement excessives.

Mais la partie vraiment « rigolote » de l'ouvrage : les cocasseries, les farces, les blagues et le ton « populo » des dialogues n'ont guère vieilli. Ça déclenche toujours le gros rire.

1939-I. DOMINIQUE, *L'Echec d'Arlette*. Curieux roman que celui-là ; curieuse personnalité que cette Arlette.

Non pas que l'œuvre soit un modèle de composition, ni le caractère de l'héroïne un modèle d'unité ; mais, au moins, voilà un récit qui ressemble terriblement à la vie.

Arlette ne réussira ni dans son mariage, ni dans ses enfants, du moins sur le plan humain...

C'est peut-être moins conformiste, comme on dit, que nombre de romans qualifiés bien pensants, mais c'est autrement conforme à la réalité.

Du point de vue providentiel, la conclusion est très belle.

Collection « La Cigale » (volumes cartonnés, couverture en couleurs ; Mame, 4 fr. 50).

Alexandre DUMAS, *Le Vaillant petit tailleur*, illustrations de Caza.

Comme on lui attribua naguère le conte de Hoffmann, intitulé *Histoire d'un casse-noisette*, on attribue aujourd'hui à Dumas *Le Vaillant petit tailleur* qui est un conte de Grimm, dont Dumas n'est que le traducteur.

Il s'agit là comme dans beaucoup de contes de fées du triomphe de la ruse sur la force.

Le petit tailleur n'est vaillant qu'en apparence. Il a réussi à tuer sept mouches d'un coup, mais l'inscription qu'il grave désormais sur lui porte ces seuls mots « sept d'un coup ».

De là son renom de vaillance et tous les exploits qu'il accomplit n'ont d'autre cause que sa ruse et l'effroi peu justifié qu'il inspire.

Les enfants eux-mêmes, petits et faibles, se plaisent à lire des récits qui montrent la faiblesse intelligente triomphant de la force brutale. Etant donné son prix modique, ce joli petit livre doit être mis entre les mains de tous les enfants.

GRIMM, *Blanche-Neige*, images d'Albert Uriet. La maison Mame qui a publié, il y a quelques années, une fort jolie édition des contes de Grimm, édite à part le conte de *Blanche-Neige*, que le film de Disney a remis en vogue.

La traduction littérale du conte est d'ailleurs beaucoup mieux adaptée que la version américaine aux goûts des enfants.

La méchante reine est cruellement punie d'avoir voulu la mort de Blanche-Neige, mais la phrase de Grimm est concise dans sa brutalité : « On lui fit chausser des pantoufles en fer, rougies au feu, avec lesquelles elle dut danser jusqu'à ce qu'elle tombât morte. »

Dans le film, la transformation de la fée en sorcière, le fracas des rochers qui l'ensevelissent, se prolongent pendant longtemps, provoquant chez les enfants un effroi excessif.

La traduction littérale de Blanche-Neige sera bien accueillie du public enfantin et des familles.

Les Romans « Cœur et vie » (volumes de 224 pages sous couverture illustrée ; éditions familiales de France, 86, rue de Gergovie, Paris-14e, 9 fr.).

Jean JÉGO, *Ombre et fumée*. Chassé-croisé d'intrigues sentimentales. Débute comme une étude de mœurs et finit en feuilleton.

Ce qui fait le charme de ce roman, c'est qu'il se déroule dans une ambiance musicale. Tout s'y passe entre artistes.

Mais ce qui fait sa valeur littéraire, c'est, d'abord, qu'il est bien écrit et puis qu'il est nuancé, fin, délicat, spirituel et sainement pensé.

Pour un roman-feuilleton, c'est un roman-feuilleton de qualité.

Philippe LAFOREST, *L'Aube blafarde*. Evidemment, les intentions de l'auteur...

Mais ce n'est pas cela qui compte, ici, non plus que les multiples négligences de style ou... d'impression.

Ce qui compte, c'est l'impression (sans jeu de mots) que laissera, dans un « cœur » de jeune fille, dans une « vie » de jeune fille — car une vie peut dépendre quelquefois d'une lecture — ce feuilleton vaguement moralisateur mais sans élévation.

Admiration amoureuse pour un héros de cinéma (p. 17), dangereuses curiosités (*ibid.*), bouffée de passion, vertige moral (p. 23), annonce matrimoniale risquée, correspondance clandestine, rendez-vous en cachette, considérations équivoques, allusions osées, sophismes, etc... (*passim*) ; alternative scandaleuse : ou le suicide ou la débauche (p. 108), expressions et situations crues (p. 122)... tout cela ne peut pas laisser une bonne impression.

— « Blafard » = pâle, décoloré, d'un blanc terne.

Jacques GRANDCHAMP, *Escarmouches*. Encore un amour à retardement. Encore le « truc » de la jalousie artificiellement provoquée.

La seule particularité de ce roman, c'est l'ambiance espagnole dans laquelle se déroulent ces « escarmouches » amoureuses.

On devine bien que ce n'est pas, de notre part, une recommandation. Ce n'est pas non plus une réprobation, évidemment.

Collection Loisirs-aventures (volumes bien présentés ; aux éditions des loisirs, 77, boulevard Saint-Michel, Paris-5e ; le 25 de chaque mois ; 5 fr.).

Val GIELGUD, *Captive au Mandchoukouo*, (*Outrage in Mandchoukouo*), adapté de l'anglais par J. Privat.

Ce roman un peu compact se lirait plus facilement si l'on connaissait les aventures précédentes, auxquelles il n'est fait que de brèves allusions.

Il est très mouvementé, animé de péripéties sans nombre et peut être mis entre toutes les mains.

Collection Loisirs-police (volumes bien présentés ; aux éditions des loisirs, 77, boulevard Saint-Michel, Paris-5e ; le 5 de chaque mois ; 5 fr.).

H.-C. BAILEY, *Terres ennemies* (*Black land, white land*), texte français de Simone Saint-Clair.

Tous les crimes dont il est question dans cette sombre histoire

n'ont d'autre cause qu'une rivalité entre propriétaires du Durshire qui s'efforcent de se déposséder mutuellement.

L'intérêt du roman réside dans l'étude des rivalité de terriens qui opposent depuis des siècles des familles les unes aux autres. Une idylle se greffe sur ces drames dont elle est le sourire.

Collection Loisirs-romans, série verte spécialement destinée aux jeunes filles (volumes bien présentés ; aux éditions des loisirs, 77, boulevard Saint-Michel, Paris-5e ; le 15 de chaque mois ; 5 fr.).

Simone SAINT-CLAIR et Juliette LERMINA-FLANDRE, *Chanson canadienne.*

Voilà, dans une collection à bon marché, un délicieux roman qui ne serait pas déplacé dans la grande librairie.

Il oppose avec un rare bonheur la vie agitée et trouble des vedettes de cinéma à la vie simple et traditionnelle des paysans canadiens.

La psychologie de l'héroïne qui, sous des dehors frivoles, cache la nostalgie d'un foyer paisible, est fort bien étudiée.

Une description imagée des étendues neigeuses et la reproduction du langage canadien évoquent avec intensité le souvenir de *Maria Chapdelaine.*

C'est là un livre honnête et sain, jamais monotone et écrit dans une excellente langue.

Collection « Pour tous » (in-12 cartonné ; Mame à Tours et à Paris ; 10 fr.).

N° 324. Guy de LA MOTHE, *La Malle aux surprises*, illustrations d'Albert Uriet.

Quelques romanciers étrangers ont mis à la mode un genre qui consiste à mêler le merveilleux à la vie quotidienne. C'est à ce genre qu'appartient *La Malle aux surprises.*

Guy de La Mothe a de l'imagination, son vocabulaire est riche, ses descriptions agréables.

Qu'il écrive des contes ou des récits de la vie de famille, mais que les jeunes lecteurs sachent à quoi s'en tenir et ne s'attendent pas, lorsqu'ils vont passer quelques jours chez une vieille tante, à voir apparaître un lutin qui leur fait faire mille découvertes.

Le style imagé et vivant renferme quelques maladroits néologismes « kodakiste » (p. 195), des jurons que les enfants auraient tendance à reproduire (p. 47) et quelques expressions locales « au tantôt », « jusqu'à temps », que l'auteur orthographie « jusqu'à tant ».

En résumé, livre aimable mais peu éducatif.

N° 325. George SAND, *La Mare au diable*, illustrations de Ch. Hallo.

George Sand est à l'Index. Mais, comme nous le signalons dans nos *Romans à lire...* (p. 58), certains de ses ouvrages échappent à la condamnation, particulièrement ses « romans champêtres ».

L'édition de *La Mare au diable*, que nous offre Mame, a d'ailleurs été expurgée : on a supprimé le chapitre 1er et le dernier chapitre de « l'Appendice ». Dans le corps du roman, on a échoppé phrases et paragraphes.

N° 326. Edgar POE, *Pôle blanc, relation d'Arthur Gordon Pym*, d'après la traduction de Charles Baudelaire, illustrations de Lancaster.

Ce récit est sans doute le même que celui qui s'intitule *Les Aventures de Gordon Pym* (analysé ici en 1913, p. 157).

Le titre du volume ne convient qu'à la deuxième partie. Dans la première, nous voyons Pym s'aventurer secrètement sur un bateau, assister à une révolte de l'équipage, subir une tempête effrayante suivie de naufrage.

Recueilli par une baleinière, il remonte vers le pôle. Les sauvages exterminent les imprudents, débarqués. Seul en échappe Pym, avec un de ses compagnons.

A son tour, il disparaît mystérieusement... Et nous ne saurons pas la suite de sa relation..., à moins que l'auteur du récit ne la retrouve un jour. Toujours de l'extraordinaire, à l'Edgar Poë.

Le Ruban bleu, nouvelle collection de romans choisis (volumes in-8 de 260 p., illustrés, Bonne presse, 9 fr.).

N° 9. PIERRE L'ERMITE, *L'Homme qui approche*, illustrations de Gignoux.

Les journaux catholiques ont beaucoup parlé de Pierre l'Ermite tous ces temps-ci.

Deux grands événements ont marqué sa vie : la célébration du cinquantième anniversaire de son ordination, présidée par le cardinal Verdier et le Nonce, et la publication d'un nouveau roman, *L'Homme qui approche...*

Le titre en indique le sujet : c'est le journal d'un homme qui approche de la mort et qui en même temps, insensiblement, se rapproche aussi de Dieu.

Le héros est un homme du monde, directeur d'usine, brillant, décoré, riche, qui a son domicile à Paris et un château dans les environs. On l'a marié, et il a eu la chance de rencontrer une femme accomplie, chrétienne convaincue et femme d'œuvres. Elle travaille à sa conversion par ses conversations, ses prières, son influence discrète : elle est enlevée par la mort en quelques jours.

Son mari est inconsolable. Il réfléchit, et bientôt il comprend le peu qu'est la vie, la nécessité d'un au-delà. La grâce de Dieu fait le reste. Après avoir hésité et lutté longtemps, il se confesse. Il était temps qu'il revint à Dieu : on le retrouve un matin mort dans son lit.

Le journal où le héros raconte son ascension d'âme est éminemment vivant, et ce n'est pas étonnant, puisque c'est du Pierre l'Ermite.

Il est tout frémissant d'une profonde sensibilité, d'une psychologie intense, de celle que donne l'expérience d'un curé de ville et la pratique du confessionnal.

Il est surtout plein de foi. Il constitue un acte d'apostolat. On sent que c'est l'œuvre d'un prêtre. Telle page est un petit traité du Ciel ; telle autre, sur l'obligation de la messe, rappelle des vérités trop oubliées.

Il y a de l'esprit, sans quoi ce ne serait plus du Pierre l'Ermite, mais le ton général est mélancolique, poignant même à certains endroits. La lecture en éclairera et en édifiera plus d'un. Non ! Pierre l'Ermite ne vieillit pas !

N° 10. Marie BARRÈRE-AFFRE, *Le Balcon sur le désert.* Un drame intime, caché, contraint et comme emprisonné, mais d'autant plus lamentable, poignant.

Une belle jeune femme romanesque, de celles qui se croient « incomprises », mariée, sans amour, à quelque rigide officier colonial, se voit forcée de le suivre dans un poste perdu qu'il a choisi « pour elle », afin de la « dépayser », comme on dit.

Les étapes douloureuses de cette crise, aussi bien que le cadre austère et grandiose que lui fait la solitude désertique, évoquent le souvenir du *Centurion* de Psichari. Ce simple rapprochement n'est pas un mince éloge.

Résumé

Pour les adolescents et les jeunes gens en général : Bonneau, *Ragnar le Viking* (Grandes aventures ; p. 173) ; — Val Gielgud, *Captive au Mandchoukouo* (Loisirs-aventures ; p. 177).

Pour les jeunes filles : G. Leclère-Lefèvre, *Quand elle partit* (Stella ; p. 173).

Pour les enfants : A. Lichtenberger, *L'Oncle d'Afrique* ; Mad H. Giraud, *La Mystérieuse disparition de sir Jerry* (tous deux dans la Bibliothèque de Suzette ; p. 175) ; — A. Dumas, *Le Vaillant petit tailleur* (La Cigale ; p. 176).

Pour les grandes personnes : Jean Jégo, *Ombres et fumée* (Cœur et vie ; p. 177).

Pour tous : M. d'Armagnac, *Neiges éternelles, éternelle chanson* (Bijou ; p. 175) ; — Jean Drault, *Six cent mille francs par mois* (Bijou ; p. 175) ; — Saint-Clair et Lermina-Flandre, *Chanson canadienne* (Loisirs-romans ; p. 178) ; — Pierre l'Ermite, *L'Homme qui approche* (Le Ruban bleu ; p. 179).

Les chrétiens n'étonnent pas assez

Notre grand devoir serait de développer chez les autres par notre présence et nos exemples la féconde inquiétude religieuse.

N'est-ce point le premier résultat à attendre de cette Action catholique telle que la souhaite le Pape Pie XI, véritable reprise de la consigne évangélique : *ut videant opera vestra bona.*

Si nous n'inquiétons pas davantage, ne serait-ce point parce que nous n'étonnons point assez ? Il y aurait peut-être un gros effort de purification et d'audace à accomplir, pour jeter de l'inquiétude salutaire en ce monde qui se meurt de ne plus être assez inquiet. (Chanoine MASURE, *La Vie intellectuelle*, 20 février 1934, pp. 21-22).

LES PRINCIPALES NOUVEAUTÉS

I. - Livres spécialement destinés au clergé

Le chanoine P. GLORIEUX, professeur au grand séminaire de Lille, *Dans le prêtre unique, consignes de vie sacerdotale*, in-16 de 189 p., librairie de la Jeunesse ouvrière, 12, avenue Sœur-Rosalie, Paris (13e), 1938, 10 fr.

L'Action catholique est la participation des laïcs à l'apostolat hiérarchique de l'Eglise. M. le chanoine Glorieux l'étudie en fonction du sacerdoce. Il voit dans cette collaboration des fidèles la résultante directe du sacerdoce du peuple chrétien.

Il s'attache à définir ici la nature de ce « sacerdoce ». Le problème, on le sait, est complexe et délicat. Qu'on l'envisage en lui-même ou dans ses rapports avec le sacerdoce du prêtre, sa solution demande une sûreté de vue et une précision de mots, qui ne peuvent s'appuyer que sur des « considérations dogmatiques indiscutables ».

Et déjà il faut regretter avec l'auteur la pauvreté de notre vocabulaire qui n'a qu'un seul terme pour désigner des notions fort différentes : le « sacerdoce » du Christ, médiateur unique, seul vrai prêtre ; le « sacerdoce » des baptisés qui impose à tout chrétien le devoir impérieux du rayonnement par la foi et par la vie ; le « sacerdoce » du prêtre catholique, ministre de Jésus-Christ, dispensateur des mystères divins, et qui tient sa mission du pouvoir d'ordre.

L'auteur projette sur ces questions, qui ne sont point nouvelles mais qui étaient peut-être un peu laissées dans l'ombre, une lumière éclatante.

Toutes ses idées et toutes ses expressions ne seront peut-être pas acceptées du premier coup, mais elles méritent de retenir l'attention. Discutées, mises au point, elles finiront par s'imposer comme tant d'autres dont on s'était défié d'abord par crainte d'abus possibles.

❋ Théodore MATHYSSEK, professeur au scolasticat des PP. Pallotins de Limburg, *Memento de pastorale, apostolat individuel*, adaptation par E. Ricard, prêtre de Saint-Sulpice, supérieur du grand séminaire de Blois, in-8 de 306 p., couverture artistique, éditions Alsatia, 1938, 22 fr.

Le livre du Père Mathyssek est un memento de théologie pastorale paru en allemand et qui, dès son apparition, eut une grande vogue dans tous les séminaires d'outre-Rhin. Sa valeur pratique est remarquable.

Il ne recule pas devant la minutie des détails. Mais il se garde de les juxtaposer comme des sortes de recettes pratiques : le tout forme un ensemble organique dominé par les principes de la théologie morale et de la psychologie la plus humaine. La pratique de ces pages ne peut être qu'éminemment formatrice.

M. l'abbé Ricard a cru devoir reprendre ce volume, non seulement pour le traduire, mais aussi pour l'adapter soigneusement à notre mentalité et à nos usages français.

La préface souhaite que ces pages deviennent le vade-mecum des jeunes prêtres. Nous nous associons à ce vœu.

Mais pour éviter toute déception, il ne faut pas demander à ce memento plus qu'il ne promet. Il est écrit, son titre le dit, en vue de l'apostolat individuel. C'est donc au confessionnal et auprès des malades qu'il sera particulièrement utile. Mais il ne fera double emploi avec aucun des excellents et très complets manuels de pastorale que nous avons en France.

Les quatre-vingts dernières pages du volume forment un long appendice se rapportant dans sa plus grande partie au mariage.

❋ L'abbé THELLIER DE PONCHEVILLE, *L'Enfance sacerdotale de Jésus*, in-8 de 256 p., éditions Spes, 1939, 12 fr. ; en vente groupée, 7 fr. 50.

Jésus est prêtre, et ce beau livre montre comment l'esprit sacerdotal anime toute son enfance.

Cette méditation, basée sur la doctrine, fait appel aussi à la psychologie et à l'expérience, pour montrer quel enrichissement peut trouver notre âme en ces hautes et substantielles pensées.

Dans cet ouvrage à la fois aimable et instructif, l'enfance du Sauveur apparaît sous un jour trop peu connu.

II. - Doctrine catholique et apologétique

❋ *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique, doctrine et histoire*, publié sous la direction de Marcel Viller, S. J., assisté de F. Cavallera et J. de Guibert, S. J., fascicule VIII (*Cassien-Chappuis*), in-4 de 128 p., sur 2 colonnes, Beauchesne, 1938, 25 fr. (ne se vend pas séparément).

Portant la date d'octobre 1938, ce fascicule suit le précédent à plus d'un an d'intervalle.

Les souscripteurs ne se font plus d'illusions et savent maintenant que l'ouvrage ne sera pas terminé vers 1945, comme on l'affirmait au début. On prévoyait une vingtaine de fascicules, au rythme de deux ou trois par année. En cinq ans, huit seulement ont paru, sans terminer la troisième lettre de l'alphabet.

Mais il faut se rappeler que les circonstances anormales dans lesquelles nous vivons depuis si longtemps, constituent au premier chef le cas de force majeure.

D'autre part, au fur et à mesure que se réalise une œuvre d'une telle importance, les perspectives reculent, les horizons s'élargissent... et le nombre des pages se multiplie.

Tant de choses touchent, par quelque côté, à la spiritualité ascétique et mystique !

C'est ainsi qu'on trouvera dans ce fascicule plusieurs colonnes consacrées aux catéchismes spirituels, puis à l'enseignement catéchistique, au célibat ecclésiastique, aux centuries... questions qui semblent appartenir surtout à la pédagogie, à l'apologétique ou à l'histoire de la littérature ecclésiastique.

Les articles biographiques sont très nombreux (une quarantaine). Les plus importants sont ceux qui terminent l'étude sur Cassien, commencée au fascicule précédent, achevée ici en 35 colonnes.

Les noms et les doctrines les plus importants se rapportent à sainte Catherine de Gênes (36 colonnes par M. Viller lui-même), à sainte Catherine de Sienne (21 colonnes par le Père Gorce, O. P.), et à Jean-Pierre de Caussade (11 colonnes par le Père Olphe-Gaillard, S. J.).

Les Ordres ou Congrégations dont ce fascicule évoque l'histoire sont ceux des Célestins et des Chanoines réguliers.

A remarquer également quelques brèves études sur le cénobitisme, les Cendres et le chapelet.

❋ L'abbé L. PARCOT, chanoine honoraire de Versailles, licencié ès-sciences, *La Sainte Eucharistie dans son pays d'origine, symboles, promesses, réalisation ; les sites et les monuments qui s'y rapportent*, in-8 illustré de 160 p., éditions Alsatia, 1938, 15 fr.

Livre de doctrine et livre d'images. Magnifique apothéose de la Sainte Eucharistie.

L'auteur expose dans la première moitié du volume les multiples symboles du sacrifice eucharistique, complétant chacun des chapitres par les descriptions historiques et géographiques des sites et monuments où les faits se sont passés.

La même méthode se poursuit dans les dernières pages qui traitent tour à tour les sujets suivants : le discours sur le pain de vie ; l'institution eucharistique ; le sacrifice du Calvaire ;

la doctrine de saint Paul sur l'Eucharistie ; Marie et l'Eucharistie ; l'Eucharistie vie de l'âme.

Les photographies abondantes et les dessins ne sont pas la vaine parure du volume : ils en sont la raison d'être, puisqu'un des buts du chanoine Parcot est de faire mieux connaître aux chrétiens des sites et des lieux qui doivent leur être chers.

❋ Louis PIROT, professeur d'exégèse à l'Université catholique de Lille, *La Sainte Bible*, texte latin et traduction française d'après les textes originaux avec un commentaire exégétique et biblique, publiée avec le concours de professeurs d'Universités et de grands séminaires, tome XII, *Epîtres de la captivité*, *Epître aux Thessaloniciens*, *Epîtres pastorales*, *Epître à Philemon*, *Epître aux Hébreux*, *Epîtres catholiques*, *Apocalypse*, in-8 de 700 p., Letouzey, 1938, 60 fr.

Il ne nous appartient pas d'apprécier la valeur technique d'un ouvrage que les spécialistes jugent être de tout premier ordre.

Et nous nous bornerons, fidèles à notre rôle d'informateur, à dire ce qu'y trouveront les lecteurs, heureux de voir que les tomes de cette œuvre magistrale se succèdent, somme toute, à un rythme relativement accéléré, pour un temps d'incertitudes et de crises.

Tous les *imprimatur*, sauf un qui est de 1937, remontent à 1936. On ne pourra donc pas reprocher aux auteurs de retarder l'apparition des volumes.

En trois ans, voici déjà au jour le tiers de cette œuvre magnifique : trois volumes ont paru sur les quatre que doit comporter le Nouveau Testament ; et l'Ancien est représenté par les Psaumes. Il ne reste donc plus à paraître que les quatre derniers volumes.

III. - Piété, vie chrétienne, apostolat

❋ JEAN DE SAINT-SAMSON, *Actes de la vie chrétienne*, textes choisis par L. Van den Bossche, in-16 de 156 p., éditions du Cerf, 1938, 5 fr., franco 6 fr.

Jean de Saint-Samson est un frère convers de l'ordre des Carmes. Il est né en 1571.

Aveugle dès le berceau, il a dicté divers traités ascétiques et mystiques de grande valeur, dont on trouvera ici un choix.

La doctrine est sage et haute, mais le style en est archaïque et parfois obscur pour nous.

❋ Léon-Joseph MOREAU, O. P., docteur en théologie, *Fleurs de calvaire, la souffrance dans notre vie*, in-12 de 84 p., éditions Alsatia, 1938, 6 fr. 50.

Le titre est énigmatique. Quel est donc le dessein de l'auteur ? Celui-ci : montrer que la souffrance chrétiennement supportée

est une source inépuisable de richesses et de joies surnaturelles. On peut cueillir des fleurs sur le Calvaire.

Le Père Moreau est dominicain. Aussi sa brochure se caractérise-t-elle par un souci constant de mettre les principes thomistes à la portée des chrétiens d'aujourd'hui sur ce problème toujours actuel : l'utilisation chrétienne de la souffrance.

❋ L'abbé Rémi PIRONON, maîtrise de Clermont-Ferrand, *Six messes dialoguées*, in-18 de 128 p., dont 10 avec notation musicale moderne, Desclée de Brouwer et Cie, 1938, cartonné dos toile, 6 fr. ; relié pleine toile 8 fr.

Une petite théologie de la messe, pour enfants et adultes ; avec explications et méditations ; avec chants liturgiques adaptés ; enfin un guide du servant.

❋ Cl. PONTNEAU, S. J., *Octave de prières pour l'unité de l'Eglise*, in-8 couronne de 96 p., Vitte, 3, place Bellecour à Lyon et 10, rue Jean-Bart à Paris (6e), 1938, 8 fr.

Demandons à Dieu de nous aider à rassembler, autour du chef de l'Eglise, tous ceux qui se réclament de la foi évangélique : cet opuscule offre à ceux qui veulent prier à cette fin un guide parfait.

❋ Henri SARRETTE, (*Une nouvelle suite de méditations mariales*), *Notre-Dame en Paradis*, in-8 de 80 p., éditions Spes, 1938, 3 fr. 50.

Méditations qui commentent huit invocations des Litanies, tantôt avec des souvenirs empruntés aux Evangiles, tantôt avec des réflexions personnelles proposées avec simplicité et piété.

IV. - Philosophie

❋ R. P. Timothée RICHARD, dominicain, *Comment étudier et situer saint Thomas*, in-8 couronne de 214 p., Lethielleux, 1938, 15 fr.

Le R. P. Timothée Richard achevait à peine de corriger les épreuves de ce livre, lorsque, brusquement, le 5 septembre 1938, comme un coup de foudre, la mort vint interrompre son labeur.

Philosophe et théologien de valeur, il avait composé d'autres ouvrages sur des questions disputées, et conséquemment difficiles, *Le Probabilisme*, une *Introduction à la scolastique*, une *Philosophie du raisonnement*, des *Etudes de Théologie morale* et enfin deux volumes intitulés *Théologie et piété*.

Ici, dans ce livre qui porte l'*imprimatur* de Lyon, il s'adresse plus spécialement à un étudiant qui, venant de terminer sa philosophie, se trouve sur le point d'aborder l'étude de la *Somme théologique* de saint Thomas.

Sous forme de questions et de réponses, il lui expose les devoirs de l'enseigné, qui se résument dans le culte du vrai et du

bien ; les difficultés qui résultent du langage de saint Thomas et des abstractions scolastiques ; répond aux critiques sur les prétendues lacunes et insuffisances de la doctrine thomiste, sur le prétendu dédain de l'expérience ; il s'élève enfin contre la prétendue nécessité d'exposer saint Thomas dans un ordre nouveau : fond et forme, rien n'est périmé dans son œuvre.

Il est superflu sans doute de remarquer que cette étude sera de réelle utilité pour quiconque voudra mieux connaître l'enseignement de l'Ecole et l'authentique doctrine thomiste.

V. - Histoire, biographies, mélanges historiques

Louis ALLOING, chanoine de Belley, *Le Diocèse de Belley, histoire religieuse des pays de l'Ain*, lettre-préface de S. Exc. Mgr Maisonobe, évêque de Belley, in-8 de XVI-847 p., avec 71 illustrations et 5 cartes, imprimerie A. Chaduc, à Belley (Ain), 1938, en vente chez l'auteur, à Belley, 40 fr. plus le port.

Le diocèse de Belley, dont on a pu dater l'érection de l'an 530, ne date, dans sa forme actuelle, que de 1823.

Il comprend, outre l'antique diocèse de Belley, des parties importantes des anciens diocèses de Lyon et de Genève avec quelques paroisses des anciens diocèses de Saint-Claude et de Mâcon, et correspond au département de l'Ain.

Son histoire est donc extrêmement complexe et ne pouvait se borner aux limites historiques du diocèse.

Aussi est-ce avec raison que l'auteur a écrit, plutôt que l'histoire proprement dite du diocèse, « l'histoire religieuse des pays de l'Ain ».

M. le chanoine Alloing a exposé cette histoire avec une clarté remarquable, sans en négliger aucun aspect.

Les deux premières parties de l'ouvrage sont consacrées à la vie du diocèse avant la Révolution. Elles résument les recherches de très nombreux érudits et fourniront un cadre excellent aux monographies particulières.

La troisième partie, particulièrement importante, raconte la vie religieuse du département de l'Ain pendant la Révolution.

Comme le dit Mgr Maisonobe dans sa préface, on y peut « suivre pas à pas les conséquences des décrets révolutionnaires, et pour chaque monastère, presque pour chaque paroisse, savoir quelle fut l'attitude des religieux devant la sécularisation, du clergé devant le serment, de même quelles ont été les vicissitudes diverses de l'église constitutionnelle et de l'église demeurée fidèle. Tous ces renseignements sont précieux pour la grande histoire ».

On notera en particulier deux chapitres sur l'apostolat caché et sur les missions, qui furent la forme principale de cet apostolat après la réaction thermidorienne.

La dernière partie, consacrée à la vie du diocèse à l'époque contemporaine, est surtout intéressante pour les prêtres et les fidèles de ce diocèse.

Mais, si l'on se rappelle qu'il eut la chance d'avoir à sa tête des évêques tels que Mgr Pevie, Mgr Richard et Mgr Luçon, qu'il compta parmi ses curés, saint Jean-Marie Vianney, le saint curé d'Ars, le bienheureux Chanel et le savant abbé Gorini, on comprendra que cette histoire ne puisse laisser indifférent aucun lecteur catholique.

Cette copieuse et savante monographie, « fruit d'un patient travail et de longues recherches », fait honneur à son auteur et à la Société Gorini, dont il est l'animateur et dont les travaux lui ont été si utiles.

Octave AUBRY, *Le Roman de Napoléon*, I, *Bonaparte et Joséphine*, in-8 de 254 p., avec 11 héliogravures, « Bibliothèque Historia », Tallandier, 1938, 35 fr.

L'idée devait venir à l'habile conteur et à l'historien avisé qu'est M. Octave Aubry de mettre en scène, suivant les meilleures recettes de l'histoire romancée, « le roman de Napoléon », ses amours avec Joséphine de Beauharnais.

On sait que cette histoire est assez pénible, qu'on en considère les troubles débuts, où l'ardente naïveté de Bonaparte fut exploitée par une rouée, ou qu'on s'arrête aux regrettables aventures de l'inconsciente Joséphine au lendemain du mariage.

Elle est contée ici avec tant d'adresse et l'historien en possède si bien les sources, qu'on en oublie parfois que les dialogues sont inventés. Les portraits, le décor, les détails et la psychologie sont d'une exactitude parfaite.

Ce premier volume du « roman de Napoléon » commence à la veille du 13 vendémiaire et s'achève pendant la campagne d'Egypte, le jour où Bonaparte décide de rompre définitivement avec une épouse infidèle. Il n'est pas pour la jeunesse.

Octave AUBRY, *Le Roman de Napoléon*, II, *Brumaire*, in-8 de 251 p., avec 12 héliogravures, « Bibliothèque Historia », Tallandier, 1938, 35 fr.

Ce second volume du « roman de Napoléon » fait moins grande la part du sentiment, plus considérable celle de la politique.

L'auteur y esquisse bien l'évolution des sentiments respectifs de Bonaparte et de Joséphine depuis le retour d'Egypte jusqu'au soir de Brumaire, le premier, après avoir pardonné par pitié les trahisons de la femme, s'habituant peu à peu à ne voir dans celle-ci qu'une associée, Joséphine, au contraire, aimant chaque jour davantage, maintenant qu'il ne l'aime plus, l'homme qu'elle a si longtemps méconnu.

Mais c'est surtout la préparation et l'exécution du coup d'Etat qu'il raconte dans cette suite de dialogues qu'est, en fait, ce livre.

Faut-il admettre que les dialogues d'amour sont plus faciles à imaginer que les conversations politiques ?... M. Octave Aubry a eu beau enchâsser dans son texte toutes les phrases plus ou moins authentiques que nous ont rapportées les mémoires du temps, ce second volume nous a paru moins vivant, moins vraisemblable aussi que le précédent.

Peut-être la faute en est-elle à cette conception même de « l'histoire vivante », qui l'amenait à faire de Bonaparte le centre unique des événements, alors que les historiens récents nous ont habitués au contraire à voir dans le 18 Brumaire une résultante de circonstances, de combinaisons et d'ambitions, dont Bonaparte fut sans doute le moteur principal, mais aussi l'instrument.

Ce volume, de même que le précédent, ne convient pas à la jeunesse.

❋ Henri GAUBERT, *Les Grandes conversions* (*histoire anecdotique de l'Eglise*, 1er volume), préface par le R. P. Lhande, S. J., in-16 de 256 p., éditions Spes, 1938, 12 fr. ; en vente groupée 7 fr. 50.

On a condensé dans cet ouvrage (qui inaugure une nouvelle collection : « Histoire anecdotique de l'Eglise »), le récit de quelques conversions notables.

Ce sont celles de saint Paul, sur le chemin de Damas ; de saint Augustin dans son jardin ; de saint Ignace de Loyola, brillant et joyeux officier que transforme la lecture de la vie des saints ; de Henri IV dont l'abjuration fut profondément sincère ; de Turenne qui défendait sa foi protestante comme une citadelle et qu'éclairent Arnauld, Nicole et Bossuet ; de l'abbé de Rancé qui réforme la Trappe ; de Louise de La Vallière qui expie ses égarements par trente-six années de pénitence au Carmel ; enfin du Père Marie-Alphonse Ratisbonne qui abjura le judaïsme à la suite d'une apparition de la Sainte Vierge.

Il ne s'agit que de la conversion de tous ces personnages, et l'auteur sait se borner à ce seul fait.

Il sait d'ailleurs rétablir la vérité des faits, réfuter Renan à propos de sa fantaisiste explication de la conversion de saint Paul et les incrédules qui croient que Henri IV a été intéressé en changeant de religion.

Les graphiques de conversions par lesquelles se termine ce volume prétendent traduire par une figure géométrique le développement d'un phénomène d'ordre purement moral. Ils n'étaient pas nécessaires.

Mais cela n'enlève rien au mérite du volume ni à son intérêt.

❋ Pierre GAXOTTE, *Frédéric II*, in-12 de 548 p., collection « Les Grandes études historiques », Fayard, 1938, 26 fr. (publié d'abord dans *La Revue universelle*, à partir de janvier 1938).

Nous n'avions pas en France de bonne biographie récente de

Frédéric II, si l'on excepte la traduction du *Grand Frédéric*, de M. Werner Hegemann (analysé ici en 1934, p. 1483), auquel on a pu reprocher sa partialité.

Cette lacune est maintenant comblée. Elle ne pouvait l'être mieux que par l'historien du *Siècle de Louis XV*.

M. Pierre Gaxotte nous donne, avec ce *Frédéric II*, une œuvre historique de grande valeur, qui est en même temps d'une lecture extrêmement agréable.

S'il n'indique pas de références au cours de son récit, il donne en fin d'ouvrage une bibliographie très étendue et très bien faite, de nature à inspirer confiance au lecteur.

Le journaliste ardent et combatif qu'est M. Pierre Gaxotte aurait pu être tenté de se livrer à des comparaisons ou à des allusions aux hommes et aux événements d'aujourd'hui qui viennent tout naturellement à l'esprit dans cette étude sur la Prusse du XVIIIe siècle.

Il s'en est judicieusement gardé, et s'est borné à exposer et à raconter, sans esquisser même un jugement.

On sent toutefois que la réputation traditionnelle du Grand Frédéric ne l'éblouit pas.

Nos manuels ont trop tendance à glorifier le génie et l'œuvre de Frédéric II. A les lire, on serait tenté de le placer au rang d'un Napoléon ou d'un Louis XIV. Le livre de M. Pierre Gaxotte contribuera utilement à une réaction nécessaire contre cette gloire, à notre avis, excessive.

De bons esprits se sont en effet demandé, en ces dernières années, si le fol engouement de nos philosophes, pour un souverain qui semblait les encourager dans leur lutte contre les préjugés et s'associer à leurs négations, n'était pas le principal fondement de cette réputation. Que l'auteur l'ait voulu ou non, son livre leur apporte de sérieux arguments.

Frédéric II tient d'abord la place éminente qu'il occupe dans l'histoire de son temps à l'état de barbarie du pays sur lequel il régnait : la Prusse du XVIIIe siècle n'est même pas comparable à la France du temps de la Guerre de Cent ans ; même sans génie, un roi intelligent, ayant subi par son éducation l'influence française, ne pouvait manquer de trancher singulièrement sur ce fond de tableau.

Si l'on remarque encore qu'il régna quarante-six ans, qu'il sut vouloir avec énergie, voire avec cynisme, on comprendra l'importance des résultats obtenus.

Mais que ce souverain nous paraît, par tant de côtés, encore barbare, ou tout au moins déséquilibré !...

La biographie de M. Gaxotte, riche en anecdotes, dont certaines ne pouvaient qu'être assez grossières sous peine de trahir la vérité, met en pleine lumière ce déséquilibre, ou, si l'on préfère, la complexité d'un homme pétri de contradictions, vivante antithèse de nos souverains français.

Jean GUIRAUD, *Histoire de l'Inquisition au moyen âge*, tome II, *L'Inquisition au XIIIe siècle en France, en Espagne, en Italie*, in-8 de VIII-602 p., 15 planches hors-texte, Auguste Picard, 1938, 95 fr.

L'œuvre monumentale de M. Jean Guiraud se présente avec la solidité d'un édifice construit sur le roc. Des faits, des textes, des documents en forment la base inébranlable.

Dans le premier volume, paru en 1935 et étudié ici la même année (p. 327), l'auteur a décrit, avec toutes les précisions désirables, les doctrines hérétiques, cathares et vaudoises, montré la faveur dont elles jouissaient, dans le Midi, auprès de toutes les classes sociales. Les curés voyaient leurs églises désertées et la plupart de leurs anciens fidèles refuser les sacrements, même au lit de mort. Les missions organisées pour la défense de la foi avaient échoué.

Saint Dominique, au bout de dix ans de prédications et d'apostolat, n'avait pu réunir autour de lui qu'une douzaine de Prêcheurs, sans diminuer sensiblement la puissance des « parfaits » vaudois et cathares.

En ce second volume, M. Jean Guiraud démontre que l'Eglise était aussi menacée en Italie qu'en France.

Contre sa hiérarchie et l'organisation de ses prédications, elle voyait se dresser une autre organisation aussi universelle, et l'on pouvait se demander laquelle aurait raison de l'autre.

Entre elles se poursuivit, au cours du XIIIe siècle, un duel à mort. C'est ce duel que raconte le second volume.

L'organisme de défense que fut l'Inquisition y est décrit avec les formes qu'elle revêtit dans la France, tant méridionale que septentrionale, en Italie, dans les royaumes espagnols.

L'auteur en expose le fonctionnement, au cours du XIIIe siècle, en union avec deux autres organisations défensives, d'une part la Croisade, qui se poursuivit, en France, jusqu'à la soumission totale du Midi à la royauté, et en Italie, jusqu'à la fin du siècle, d'autre part avec la prédication méthodiquement menée par les deux ordres mendiants, véritable milice spirituelle de l'Eglise.

Il ne faut pas se représenter l'Inquisition comme un tribunal incontesté promulguant ses arrêts en toute sécurité et les faisant inexorablement exécuter par le bras séculier. Dans le Nord de la France, et au temps de saint Louis, il en fut ainsi, sans doute.

Mais dans le Midi et en Italie, l'Inquisition, mal vue parfois de l'épiscopat, fut contrecarrée et souvent poursuivie elle-même par le pouvoir civil. Avant d'avoir raison définitivement des hérétiques, elle vit plusieurs des siens assassinés, entre autres saint Pierre de Vérone.

De sorte que, par la force des choses, elle prit, dès le début, un caractère politique, qui ne fit que s'accentuer à la fin du XIIIe siècle.

Aussi Philippe le Bel comprit-il très vite le parti qu'il pouvait tirer de ce redoutable tribunal en se l'asservissant, comme de-

vaient le faire, deux cents ans plus tard, les souverains espagnols.

Ce second volume s'arrête avec la fin du XIIIe siècle, à l'heure où le duel acharné de l'Eglise et de l'hérésie s'oriente enfin vers la victoire de la première.

Le grand jubilé de l'an 1300, institué par le pape Boniface VIII, célébrait le triomphe de la foi et de la papauté, ...en attendant les nouvelles luttes qui feront l'objet du tome suivant.

Bon serviteur de la science historique et défenseur de l' « histoire vraie », M. Jean Guiraud, par ce travail de première valeur, continue à se montrer également l'excellent défenseur de l'Eglise.

Octave HOMBERG, *Les Coulisses de l'histoire, Souvenirs, 1898-1928*, in-18 de 287 p., avec 4 photographies, Fayard, 1938, 18 fr.

On fera dans ces coulisses moins de découvertes qu'on pouvait supposer.

La plupart des faits rapportés par l'auteur nous sont déjà connus par d'autres ouvrages. Mais ce témoignage permet de recouper et de contrôler ceux que nous ont donnés d'autres acteurs ou témoins des événements contemporains.

Entré dans la carrière diplomatique avec M. André Tardieu, M. Octave Homberg fut l'un des secrétaires de la Conférence de La Haye. Il fut ensuite attaché au cabinet de Delcassé, secrétaire d'ambassade à Berlin, chargé de diverses missions, notamment à Rome auprès du Cardinal Rampolla.

En 1905, il quitta la carrière pour la finance, fut secrétaire général de la Banque d'Indo-Chine, puis vice-président de la Banque de l'Union parisienne.

Pendant la Grande Guerre, il fut, à son corps défendant, l'un des collaborateurs de Ribot, chargé de conclure des emprunts pour le compte du gouvernement français à Londres, à New-York et à Madrid.

Il continua, après la Guerre, à aider de ses conseils, officiellement ou officieusement, les divers gouvernements qui se succédèrent.

Il fut ainsi en rapport, pendant trente ans, avec la plupart de nos hommes d'Etat. Il s'exprime sur eux sans indulgence mais sans méchanceté.

S'ils ne contiennent pas de révélations sensationnelles, ses souvenirs, d'une lecture facile, seront néanmoins consultés par les historiens de ce temps, comme ceux d'un homme très intelligent et très averti.

M. Octave Homberg se donne comme catholique, mais il se permet sur la Papauté des réflexions inadmissibles.

Georges IZARD, *Les Coulisses de la Convention*, in-16 de 254 p., collection « De l'histoire... », Hachette, 1938, 18 fr.

Le dessein de l'auteur, M. Georges Izard, député de Meurthe-et-Moselle, nous paraît avoir manqué de netteté.

Le chapitre préliminaire, intitulé « Le Complexe de la Convention », annonce une apologie de la Convention, sinon de la Terreur, apologie assez singulière en ce qu'elle s'inspire de théories philosophiques et de sentiments modérés.

L'auteur y paraît admettre que « le peuple » a toujours raison, et que, par conséquent, l'accord avec la volonté populaire — mais qu'entend-il au juste par là ? — est un devoir absolu pour les gouvernants.

Puis, après avoir émis ces considérations, discutables mais intéressantes, dont certaines, telles, par exemple, celles qui montrent l'influence de la fuite de Varennes sur l'esprit public, sont d'un véritable historien, M. Georges Izard se borne à rapprocher une série d'observations et de petits faits qui doivent, dans sa pensée, éclairer les grands événements de la Révolution.

Utilisant notamment les livres de Lenôtre et de Mathiez et se tenant « à distance de la grande et de la petite histoire », il cherche « comment la vie intime de la Convention explique en partie sa vie publique ».

Tout cela est plutôt superficiel et n'a rien de bien original.

Deux chapitres présentent plus d'intérêt. L'un expose les moyens d'action et de propagande utilisés par la Convention : les masses populaires et ce que nous appellerions aujourd'hui les formations paramilitaires, le théâtre et les fêtes, la presse et les fonds secrets.

L'autre appelle l'attention sur l'âge des principaux révolutionnaires, qui, presque tous, ont moins de trente-cinq ans.

Th. René LAFARGE, *L'Impératrice Eugénie et ses femmes*, préface de Henry Bordeaux, in-16 de 269 p., « De l'histoire... », Hachette, 1938, 18 fr.

Avec une délicatesse bien féminine, l'auteur, qui est la femme d'un avocat de Paris, M. René Lafarge, a écrit le plus charmant commentaire du célèbre tableau de Winterhalter.

Elle nous introduit dans l'intimité de la belle impératrice et dans le cercle de ses dames et demoiselles d'honneur.

Avec elle, nous assistons à sa toilette, nous passons la revue de « ses atours », nous participons à ses distractions, à ses réceptions officielles, nous faisons même tourner les tables, nous l'accompagnons dans ses voyages, dans ses séjours à Saint-Cloud, à Fontainebleau, à Biarritz.

Grâce à elle, il nous arrive de la surprendre dans une attitude plus naturelle que celle que lui permettent le protocole et la vie officielle, tantôt espiègle, tantôt attristée soit par de sombres pressentiments soit par l'inconduite de Napoléon III.

Le livre ne nous apporte aucune révélation. Même il contient peu de détails qui importent à la connaissance de la Grande Histoire. Il a été exécuté sans ménagement par le *Mercure de France* (1er février 1939, pp. 735 et suivantes).

Pourtant cette série de tableaux gracieux illustre heureusement l'histoire du Second Empire, de sa Cour et de ses souverains, et reflètent bien tout ce qu'avaient de superficiel et d'artificiel le luxe et la gaieté de cette époque.

L'indiscrétion y reste toujours de bon ton, ce qui ne veut pas dire que tous les détails rapportés soient édifiants.

Marius-Ary LEBLOND, *Vercingétorix martyr, le couronnement, Alésia, Rome*, in-8 de 214 p., Denoël, 1938, 25 fr.

Nous avons dit, à propos du tome premier de ce *Vercingétorix* (analysé ici en 1938, p. 73), que l'ouvrage représente une sorte d'épopée lyrique en prose plutôt qu'un récit historique proprement dit.

Cela n'implique pas pour autant la négligence vis-à-vis des documents et des textes. Ceux-ci sont au contraire l'objet d'une très vaste enquête de la part des deux auteurs. Mais ils sont lus d'un œil ardent de passion qui les entoure d'une frange colorée souvent étrangère à leur authentique contenu.

Le premier volume contait, ou, pour être plus exact, célébrait la jeunesse de Vercingétorix. Celui-ci en célèbre la lutte désespérée, la défaite infiniment glorieuse, la reddition et le supplice.

On voit d'abord le héros « sacré roi militairement comme religieusement » par l'unanimité des Gaulois, puis préparant, avec un génie militaire précoce, la campagne qui doit apporter l'indépendance à son pays.

Malheureusement l'union ne se maintient pas, Vercingétorix est trahi, les Germains sont lancés sur ses troupes débandées, un carnage épouvantable de Gaulois s'ensuit, et six années de captivité pour leur chef, finalement étranglé dans la prison mamertine.

Certes, il y a là le drame de tout un peuple, mais surtout le drame d'un peuple réfractaire à toute autorité, livré à la fureur des passions politiques et au goût sans frein des révolutions.

Là gît le secret du destin de Vercingétorix et de la race celtique arrivée à son déclin.

Si les auteurs avaient mis l'accent sur cet aspect du problème, leur livre aurait apporté d'utiles leçons politiques.

Leur enthousiasme pour Vercingétorix, leur implacable antipathie pour César, sont au contraire d'assez stériles élans rétrospectifs, mises à part naturellement la chaleur du ton et la fièvre du style qui les traduisent.

Du point de vue moral, il y a moins de réserves à faire que pour le premier volume. Nous ne voyons guère que les chants, trop fameux, et les quolibets, du triomphe de César, rapportés ici (p. 184), qui invitent à réserver cette lecture aux adultes avertis.

Cependant nous ne pouvons manquer de signaler une certaine tendance à faire pour les Celtes ce que les écrivains nazis opèrent

pour les Germains — chez eux ce n'est plus une simple tendance — c'est-à-dire à ressusciter leurs vieilles croyances païennes.

G. LENOTRE, de l'Académie française, *En France jadis*, in-12 de 348 p., avec 8 illustrations, « La Petite histoire », Grasset, 1938, 21 fr.

C'est à peine de « petite histoire », à proprement parler, que traitent les quelques cinquante chroniques, naguère éparpillées dans la presse et réunies dans ce recueil.

Très rares sont en effet les personnages « historiques », au sens habituel du terme, qui apparaissent dans ces chroniques, le bonhomme Le Nôtre, Jean Cavalier, Madame Louise de France, le ministre Molé.

Il s'agit plutôt de l'histoire des mœurs. La table, les voyages, l'hygiène, les impôts dans la France d'autrefois, tels sont les principaux sujets que traite Lenôtre dans ces chroniques. Il en avait fait l'objet de ses *Gens de la vieille France.*

Ce sont les mêmes sujets qu'il examine au hasard de ses lectures, en résumant au jour le jour les ouvrages d'autres auteurs ou en en extrayant les traits les plus caractéristiques.

Si, au cours de ses lectures, il rencontre un original, le médecin de Louis XIII, Charles de l'Orme, le grand-prieur de France Louis-François de Conty, Hervieux de Chanteloup, « gouverneur des canaris » de la princesse de Condé, le pseudo-quaker Jean de Marsillac, Milord l'Arsouille, il ne résiste pas au plaisir de nous le présenter.

Ce plaisir sera partagé par ses lecteurs, qui trouveront dans ce recueil une multitude de détails extrêmement curieux et pittoresques, présentés avec esprit.

On ne se lassera pas de longtemps de lire ces amusants recueils de chroniques de la « Petite histoire ». Celui-ci est à peu près pour tous.

Paul MORAND, *Isabeau de Bavière, femme de Charles VI*, in-8 écu de VII-370 p., avec 3 illustrations, collection « Les Reines de France », éditions de France, 1938, 30 fr. (publié d'abord dans *Gringoire*, du 11 février au 13 mai 1938).

M. Paul Morand a essayé de rajeunir le genre faux et périmé de l'histoire romancée par l'emploi d'un procédé qui eut jadis son heure de succès, celui des tableaux dialogués.

On ne voit pas que ce procédé corrige sensiblement les défauts du genre.

Si certains de ces tableaux sont riches en couleur, la plupart sentent l'artifice, ne fût-ce qu'en raison de l'introduction systématique dans un texte écrit en style d'aujourd'hui de tournures, de mots, de propos extraits des chroniqueurs et conservés avec leur saveur archaïque.

D'autre part, découpée en trente-cinq courtes scènes, la biogra-

phie perd l'unité et la continuité désirables. On y saisit mal l'évolution psychologique du personnage, quelque talent que l'auteur ait dépensé dans le choix et dans l'agencement des épisodes.

L'auteur se plaint avec raison de ce que les manuels ne permettent pas aux écoliers de comprendre la complexité de l'histoire de la France du temps de Charles VI. Quoiqu'il se soit livré à une étude scrupuleuse des chroniqueurs et des historiens, nous ne croyons pas que son livre y réussisse mieux.

M. Paul Morand a trop de talent pour que sa tentative soit un échec complet.

Son livre — dont certaines pages ne conviennent qu'à des lecteurs très avertis — est d'une lecture agréable.

Mais on ne peut dire qu'il nous restitue une Isabeau vivante, ni qu'il nous présente mieux que les manuels la figure tragique de la France au temps de la Guerre de Cent ans, ni qu'il rénove heureusement un genre condamné.

Dr Louis PASTOR, *Histoire des papes depuis la fin du moyen âge*, tome XX, *Grégoire XIII, 1572-1585 (suite)*, traduit de l'allemand par Alfred Poizat et W. Berteval, in-8 carré de 574 p., Plon, 1938, 80 fr.

Ce second volume consacré au pontificat de Grégoire XIII s'achève, sauf le supplément de 170 pages constitué de documents inédits et de pièces d'archives, sur la mort du pontife.

La traduction en a été faite dans des conditions un peu différentes de celles du tome précédent.

Pour celui-ci, c'est M. l'abbé Xardel qui avait travaillé, avec M. le chanoine Arquillière, à la révision des épreuves du regretté Alfred Poizat.

M. Xardel étant décédé, M. Arquillière s'est adjoint M. l'abbé Brecher et M. Camille Delaux, professeurs au collège Saint-Clément de Metz, qui assureront en outre la traduction des tomes suivants.

Ce tome XX comporte deux parties, à vrai dire assez peu distinctes. Nous préférons indiquer que les deux premiers chapitres décrivent les étapes, diocèse par diocèse, ou au moins région par région, de la Réforme et de la Restauration catholique en Allemagne, en Suisse et en Pologne. Une énorme masse de détails sur la situation du clergé et des églises de ces divers pays s'y trouve réunie.

Grâce à ces précisions, la plupart inédites jusqu'alors, on arrive à mieux comprendre des événements en eux-mêmes aussi surprenants, que les défections massives tant de séculiers que de réguliers, d'évêques que d'abbés mitrés.

De même on peut suivre par le détail tous les efforts déployés par Rome pour restaurer le catholicisme et prendre une plus claire conscience des énormes obstacles à surmonter.

Le chapitre suivant, le onzième, consacré à l'essor des missions en Orient, en Asie, en Afrique et en Amérique, n'est pas

moins remarquable par la richesse et la précision de son information.

Le dernier chapitre nous ramène à Rome et aux Etats de l'Eglise, où Grégoire XIII déployait une énergie indomptable à restaurer les finances pontificales, presque taries par l'effet des schismes, à lutter contre le brigandage, mais là sans succès, à embellir la Ville Eternelle, à restaurer et à construire. Son activité architecturale fait songer à la magnificence des papes de la Renaissance.

Grégoire XIII ayant eu comme prédécesseur un saint Pie V, et, comme successeur, un Sixte-Quint à la personnalité fascinante, on a longtemps méconnu sa valeur et l'importance de son pontificat.

Ce sont les investigations de Pastor dans les archives secrètes du Vatican qui ont mis en pleine lumière son rôle de premier plan. L'on peut juger par là de l'importance exceptionnelle de ce volume pour l'histoire générale de l'Eglise.

Jean ROBIQUET, *La Vie quotidienne au temps de la Révolution*, in-16 de 256 p., « La Vie quotidienne », Hachette, 1938, 20 fr.

Il est regrettable que certaines pages, et même certains chapitres relatifs aux mœurs, aux mauvaises mœurs, obligent à réserver ce livre à des lecteurs très avertis.

Car il en est peu de plus utiles pour la mise au point des notions traditionnelles sur l'époque de la Révolution.

On y verra, par de nombreux détails empruntés aux mémoires, aux journaux et aux correspondances du temps que, parallèlement aux grands événements historiques, la vie continuait, à peine troublée, pour de très nombreux Français, par les bouleversements politiques. On mangeait, on s'amusait, on aimait, on priait, tout comme la veille et le lendemain.

Il y avait bien des excités, dont les événements avaient dérangé le bon sens, ceux, par exemple, qui débaptisaient les villes et les rues, ou qui appelaient leur fille Phytogynéanthrope. Le désordre favorisait le déchaînement des instincts et donnait au vice plus de facilités.

Il y avait bien aussi des malheureux qui se cachaient, qui pleuraient et qui souffraient.

Mais ce serait une grave erreur, comme l'écrit l'auteur, que de ne voir les événements que « par la fenêtre de la guillotine ».

Le livre qui nous apporte cette démonstration est spirituel, — trop spirituel même parfois, si on admet qu'il est certains sujets sur lesquels il ne convient pas de trop plaisanter.

Il est fait de détails caractéristiques tirés de publications ou d'ouvrages généralement peu connus.

Il dénote une connaissance approfondie de l'histoire révolutionnaire, et surtout de l'histoire de la Révolution à Paris, telle qu'on pouvait l'attendre de l'ancien conservateur de Carnavalet. Répétons-le, il ne convient qu'aux lecteurs aguerris.

VI. - Vies de saints

Dr Bernard GAUDEUL, *Saint Vincent de Paul, précurseur de l'Assistance publique*, in-8 de 112 p., Sorlot, 1938, 20 fr.

Un travail scientifique fort curieux. Le saint est replacé dans le cadre de son époque, et l'auteur de nous décrire ici ou là le traitement alors en usage pour différentes maladies.

Les temps ont changé. Cependant Vincent de Paul fut un étonnant précurseur. Son œuvre immense intéresse la réforme hospitalière, les asiles d'aliénés, les crèches, les enfants assistés, les orphelinats, les maisons de correction, les repenties, les œuvres de protection de la jeune fille, les infirmières, l'assistance gratuite, la lutte contre la mendicité et le chômage, la prophylaxie des maladies, les secours d'urgence. Oui, saint Vincent de Paul est bien un précurseur de l'Assistance publique.

VII. - Biographies édifiantes et instructives

Marc-André FABRE, *Les Martyrs d'Arcueil* (*25 mai 1871*), in-16 de 142 p., éditions du Cerf, 1939, 10 fr.

Le procès de béatification des martyrs de la Commune est en bonne voie. Il faut donc que nous sachions comment ont vécu, comment sont morts ceux que l'Eglise portera peut-être bientôt sur les autels.

M. Fabre, archiviste au Ministère de la guerre, poète et romancier, l'auteur de *Les Drames de la Commune* (analysé ici en 1937, p. 453) a su faire ici œuvre d'historien.

L'héroïque exemple des Dominicains d'Arcueil, du Père Captier, du Père Bourard, de leurs compagnons et de leurs serviteurs, mérite d'être médité.

Armand PRAVIEL, *Belzunce et la peste de Marseille*, in-16 de 254 p., éditions Spes, 1938, 12 fr. ; en vente groupée 7 fr. 50 (publié d'abord dans *La Revue universelle*, à partir du 1er mars 1937).

Depuis un certain nombre d'années, le Provençal et en particulier le Marseillais sont devenus des types comiques de notre littérature, comme le furent jadis le Gascon, l'Auvergnat ou, du temps de M. de Pourceaugnac, le Limousin.

C'est pour réagir contre cet état d'esprit profondément injuste envers la terre de Suffren et de Mistral que M. Armand Praviel a entrepris d'évoquer la face tragique de Marseille dans le grand drame de la peste de 1720.

Les érudits ont à peu près tout révélé de cette histoire prodigieuse où la nature humaine montra ses aspects les plus opposés ; de la lâcheté au dévouement, de l'horreur du désespoir au comique de l'égoïsme.

Cette fois nous nous trouvons en présence d'une sorte de fresque où l'auteur a évoqué à larges traits tumultueux les scènes principales de l'atroce aventure dont à la lettre Marseille faillit périr, car elle perdit en trois mois la moitié de sa population.

Mais il s'est moins appliqué à peindre un tableau effroyable qu'à montrer ce dont est capable l'âme humaine, quand elle sait dominer sa faiblesse, s'oublier pour les autres, vivre réellement l'Evangile.

Tels s'affirmèrent alors les échevins, le chevalier Roze et surtout Belzunce, l'évêque immortel, qui lutta contre le fléau par tous les moyens et sauva sa malheureuse cité en la consacrant au Sacré-Cœur.

Le salut de Marseille suivit, en effet, par deux fois les consécrations solennelles par lesquelles se manifesta publiquement et avec un éclat extraordinaire le culte tout nouveau au Cœur de Jésus.

Il y a là un sujet d'un intérêt passionnant, aux épisodes et aux personnages d'une variété bien rare que M. Armand Praviel, enthousiaste champion de la vraie Provence, a traité avec sa foi, son lyrisme, son art de conteur et la plus scrupuleuse documentation.

VIII. - Education, morale, enseignement

Marguerite CSABA, docteur en médecine à Budapest, *La Vie en fleur*, 2e partie, *Ce qu'une jeune fille du XXe siècle doit savoir*, adaptation française par Marie Francœur, avant-propos de Mgr Tihamer Toth, in-12 de 270 p., éditions Salvator, à Mulhouse et Casterman, à Paris, 1939, 18 fr.

A la première partie de cet ouvrage intitulé *Ce qu'une adolescente doit savoir* (analysé ici en 1938, p. 196), ce second volume apporte une suite normale.

L'adolescente a grandi, elle est devenue jeune fille, elle est à la veille du mariage ou peut-être doit lutter pour le pain quotidien parmi les difficultés matérielles et morales. Jamais plus qu'à cette période ne lui seront utiles les conseils de la sagesse et de l'expérience.

Mme Marguerite Csaba joint cette expérience et cette sagesse à un vaste savoir médical et à un grand sens chrétien.

Aussi son livre, conçu sous forme de conversations, d'anecdotes, de causeries, de petites conférences, de lettres, ne peut-il qu'apporter lumière et force à la jeune fille moderne, jetée dans une société qui lui prodigue influences néfastes, doctrines erronées, tentations dangereuses, ou qui, même, parfois, la place devant des situations insolubles.

Docteur en médecine, habituée à regarder les choses en face, l'auteur ne craint pas d'aborder les sujets les plus délicats, de dépeindre les situations les plus scabreuses, mais où l'expérience

lui a appris que les jeunes filles d'aujourd'hui risquent de se trouver entraînées.

Elle le fait, est-il besoin de le préciser, en se référant lumineusement aux belles notions de la morale chrétienne, en offrant à ses lectrices tout ce qui peut établir dans leurs âmes l'équilibre et la paix. Le volume porte l'*imprimatur* de Tournai.

❋ P. EUGÈNE, rédemptoriste, *A l'école des tout petits*, première série, in-8 de 40 p., en vente chez l'auteur, 14, rue de l'Indre, Châteauroux (Indre), et chez Téqui, à Paris, 1938, 1 fr. 50.

Minuscule plaquette rapportant quelques-unes des actions ou réflexions enfantines. Récits et histoires, à recommander.

❋ Maurice RIGAUX, de la Compagnie de Jésus, *La Formation à la pureté*, tome second, *L'Information prudente*, in-8 de XVIII-334 p., éditions Spes, 1938, 22 fr.

Par manière de complément au tome Ier (analysé ici en janvier 1938, p. 85), le Père Rigaux publie un livre qui répond à l'attente de nombre de pères et mères de famille, et qui leur facilitera cette admirable réussite d'un adolescent conduit, intact, jusqu'à l'âge d'homme.

L'auteur qui jouit d'une grande expérience et d'une immense lecture — le rez-de-chaussée de ses pages bourré de notes et de références, les annexes (un tiers du volume) et ses quatre bibliographies (formation chrétienne, puberté, maladies vénériennes, préparation au mariage) en font foi — apporte sur ce problème difficile des lumières qui assureront à chaque intervention les conditions requises d'opportunité, d'autorité, de prudence et de délicatesse.

Quatre parties : l'étude des circonstances concrètes ; le choix du moment opportun ; la personne de l'informateur ; la matière et la manière de l'information.

Nous n'en ferons pas ici une analyse détaillée. Qu'il nous suffise de dire que c'est l'ouvrage de beaucoup le plus complet sur la question et qu'il ne laissera pas d'être utile même aux théologiens qui ont pâli sur les traités *De sexto*.

Le titre est lui-même une nouveauté. L'auteur a parfaitement raison de remplacer le mot « initiation », qui semble inclure quelque chose de mystérieux, par le mot « information », qui traduit une mise au courant toute naturelle.

Réservé aux seuls parents et éducateurs qui ne laisseront pas traîner le livre à la portée des enfants, même adolescents.

IX. - Sciences

❋ Claude BERNARD, *Morceaux choisis*, préfacés par Jean Rostand, in-16 petit jésus de 286 p., « Les grandes pages de la science », Gallimard, 1938, 30 fr.

Voici le début d'une nouvelle collection dirigée par M. Jean

Rostand. Elle est créée en vue de mettre en lumière les pages des grands savants qui sont en même temps de la grande littérature.

Le texte de ces *Morceaux choisis* est copieux et l'on peut dire que, dans ce volume, on aura tout l'essentiel de l'œuvre de Claude Bernard.

Non seulement, donc, la célèbre *Introduction à la médecine expérimentale*, mais d'abondants extraits des cours prononcés au Collège de France, sur la physiologie, la pathologie, les toxiques, les phénomènes de la vie, etc.

Les toutes récentes publications de textes posthumes n'ont pas été oubliées, et leur intérêt s'avère considérable pour la connaissance des idées philosophiques du célèbre biologiste.

Un appendice comporte même les extraits d'une œuvre théâtrale de jeunesse, les pages du discours de réception à l'Académie où Renan esquisse la physionomie de son prédécesseur et un article de Pasteur sur Claude Bernard.

La préface de M. Jean Rostand retrace, plus rapidement qu'on ne l'eût désiré, la carrière du grand savant et essaie de définir sa position dans les conflits d'idées.

A vrai dire, c'est une position ordinairement intermédiaire et assez souvent mal définie, sitôt que l'on sort du domaine de l'expérience positive.

Vitalisme mitigé, agnosticisme indécis, au total simple refus de philosopher, c'est ainsi que M. Jean Rostand résume les idées générales de Claude Bernard, et l'on doit reconnaître que ces formules s'appliquent assez exactement à la philosophie scientifique, et même à la philosophie tout court du physiologiste génial.

Cependant il faut ajouter que Claude Bernard, M. Jean Rostand d'ailleurs ne le dissimule pas, répudiait positivisme et matérialisme, insistait sur l'indestructibilité de la croyance dans l'âme humaine et semble s'être nettement prononcé, à la fin de sa vie, pour le spiritualisme et l'immortalité de l'âme.

En lui, le croyant des années de jeunesse fut victime du scientisme ambiant et de l'ivresse cérébrale des découvertes expérimentales.

Mais ce fut une victime qui se défendit jusqu'à la fin, à la différence d'un Renan et de tant d'autres passés à l'ennemi sans combattre.

❋ Docteur P. DELORE, médecin des hôpitaux de Lyon, *Notre frère corps*, in-8 écu de 220 p., librairie de Médicis, 3, rue de Médecis, Paris (6e), 1938, 24 fr.

A de multiples reprises, saint François d'Assise a parlé de « Frère corps », et, dans *Le Miroir de la perfection*, Frère Léon conseille de traiter « Frère corps » raisonnablement afin qu'il ne puisse murmurer.

Le nouveau volume du docteur P. Delore se situe assez bien dans la ligne franciscaine. Il répudie le paganisme du corporel, le naturisme de bas étage et celui des charlatans.

Mais il prêche le retour rationnel à la nature et se propose d'élever le problème de la santé jusqu'à un plan général de culture humaine et de comportement moral.

A son avis, nous sommes au seuil d'un ordre nouveau, et la médecine comme l'hygiène doivent désormais avoir une portée éducative et sociale. Cette portée, il s'efforce de la préciser en des pages éminemment suggestives.

« Dans l'échelle des valeurs humaines, l'ordre nouveau affirme la primauté des valeurs morales et spirituelles sur les valeurs sanitaires. Au dessus de l'idéal de santé, il place la bonté, la justice, l'honneur, le respect des droits essentiels de la personne. Il voit dans l'hygiène, dans la santé et le bien-être, non pas un but d'existence, mais un moyen au service de fins supérieures » (p. 205).

Nous souhaitons à ces pages d'une grande élévation de pensée la large audience qu'elles méritent.

❋ C.-C. FURNAS, professeur à la « Yale University » de New-haven, *Le Siècle à venir*, traduit de l'anglais par A.-M. Petitjean, in-16 petit jésus de 286 p., « L'Avenir de la science », Gallimard, 1938, 40 fr.

Avant de projeter vers un avenir hypothétique des anticipations souvent fort discutables, l'auteur établit une sorte de bilan de la science actuelle. Du moins des sciences physiques et chimiques, ainsi que de la technologie.

Et c'est là le réel intérêt de ces pages nourries de renseignements curieux et de remarques pertinentes.

En chimie, nous sommes encore loin d'égaler la nature. En ce qui concerne les synthèses organiques, « chaque recoin est bourré de : je ne sais pas » (p. 16). Mais en fait de matières plastiques inertes, l'auteur admet que nous la surpassons.

C'est aller un peu vite ou jouer sur les mots. Nos quelques réalisations, bakélite, rayonne, aluminium, laque, parfums artificiels, caoutchouc synthétique, alliages de métaux, sont tout de même assez modestes.

D'ailleurs, reconnaît M. Furnas, la chimie n'explique vraiment rien (p. 47).

Quant à la physique, elle est devenue inaccessible aux non spécialistes. Mais on ne saurait admettre avec l'auteur qu'elle a détruit toute certitude et ébranlé la doctrine de la causalité (p. 51). Ce sont là des immixtions dans un domaine extrascientifique que rien ne légitime.

Les principales acquisitions modernes sont d'ordre technique, et c'est à elles que s'arrête le plus longuement M. Furnas.

Force, lumière, transports, communications, exploitations des ressources minérales, industrialisation de l'agriculture, synthèse des aliments, applications de la météorologie, autant de domaines où l'esprit américain triomphe et que l'auteur explore avec aisance et agrément.

Viennent alors ses vues sur l'avenir, qui doit, à son gré, se distinguer non par un cumul d'objets matériels, mais par l'acquisition des loisirs. De loisirs utilisés pour s'instruire, car une société fondée sur l'oisiveté pure perdrait vite son ressort et même son existence (p. 246).

Bien d'autres choses encore seront nécessaires pour réaliser les ambitions sociales de notre américain.

Encore est-il que, dans son énumération, il donne bien peu de place aux valeurs spirituelles et qu'il mêle à ses anticipations, bien des critiques à l'adresse de la société américaine d'aujourd'hui.

❋ Ed. LE DANOIS, directeur de l'Office scientifique et technique des pêches maritimes, *L'Atlantique, histoire et vie d'un océan*, in-16 jésus de 292 p., 54 figures et 16 planches hors-texte, « Sciences d'aujourd'hui », Albin Michel, 1938, 30 fr.

La grande presse a fait de M. Ed. Le Danois l'homme qui a « volé » ou « tué » le Gulf-Stream.

En réalité, cette question n'a tenu qu'une place restreinte dans l'ensemble de ses recherches scientifiques, et, d'autre part, il s'est simplement proposé de limiter les effets de ce courant à leurs justes proportions et de rattacher à un phénomène d'ordre plus général sa prétendue influence sur les rivages européens.

C'est pourquoi, dans cette vaste et complexe étude sur l'Océan atlantique, quelques pages seulement sont consacrées à ce fameux Gulf-Stream, qui, découvert en 1513, fut relégué dans la légende, ou mieux, noyé dans la masse des « transgressions océaniques », au début du vingtième siècle.

Il est difficile de donner une idée de la richesse documentaire de ce travail, qui touche, avec autorité et précision, à tant de problèmes d'ordres divers, géologiques, morphologiques, géographiques, physiques, météorologiques, biologiques. Et toujours, ou presque, en renouvelant nos connaissances sur chacun de ces sujets.

Des légendes antiques sur l'océan aux recherches méthodiques des techniciens contemporains, il a fallu parcourir diverses étapes dont l'auteur retrace d'abord l'historique.

Puis il montre comment hydrographes et géologues sont parvenus à découvrir la figure authentique des fonds océaniques, à en reconstituer le passé, à y retrouver la trace de cataclysmes prodigieux qui, à leur tour, ouvrent des perspectives sur la formation de continents futurs.

Les eaux elles-mêmes se sont révélées d'un complexe infini, composées de masses liquides douées d'individualité, s'affrontant, se combattant entre elles, conquérant à tour de rôle une hégémonie périodique, en liaison avec des lois d'une universalité cosmique.

A ces forces lointaines obéissent inconsciemment les êtres vi-

vants des eaux, dont la vie et les migrations traduisent les effets des variations de la chaleur et de la salure des milieux qui les nourrissent. Toute une science des pêches se trouve fondée désormais sur ces constatations d'ordre théorique.

Rédigé sous une forme plutôt didactique que pour la lecture suivie, ce travail si neuf est de nature néanmoins à intéresser tous les esprits curieux.

X. - Connaissances pratiques

François de KERGOS, avocat-conseil, *Comment se défendre en foires et marchés*, in-8 de 172 p., « La Terre », Flammarion, 1938, 12 fr. 50.

On peut dire, sans exagérer, que, dans toute exploitation agricole, petite ou importante, on devrait trouver ce volume, véritable mine de renseignements essentiels.

C'est un petit guide juridique, disposé par ordre alphabétique, où sont réunies toutes les indications indispensables sur la législation régissant l'usage et la vente des animaux domestiques.

Il n'est aucun paysan qui n'ait à se poser des questions comme celles-ci : a-t-il le droit de céder une partie de la viande abattue, et a qui ? a-t-il le droit même d'abattre un animal domestique victime d'un accident, et à quelles conditions ?

Peut-il tuer un chien qui s'introduit dans son clapier ? que doit-il faire devant les dégâts causés par le gibier ? etc., etc. Innombrables et quotidiennes sont les incertitudes de ce genre.

Ce volume, dont le contenu déborde le titre, apporte les réponses pertinentes et évitera bien des déboires.

Nous le conseillons à toutes les bibliothèques ouvertes aux choses et aux gens de la campagne.

XI. - Géographie, voyages, colonisation, missions.

Guide de Paris en quatre itinéraires, par les équipes sociales, in-8 de 74 p. et 5 dépliants, au siège des équipes sociales, 28, rue de l'Université, Paris (6e), 1938, 6 fr.

Les itinéraires ici proposés ont été établis de façon à rendre sensible la lente croissance de Paris qui se poursuit depuis vingt siècles. Ils cherchent à faire voir en une même promenade les principaux monuments construits à une même époque et qui existent encore.

Le premier itinéraire est consacré au Paris gallo-romain et du moyen âge, le second au Paris des rois, le troisième au Paris du XVIIIe siècle, de la Révolution et de l'Empire, le quatrième au Paris d'Haussmann et au Paris moderne.

En appendice, une douzaine de pages consacrées à la visite de Saint-Denis et du château de Versailles.

Ce guide assurément ne prétend pas tout dire ni remplacer guides bleus et ouvrages techniques.

Mais il constitue une initiation remarquable et nous le recommandons chaudement à ceux qui n'ont que quelques heures ou quelques jours à passer à Paris.

Le côté pratique n'a pas été négligé et l'on y trouvera les renseignements les plus utiles : moyens de transports, restaurants, etc.

❋ L. BRADFER, rédemptoriste, missionnaire-aviateur, *A grands coups d'aile vers l'Afrique missionnaire*, avec la collaboration de Joseph Boon, rédemptoriste, et d'Yves Lenoir, in-8 de 281 p., orné de nombreuses photographies, à l'œuvre du service aérien missionnaire, Beauplateau, Amberloup (Belgique), 1938, sans indication de prix.

Le R. P. Bradfer est le premier missionnaire qui ait utilisé l'avion dans l'apostolat des missions d'Afrique.

Avec l'autorisation de ses supérieurs, il apprit à piloter et emmena, d'Anvers au Congo belge, deux avions.

Il aménagea de nombreuses pistes d'atterrissage auprès des missions du Congo, et commença, avec le succès que l'on pense, un service fort apprécié de secours aux malades urgents ou de visites rapides aux chrétientés isolées.

C'est l'exposé de ce début d'apostolat et les détails de son raid d'Anvers au Congo belge à travers le Sahara que le Père nous donne en ce livre, avec un luxe de détails dont nul ne songera à se plaindre, tant le récit reste vivant et souvent émouvant.

Une pointe d'humour, à l'endroit surtout des difficultés administratives qui font bondir la légitime impatience de l'aviateur dévoré du désir d'arriver, perce de ci de là et égaie l'ouvrage.

Ce livre sera très apprécié des amis des missions. Souhaitons même que des jeunes gens (ils rêvent tous d'avion aujourd'hui !) trouvent, en ces pages si hautes, le germe d'une vocation très spéciale dont le besoin va se faire sentir sans tarder un peu partout.

D'excellentes photographies aériennes illustrent abondamment l'ouvrage.

❋ Dr Geneviève de COLONJON, en religion Sœur Gilbert, missionnaire du Saint-Esprit, ancienne externe des hôpitaux de Lyon, *La Lutte contre la lèpre, effort des missions catholiques dans les colonies françaises*, in-8 de 104 p., Louis Arnette, 2, rue Casimir-Delavigne, Paris (6e), 1938 (non mis dans le commerce).

Sœur Gilbert de Colonjon, des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit, est la première religieuse française qui ait passé une thèse de médecine en costume religieux.

Elle a présenté récemment, devant la Faculté de médecine de

Paris, une thèse dont voici le texte et qui lui a valu le diplôme de docteur en médecine avec la mention très bien. Elle est de plus proposée pour un prix de thèse.

Sœur Gilbert, ancienne externe des hôpitaux de Lyon, a suivi tous les cours — comme elle a soutenu sa thèse — en costume religieux.

Dans cette précieuse brochure, malheureusement non mise dans le commerce, elle montre que, dans la presque totalité de nos colonies, l'Eglise catholique a été la première à s'occuper des lépreux et à créer des léproseries.

L'œuvre ainsi réalisée reste assurément difficile à évaluer, faute de plan d'ensemble, faute surtout d'une législation appropriée.

Cependant les observateurs s'accordent pour reconnaître à toutes les léproseries des missions catholiques une atmosphère de discipline et de joie qui favorise au plus haut point et l'action du traitement et la propagande près des malades non encore traités.

Actuellement les religieuses qui partent pour soigner les lépreux sont munies de leur diplôme d'infirmière d'Etat, et de plus le nombre des médecins s'accroît parmi les missionnaires, qui s'offrent à collaborer avec l'administration des colonies.

Les splendides résultats obtenus par une collaboration de ce genre dans les colonies étrangères laissent espérer que, dans l'avenir, il en pourra être de même chez nous.

Il reste encore beaucoup à faire en ce sens, comme le montre ce bilan de la lutte contre la lèpre dressé par l'auteur, colonie par colonie.

❋ Le R. P. A. FLACHÈRE, des Missions étrangères de Paris, *Sous la menace des idoles, souvenirs et émotions*, préface de l'amiral Lacaze, de l'Académie française, épilogue de Georges Goyau, de l'Académie française, in-8 de 328 p., avec 36 gravures hors-texte, Plon, 1938, 24 fr.

Le R. P. Flachère nous donne, dans ce livre remarquable, la suite de ses souvenirs de missionnaire en Chine, qu'il avait intitulés *En route vers les idoles* (analysés ici en 1938, p. 569).

Il nous fait vraiment vivre toute sa vie avec ses joies et ses difficultés, ses réussites spirituelles et ses déboires dans une Chine d'abord paisiblement obéissante à la tradition, puis secouée du feu de la révolution et du désir de progrès à l'européenne.

Il nous trace un tableau presque au jour le jour de ce qu'est l'activité du prêtre en ces chrétientés si attachantes, où il fait figure de père des âmes et de conseiller plein de prudence.

On ne sait ce qu'on admirera le plus, de cette belle figure de missionnaire qui se dépense sans compter, ou de ces chrétientés où certes le médiocre existe mais disparaît devant les actes de simple héroïsme frisant le martyre et qui témoigne d'une singulière prédilection de Dieu pour elles.

❋ Armand-Henri FLASSCH, *De la brousse au Zoo :*

carnet de route de l'expédition Urbain au Sahara, en A. O. F., en A. E. F. et au Cameroun, préface du Dr Achille Urbain, in-8 de 152 p., 1 carte, « collection de documents et de témoignages pour servir à l'histoire de notre temps », Payot, 1938, 18 fr. (publié d'abord, pour une bonne part, dans *Le Journal*).

M. Achille Urbain, en tant que professeur d'éthologie au Muséum et de directeur du parc zoologique de Vincennes en même temps que de la ménagerie du Jardin des plantes, fut chargé, par l'établissement dont il fait partie, d'effectuer une longue randonnée en territoire africain, en vue d'observer sur place la vie des animaux sauvages.

Car si les zoologistes actuels connaissent à peu près toute la faune du globe avec ses formes et leurs places dans la classification, ils ont encore beaucoup à apprendre sur la vie et les mœurs de chacune des espèces, c'est-à-dire, pour employer un mot savant, sur leur ethologie.

En gagnant Colomb-Béchar avec ses collaborateurs, le professeur Urbain rencontra un rédacteur au *Journal*, M. Armand-Henri Flassch, qui s'adjoignit à l'expédition et s'en fit l'historien.

Ce livre est sorti de son carnet de route. Ecrit avec entrain et bonne humeur, il retrace les péripéties de ce voyage qui, d'Alger, à travers le Sahara, par le Nigeria et le Tchad, aboutit au Cameroun.

Les rencontres d'animaux rares, les observations sur leurs mœurs, les difficultés de leur capture, se mêlent, dans ce récit, aux notes pittoresques sur les populations indigènes, aux mésaventures de tous genres, dont les bonnes farces ne sont pas exclues, aux entrevues avec les sorciers indigènes.

Le livre représente un agréable et curieux reportage plutôt qu'une contribution à la science zoologique.

Ce sera peut-être une raison pour lui de trouver un plus grand nombre de lecteurs, d'autant qu'il ne donne lieu à aucune réserve sérieuse pour qui connaît un peu les mœurs des Noirs et a dépassé la première adolescence.

Cherry KEARTON, *L'Ile des Manchots* (*The Island of penguins*), traduction de J. Fournier-Pargoire et F. Colas, in-8 de VIII-181 p., illustré de 63 photographies, Boivin, 1938, 24 fr.

M. Kearton a longuement étudié les manchots (que nous appelons à tort pingouins) dans une île située près du Cap, où ils viennent vivre leur vie de famille deux fois par an, en colonies de plusieurs millions de têtes...

Il nous donne le résultat de ses observations, sous la forme d'un récit fort divertissant, où il nous retrace au jour le jour la vie du manchot à terre : choix d'une épouse (voire flirt), aménagement d'un terrier-nid, couvée, éducation des petits, lutte contre les ennemis, etc...

Ces palmipèdes d'allure si cocasse et que l'on croirait fort sots, se révèlent d'un merveilleux instinct d'orientation et d'adaptation aux conditions difficiles de la vie, dans une île surpeuplée d'oiseaux de mer de toute espèce...

L'ouvrage, même quand il décrit les drames qui agitent les familles des manchots, n'a jamais rien de choquant.

Son texte fort spirituel, ses photos parfois ahurissantes détendront tout le monde d'un bon rire... Il s'interdit aux trop jeunes lecteurs.

Pierre MOREL, *La Corse*, in-8 de 212 p., illustré de 201 héliogravures, couverture de Ch.-J. Hallo, collection « Les Beaux pays », B. Arthaud à Grenoble, 1938, 50 fr.

Il devient superflu de louer les ouvrages de cette magnifique collection. Celui-ci est digne des précédents.

On peut seulement s'étonner que la Corse n'ait pas figuré plus tôt sur leur liste, car, entre « Les beaux pays » de France, elle est certainement le plus beau.

L'éditeur a eu raison de choisir, pour peindre les paysages de l'île, résumer son histoire et évoquer ses mœurs, un écrivain qui n'en soit pas originaire. M. Pierre Morel montre ainsi plus d'impartialité et voit sans doute d'un œil plus clair les splendeurs naturelles sur lesquelles une trop longue habitude aurait pu le blaser.

Le circuit qu'il nous fait effectuer en sa compagnie décrit des zigzags autour et à l'intérieur de la Corse.

Il nous mène de l'élégante et gracieuse Ajaccio à Bastia la commerçante et à Calvi la détrônée, en passant par les incomparables Calanches de Piana, par la grise et rude citadelle de Corte, par cet étrange Bonifacio qui est bien « la ville la plus curieuse de l'Europe ».

Les golfes, les montagnes, les forêts se succèdent, avec leurs populations de pêcheurs et de bergers, et leurs bandits devenus rares.

Peut-être pourrait-on reprocher à M. Pierre Morel quelques menues erreurs de détail ou quelques exagérations, mais, en général, il est aussi exact que bien informé.

Il n'oublie aucun monument, aucun site, et quiconque a visité la Corse retrouvera avec joie dans son livre les reflets de mille images éclatantes mêlées aux parfums du maquis.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que les héliogravures qui illustrent le texte sont, comme toujours, judicieusement choisies et parfaitement reproduites.

Gabrielle REVAL, *La Côte d'Azur*, couverture de G.-A. Mossa, in-8 de 199 p., orné de 175 héliogravures, collection « Les Beaux pays », Arthaud, à Grenoble, 1938, 50 fr.

Les photographies, dans les ouvrages des collections Arthaud, atteignent ce degré d'intelligence et de goût où réside le véri-

table art, et non plus la simple technique. Le paysage n'est plus alors enregistré : il est choisi, il est compris.

La Côte d'azur, pays de poésie et de rêve, s'y prête d'ailleurs fort bien. Les plages et les côtes y sont admirables de lumière ; les arbres ont des effets d'ombre qu'on ne retrouve qu'en Grèce...

Ce pays trop facile et trop naturellement voluptueux, des monastères l'on christianisé jadis. On ne verra pas sans intérêt le cloître de Lérins, les rétables de Gréollières ou celui de Jean Biot, la danse macabre de Bar.

Les photos non moins que l'excellent texte, quasi musical, de Madame Reval qui les accompagne, nous font voir les aspects divers de ce pays privilégié : les bourgades de la côte, les grandes stations de luxe, les pittoresques villages des montagnes.

Les fervents de la Côte d'Azur garderont sur leur table ce très beau volume que rien ne dépare.

René VANLANDE, *Vaéa, étudiante tahitienne*, in-8 de 238 p., Peyronnet, 1938, 18 fr.

« Vaéa », créole tahitienne, revient dans son pays d'origine après avoir étudié la médecine en France. C'est une excellente jeune fille, pas embarrassée du tout, très dévouée et assez pieuse, et qui, par sa profession, fera grand bien à sa race.

Ce thème très simple n'est qu'un prétexte littéraire pour permettre au grand voyageur qu'est le colonel Vanlande de nous présenter la reine des îles océaniennes, Tahiti.

Certes déjà les souvenirs de marins, le *Mariage* de Loti, les peintures de Gauguin nous avaient fait connaître un peu cette terre sensuelle et chaude.

L'auteur, moins que ses illustres prédécesseurs, ne s'est pas laissé griser par les apparences faciles de Papeete. Il cherche à nous dire surtout ce que l'on pourrait attendre, en cette terre de rêve, de la race maori si elle ne semblait condamnée, par tant d'erreurs, à disparaître peu à peu sous l'influence d'un fâcheux métissage.

Sur l'œuvre des missionnaires là-bas, il ne nous est pas dit grand'chose, et c'est bien regrettable, car nous croyons savoir qu'elle se fait heureusement sentir.

L'auteur, qui cherche, comme dans ses précédents ouvrages, à être complet malgré la fiction littéraire, ne pouvait passer sous silence la Papeete chère aux marins : sur ses débordements il a cependant jeté un voile léger. Les lecteurs un peu avertis liront donc ce volume avec intérêt.

Roger VERCEL, *A l'assaut des pôles, récit*, in-16 de 253 p., avec une carte, Albin Michel, 1938, 18 fr.

Voici un livre qui plaira à tout le monde. Les jeunes y trouveront une singulière leçon de ténacité humaine et d'énergie. Les autres revivront les récits de ces expéditions aux pôles qui les ont tant intéressés jadis.

Ces expéditions furent si nombreuses et souvent si semblables

dans leurs lamentables échecs que leur histoire un peu complète risquait de devenir froide ou monotone.

M. Roger Vercel a su, avec un grand art, éviter ces dangers. C'est qu'il s'est attaché surtout à nous y faire toucher du doigt le drame du dévouement à une grande idée toute désintéressée.

John Franklin, De Long de la Jeannette, Scott, Amundsen, que de belles figures apparaissent dans ces pages où la mort vient sans cesse frapper les plus audacieux !

Parfois quelques ombres au tableau : la tragédie des glaces se fait cruelle et l'instinct de conservation l'emporte sur tout sentiment d'humanité.

Cette phalange d'explorateurs et de héros compte peu de Français : Dumont d'Urville, Andrée, Charcot. Les terres polaires nous ont moins tentés que les Anglais ou les Norvégiens.

Livre excellent et que rien ne dépare. Un chef-d'œuvre en son genre.

XII. - Littérature, mélanges littéraires

Pierre AUDIAT, *La Grèce au temps des dieux*, petit in-4 relié de 122 p., sous couvre-livre en couleurs, illustrations hors-texte en couleurs de Jacques Touchet, Hachette, 1938, 40 fr.

Voici, en marge de la *Théogonie* d'Hésiode et des *Métamorphoses* d'Ovide, la plus captivante des mythologies grecques qu'il nous ait jamais été donné de parcourir.

Pour raconter au jeune public — dix à seize ans, et bien au delà pour ceux qui n'ont pas fait d'études classiques — M. Pierre Audiat, le journaliste de *Paris-Midi*, a su faire preuve d'une finesse et d'un goût littéraire qui rappellent celui de son père, le regretté Gabriel Aubray, le critique-moraliste de ce *Mois littéraire* que rien n'a remplacé dans l'édition française.

Le lecteur trouvera donc ici, groupés en six chapitres, que précède une brève présentation des personnages, le récit de la lutte des Titans contre les Dieux, des aventures du forgeron Héphaïstos et de son exil à Lemnos, de la descente aux enfers de la belle Coré, devenue un peu malgré elle la femme du sombre Hadès, des malheurs de Phoibos-Apollon, de la terrible punition de Niobé et de Prométhée, ravisseur du feu sacré ! de la métamorphose de Daphné, des travaux d'Hercule...

Excellente présentation matérielle. Bref, de quoi faire un cadeau magnifique.

BARRÈS, *L'Esprit de Barrès, pages choisies*, avec une introduction par Fernand Cauët, in-8 écu de 258 p., Plon, 1938, 20 fr.

Voici un livre d'admiration, presque d'adoration, à l'égard de Barrès. On lit à la première ligne de l'introduction : « Lire Barrès est un des premiers devoirs envers soi-même ». Et encore :

« Nul, comme Barrès, n'enseigne ». Voilà l'œuvre de Barrès sur le même pied que l'Evangile.

Mises à part ces outrances de l'introduction, l'ouvrage se présente agréablement.

M. Cauët se défend d'avoir édité « un recueil de morceaux choisis » : il préfère dire qu'il a composé une « rhapsodie » au vrai sens du mot.

Il unit en effet intimement, habilement, les différentes pages choisies dans l'œuvre de Barrès.

Il les groupe sous ces quatre titres évocateurs : « Le culte du moi ; appels et amitiés ; chants alternés ; sous le signe de l'esprit ».

C'est donc bien « l'esprit de Barrès » qui nous est présenté ; son œuvre est un « opéra » qui comporte « la reprise des thèmes et le rythme ininterrompu ». M. Cauët n'a pas voulu d'un « échantillonnage », mais d'une « adaptation ».

Il a laissé de côté les ouvrages proprement politiques. Il y reviendra sans doute.

Signalons que le livre comporte, outre quelques pages voluptueuses provenant du *Jardin de Bérénice*, et de *Un jardin sur l'Oronte*, des observations sur le culte du moi qui seraient nuisibles à la jeunesse.

DIDEROT, *Lettres à Sophie Volland*, textes publiés d'après les manuscrits originaux, avec une introduction, des variantes et des notes par André Babelon, 3e édition, 2 volumes in-8 soleil de 321 et 301 pp., Gallimard, 1938, 55 fr.

La récente publication de ces lettres est à l'origine du remous de popularité dont bénéficie depuis plusieurs années Diderot et qui a suscité la publication de maintes études, celles entre autres de MM. Billy, Trahard, Luppol et Jean Luc, Hubert Gillot, Jean Thomas... qui furent toutes analysées ici.

La première édition remonte à 1930 (même éditeur, 3 volumes tirés à 1075 exemplaires, 135 et 300 fr.). Un second tirage fut lui-même très vite épuisé. Voici, cette fois, à l'usage du grand public, une édition complète en deux volumes, d'impression compacte et de prix abordable.

Pour l'histoire de cette publication, on se reportera à l'article que M. André Babelon publia lui-même dans la *Revue des deux mondes* du 1er mars 1929.

Rappelons seulement que cette correspondance n'était point ignorée, que l'édition Assézat-Tourneux des *Œuvres complètes* (1876), citait cent trente-six lettres, mais que celles-ci avaient été colligées sur une copie de seconde main, sérieusement corrigée à la bibliothèque de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg.

Or les originaux, que l'on avait si longtemps cru perdus, étaient tout simplement restés au château d'Orquevaux (Haute-Marne) chez les descendants et héritiers de Diderot.

Ces lettres sont au nombre de cent quatre-vingt-sept, soit cinquante-et-une totalement inédites, sans parler de nombreux fragments écartés de celles que nous possédions déjà. Leur numération permet de supposer que cette correspondance se composait d'au moins cinq cent cinquante-trois lettres, les deux tiers ayant été détruites par Sophie Volland elle-même, celles notamment qui intéressent les trois premières années de leur liaison.

Précisons, pour qui l'ignorerait, que cette liaison — adultère, Diderot était marié et père de famille — dura près de trente ans et s'acheva avec la mort de Sophie qui précéda le philosophe dans la tombe de quelques mois seulement.

Ces lettres sont très précieuses pour la connaissance générale de Diderot.

Eloigné de celle qu'il aime, il veut vivre sous ses yeux, librement, minutieusement, pour elle. « Mes lettres, déclare-t-il, sont une histoire fidèle de ma vie ».

Et je ne crois pas qu'il existe journal plus vivant : journal sans lien, sans plan, animé des soucis de l'heure et de la minute, triste ou gai selon les rencontres, vibrant d'idées, d'humeur et de chaleur, projets s'échafaudant l'un sur l'autre, anecdotes, rêveries, bons mots, théories, colères, sagesse, folies, enthousiasmes !

Dans tout cela, évidemment du meilleur et du pire. Notons cependant que ceux qui y chercheraient uniquement, selon la mode du jour, des détails intimes ou scandaleux, pourront être déçus. A tout prendre, ces lettres sont moins libres qu'il n'y avait lieu de le craindre.

Leur truculence et maintes anecdotes suffiront à en écarter la jeunesse et les lecteurs non spécialisés.

Emile HENRIOT, *Le Livre de mon père*, in-8 écu de 278 p., Plon, 1938, 18 fr.

Le titre de ce recueil est-il bien exact ? Sans doute M. Emile Henriot en a-t-il consacré la première partie à son père, mais le reste est composé d'un certain nombre de « poèmes en prose » et de souvenirs personnels, — souvenirs d'enfance, d'adolescence et de jeunesse, où le fils tient naturellement beaucoup plus de place que le père.

Le collaborateur du *Temps* a reçu de celui dont il était l'enfant unique une éducation sans contraintes et sans préjugés.

Henriot était un excellent homme, aimant son travail, le cœur sur la main, mais qui, ne s'embarrassant pas de règles trop étroites, témoignait d'une grande indulgence pour les mœurs faciles du boulevard.

Cette liberté d'allures et de jugement, qui tourne vite à la licence, se reflète naturellement dans le livre et doit être signalée.

Du point de vue intellectuel et littéraire, l'ouvrage présente d'ailleurs un vif intérêt.

M. Emile Henriot y fait revivre toute une époque, celle qui va de 1880 à 1910 environ, avec les personnages qui l'ont peu-

plée et dont nous connaissons quelques-uns, célèbres, dont bien d'autres sont plus effacés, mais qui offrent tous une figure pittoresque dans ce Paris de naguère si différent du Paris actuel.

Ces évocations, sous une plume qui sait bien exprimer les choses, sont mélancoliques. Il s'y ajoute des anecdotes plus gaies et quelques propos un peu lestes.

Tout cela forme un mélange qu'on lira souvent avec sympathie et toujours avec curiosité.

XIII. - Poésie, fables, chansons

Fernand BALDENNE, *A l'enfant perdue*, poèmes, in-16 jésus de 131 p., éditions de la « Revue des poètes », Perrin, 1938, 15 fr.

En lisant ces vers, écrits à des dates diverses, en souvenir d'une fille tendrement aimée, morte noyée à l'âge de dix-sept ans, certains se prendront peut-être à regretter les pathétiques accents, la dignité des mots et des expressions, le respect des autres et de soi-même, du père de Léopoldine Hugo, entraînée, elle aussi, par les flots.

Mais il est vrai que chaque douleur a ses rancunes et ses révoltes, et chaque époque sa manière de les traduire.

De plus, c'est pour entretenir en lui-même le souvenir de la disparue, et non pour les autres, que le père affligé donne libre cours à ses souvenirs, regrettant même que la vie le ramène à la tâche quotidienne.

Le lecteur chrétien lui saura gré, surtout en songeant à la précocité de celle qu'il pleure, de consentir du moins à « réprimer le blasphème », s'il ne va point jusqu'à s' « agenouiller devant de tels arrêts ».

Mary CASALIS, *Première suite*, poèmes, in-8 de 72 p., éditions Paul Mourousy, « Les Cahiers d'art et d'amitié », 151, rue de Grenelle, Paris (7e), 1938, 12 fr.

Cette courte plaquette nous apporte les échos encore hésitants d'une âme marquée pour la poésie.

Mais comme ils sont sympathiques et poignants parfois ! L'expérience de la vie, et peut-être aussi la souffrance qui semble déjà illuminer les dernières pages de cette « première suite », apporteront bientôt leur note apaisante à cette jeunesse qui se cherche encore.

Nous choisissons pour nos lecteurs ce court poème, intitulé « Fragilité ».

S'en est allé mon bien-aimé!
et je maudis les nuits qui endorment ma peine,
et je bénis les jours qui réveillent ma haine.

Est revenu mon bien-aimé!
et je maudis les jours qui réveillaient ma haine,
et je bénis les nuits qui endormaient ma peine.

❋ François CLOUP, *Voir !*, poèmes, in-8 de 96 p., Lemerre, 1939, 15 fr.

Les lecteurs en quête de poésie religieuse trouveront dans ces pages des accents dignes de les contenter.

Dans une langue sûre d'elle-même, à laquelle on pourrait seulement reprocher une certaine froideur et des procédés trop faciles, ils suivront les élans d'une âme qui cherche à s'évader d'elle-même et de ses faiblesses, pour voir et saisir Dieu dans ses créatures.

L'œuvre est faite de main de noble ouvrier.

❋ Marie-Louise DRUILHET, *Les Canéphores*, poèmes, in-16 jésus de 200 p., Perrin, 1938, 18 fr.

« Elevée dans le respect des maîtres classiques, romantiques et parnassiens, Marie-Louise Druilhet, nous dit le préfacier André Foulon de Vaulx, ne cherche pas à innover... Son langage est sobre, précis, son vers ferme sans dureté, souple sans mollesse. Sa rêverie ne se perd jamais dans une inconsistance brumeuse ; sa pensée ne s'embarrasse point de subtilités ni de quintessences. Sans être réaliste à l'excès, elle aime à sentir le sol sous ses pieds ; sa vision est lucide, dépouillée d'exagérations fumeuses ».

Ajoutons que ce recueil contient des poèmes religieux d'une fort belle tenue et d'une émotion mesurée.

Le prix Jacques Normand pour 1937, décerné par la Société des gens de lettres, l'a justement distingué et couronné.

❋ François FOURNIÉ, *Médaillons féminins*, sonnets, in-8 de 88 p., chez l'auteur, 15, chemin de la Cape, à Caudéran (Gironde), 1938, 15 fr.

L'auteur a eu l'idée ingénieuse, qui avait naguère séduit le regretté Pierre de Nolhac, de réunir dans le même volume une longue suite de sonnets consacrés aux héroïnes de tous les temps, antiques et modernes, païennes et chrétiennes.

Il a réalisé son projet sous une forme classique, et de lecture agréable, qui réjouira plus d'un lecteur.

❋ Georges-Louis GARNIER, *Verdures de Paris*, poèmes, in-8 de 32 p., Garnier, 1938, 10 fr.

Les amis du Paris inconnu, de ce Paris qu'ils découvrent pendant les jours d'été, alors qu'il est presque vide, retrouveront dans ces vers, « quatre dizains de quatrains », des impressions fugitives qu'un authentique ami des Muses a fixées pour eux.

Ils admireront cette langue délicate et nuancée, qui décrit avec élégance et évoque avec une discrétion louable.

La plaquette qui les enserre est de mince volume ; elle mérite de retenir l'attention des lettrés.

❋ Henri GOUTIER, *Epigrammes*, poèmes, in-8 de 104 p., Denoël, 19, rue Amélie, Paris (7e), 1938, 10 fr.

Les lecteurs qui, sur notre conseil, ont acheté jadis les *Croquis*

à la croque au sel (analysé ici en 1928, p. 1470) et *Ce petit vieux marchand d'estampes* (analysé ici en 1936, p. 1121) du bon poète humoriste Henri Goutier, vont se hâter, s'ils ne l'ont déjà fait, de se procurer ses nouvelles *Epigrammes*.

On ne définit guère le genre d'un humoriste. A tout prix il faut citer.

Lisez plutôt ce sonnet intitulé « homme d'Etat », il vous en dira plus long que les plus doctes critiques :

On s'imagine qu'on entend
Dès qu'on le voit, la Marseillaise.
Gloire en jaquette, très à l'aise,
De démocrate omnipotent.

Son char est vermoulu, pourtant
Il le conduit à la française ;
Et le fardeau point ne lui pèse
D'un pouvoir instable et flottant.

Il serre contre sa poitrine
Un haut-parleur et sa doctrine,
Car ses exploits, dame il en peut.

Ne sont pas ceux d'un taciturne.
Ce demi-dieu, demi c'est peu,
A su charmer l'hydre de l'urne.

...Et ce bijou n'est pas une des pièces rares de l'écrin. Alors concluez...

Paul MOUROUSY, *Printemps inquiets*, poèmes, in-8 de 64 p., éditions « Lumières de France », 10, rue de la Pépinière, Paris (8e), 1938, 15 fr.

Paul Mourousy est encore jeune et lui-même prend plaisir et fierté à claironner ses vingt ans.

Mais comme ce nouveau recueil rend un son plus grave et plus poignant que les précédents !

En esthète raffiné, le poète a voulu boire à toutes les coupes que lui tendait une vie enchanteresse : s'il a goûté certaines douceurs voluptueuses, qui inspirent encore quelques parties de son œuvre, il semble s'en évader peu à peu.

Il plonge dans le cœur des choses un regard vif et acéré ; mais surtout il accomplit un long voyage autour de son âme. Et là il se découvre.

Il a rencontré Dieu sur sa route, et ce tête-à-tête qui nous apparaît nouveau dans son œuvre, nous vaut deux belles poésies, « Calme » et « Retour », d'une inspiration verlainienne.

Nous lui pardonnons facilement ses licences poétiques. Mais il semble ignorer, à plusieurs reprises, que le verbe qui suit un pronom relatif s'accorde en personne avec son antécédent. La langue française est grande dame, et les moindres solécismes lui font injure.

Malgré ces légères taches, on peut affirmer que Paul Mourousy poursuit rapidement une carrière qui s'affirme déjà brillante et autorise les plus légitimes espoirs.

Rainer-Maria RILKE, *Poésie*, in-8 de 336 p., traduction de Maurice Betz, Emile-Paul, 1938, 30 fr.

Rilke est un tchèque qui parcourut l'Europe et se fixa longtemps à Paris, d'où la guerre de 1914 le chassa. La Suisse l'accueillit et c'est dans son cadre hospitalier qu'il revint mourir en 1926.

Il a laissé des admirateurs dont le nombre va grandissant et il paraît bien que son influence soit profonde sur la génération qui monte.

C'est le poète du subconscient et de l'imprécis, de tout ce monde de désirs et de souvenirs morts qui attendent au fond de nous-mêmes l'heure d'une résurrection possible.

« Il faut savoir les oublier quand ils sont nombreux, et il faut avoir la grande patience d'attendre qu'ils reviennent. Car les souvenirs eux-mêmes ne sont pas encore cela. Ce n'est que lorsqu'ils deviennent en nous sang, regard, geste, lorsqu'ils n'ont plus de nom et ne se distinguent plus de nous, ce n'est qu'alors qu'il peut arriver qu'en une heure très rare, du milieu d'eux, se lève le premier mot d'un vers. » Cette page de Rilke définit assez justement son attitude poétique.

Il a écrit la majeure partie de ses œuvres en allemand et Maurice Betz en donne une traduction non sans mérite.

Mais durant son séjour en France, où il fut très lié avec Rodin, il apprit à manier notre langue dans laquelle il écrivit quelques poèmes.

Nous citons l'un d'entre eux, intitulé « Vues des anges », pour donner une idée de son talent.

Vues des anges, les cimes des arbres peut-être
sont des racines, buvant les cieux ;
et dans le sol, les profondes racines des hêtres
leur semblent des faîtes silencieux.

Pour eux, la terre n'est-elle point transparente
en face d'un ciel, plein comme un corps?
Cette terre ardente, où se lamente
auprès des sources l'oubli des morts.

On n'a pas fini d'épiloguer sur cette œuvre mystérieuse et attachante. Les amateurs de poésie, quelles que soient leurs préférences dans cet ordre d'idées, ne peuvent pas l'ignorer.

Gustave ZIDLER, *Les Psaumes du passionné de la vie*, poèmes, in-8 de 86 p., éditions de la « Revue des poètes », Perrin, 1938, 12 fr.

Des courants divers se heurtent et se mêlent dans ce recueil, où l'auteur tantôt fait penser aux fluides et féminines sonorités

du *Jardin de l'Infante*, quand il traite certaines strophes, non sans habileté, tantôt, par la précision de sa langue, évoque des poètes à la facture austère et vigoureuse.

Pourquoi, hélas ! avoir abandonné parfois la rime, et même le rythme, si utiles à l'expression des sentiments nobles et rares ?

Et il s'en faut que l'image vienne toujours enrichir et prolonger l'idée, même quand le poète veut, à la manière du « Poverello », prêter sa voix aux créatures.

Mais on pardonne beaucoup au chrétien fervent, qui, « passionné de la vie », comme il se nomme, a voulu chanter la grandeur des familles nombreuses, et exalter le rôle des pères, qui méritent d'être appelés les « pères de la patrie, gardiens du sol antique et de sa liberté ».

N'est-on pas ému de l'entendre aussi demander à Dieu, comme grâce suprême, de n'être pas mis, après sa mort, au nombre des « chômeurs de l'éternité » ?

Son vœu sera exaucé : de tels sentiments, devant le lecteur, aussi bien que « devant Dieu, iront plaider et le fléchir ».

XIV. - Beaux-arts

❋ *In memoriam*, *Louis Vierne* (*1870-1937*), in-8 de 228 p., avec plusieurs hors-texte, Desclée de Brouwer et Cie, 1939, 30 fr.

Ce monument, amical et artistique à la fois, élevé à la mémoire du grand organiste qui mourut, on s'en souvient, à son orgue à l'issue d'un récital qu'il venait de donner, est un hommage que lui rendent « les Amis de l'orgue ».

Les cent vingt premières pages sont consacrées aux « Souvenirs » que Louis Vierne était en train d'écrire lorsque la mort le surprit et dont un certain nombre de chapitres avaient déjà paru dans le bulletin des « Amis de l'orgue ».

Ils seront précieux, non seulement pour les musicographes épris de tout ce qui concerne l'histoire de la musique contemporaine, (et l'on pense bien que ces pages renferment des confidences et des jugements précieux à plus d'un titre), mais surtout à ceux qui s'intéressent par goût ou par profession à l'instrument royal.

Ils trouveront dans ces pages un véritable cours d'esthétique d'orgue qui leur transmettra, par delà les leçons de Franck, de Guilmant, du magistral Widor que ces pages désintéressées mettent particulièrement en lumière, et de Vierne lui-même, les enseignements authentiques de Jean-Sébastien Bach.

Ils y trouveront les échos vraiment touchants, dans leur simplicité, d'une grande âme, inaccessible à la rancune, chez qui tout était vraiment grand.

Ils y découvriront même des pages d'une parfaite venue littéraire qui rendent ces « Souvenirs » d'une lecture fort attachante.

La seconde partie de l'ouvrage, et peut-être non la moins émou-

vante, contient les témoignages des principaux amis et élèves du Maître.

S'ils n'ont pu contenir les élans de leur cœur, ils ont tenu à laisser dans ces pages un souvenir que j'ose appeler technique pour appuyer leur admiration.

Certains de ces témoignages, agrémentés d'exemples musicaux choisis dans l'œuvre de Vierne, garderont une haute valeur d'enseignement et seront, on peut l'assurer, fréquemment consultés par les organistes.

De telles pages sont salutaires et bienfaisantes. Malgré la note dissonnante de déception qui les termine, elles gardent dans leur ensemble le son apaisant de l'admirable « adagio » de la troisième symphonie pour orgue de l'artiste génial qui gardera dans l'histoire le nom d'organiste de Notre-Dame.

❋ Maurice CHEVAIS, inspecteur de l'Enseignement musical dans les écoles de la ville de Paris, *Enseignement musical du second degré*, in-8 cartonné de 128 p., A. Leduc, 175, rue Saint-Honoré, Paris (1er), 1938, 15 fr.

Les techniciens de l'enseignement musical n'ignorent pas l'amour averti et le dévouement de toute la vie de l'auteur de ce manuel pratique, à la cause de l'enseignement musical dans les écoles.

Sa méthode active, qui plonge l'enfant, dès ses débuts dans la carrière, dans la vie même des sons, s'inspire des procédés pédagogiques les plus actuels et remet à plus tard l'étude de la technique musicale proprement dite qui, on doit bien l'avouer, en a rebuté plus d'un.

Il cherche à former le goût et la voix des enfants, en repoussant d'abord tout ce qui est d'ordre intellectuel et théorique.

Rapidement il oriente ses élèves vers les exercices polyphoniques.

Dans cet ouvrage, qui vient à la suite d'un ouvrage semblable, destiné aux élèves du premier degré (analysé ici en 1938, p. 217), il a réuni beaucoup de mélodies populaires et des extraits d'auteurs célèbres. On ne saurait lui faire grief que le choix de ses extraits ne rende que très imparfaitement la physionomie musicale de l'auteur auquel ils sont empruntés : sans doute se sera-t-il heurté, comme tant d'autres, à des exigences ou même à des oppositions.

Des exercices intelligemment gradués prépareront les enfants aux splendeurs de la polyphonie.

Tout professeur de solfège ou de culture musicale aura intérêt à consulter cet ouvrage et même à l'utiliser.

❋ René DUMESNIL, *Portraits de musiciens français*, in-8 de 252 p., avec 21 gravures hors-texte, collection « Les maîtres de l'histoire », Plon, 1938, 35 fr.

J'aime beaucoup les quelques lignes que l'auteur a placées en

exergue de son ouvrage : « Ces vingt-cinq musiciens français dont quelques-uns furent pour moi des maîtres vénérés ou de très chers amis, j'en réunis les portraits avec émotion, car c'est la mort qui a fait le choix en vingt ans, de 1918 à 1938 ».

C'est donc une sorte de « campo santo » de la musique française contemporaine que nous parcourons en compagnie d'un guide d'une rare distinction.

On y retrouve tous les grands noms aimés : Debussy, Saint-Saëns, Fauré, Dukas, d'Indy, Messager, Pierné, Ravel et tant d'autres encore.

Sur chacun d'eux, M. Dumesnil rassemble une gerbe de fleurs choisies, cueillies parmi des souvenirs souvent inédits.

Et ses jugements, qui sont toujours avertis et de la plus classique pondération, il les enserre au milieu de documents biographiques et bibliographiques qui précisent les traits et la vie des auteurs d'une manière fort heureuse.

Jamais d'ailleurs cette critique n'est sèche, et si, ainsi que le dit l'auteur, « comme chaque fleur, chaque musique a son parfum », il s'est arrêté longtemps devant chaque musique pour en dégager le plus exquis de son parfum.

De ces vingt-cinq chapitres, il y aurait trop à dire dans un aussi court aperçu.

Affirmons seulement que cette lecture est un vrai régal et que ce panorama de la musique contemporaine conquerra les suffrages les plus flatteurs des amis des arts.

Louis HOURTICQ, de l'Institut, *Italie du Sud* (« Ars-Una, species mille », Histoire générale de l'art), in-12 illustré de 256 p., Hachette, 1938, 50 fr.

L'élégante collection « Ars una », entreprise depuis bien des années, ne se complète que fort lentement, et sans doute n'arrivera-t-elle jamais à former vraiment une histoire de l'art.

Quoiqu'il en soit, voici le volume qui, avec *L'Italie du Nord* de Corrado Ricci, *Rome antique* d'Eugénie Strong, constitue la partie de cette histoire générale consacrée à l'Italie.

Il est dû à un maître qui a fait ses preuves comme historien de l'art et qui unit le charme du style à la sûreté du goût.

De sorte que cette *Italie du Sud* comptera sans aucun doute, avec *La France* du même auteur, parmi les meilleures réussites suscitées par cette collection.

Partant de l'art chrétien primitif des Catacombes, l'auteur suit, siècle par siècle, l'histoire de l'art italien méridional jusqu'à l'époque contemporaine. Florence et Rome en sont les deux centres principaux, mais Pise, Assise, Padoue, Pérouse, Urbin, Bologne y ont marqué également leur trace lumineuse.

Naturellement l'art chrétien occupe, dans ces pages, la plus large place. M. Hourticq sait en parler pertinemment, l'expliquer, le faire comprendre, sans offenser nos croyances.

Une bibliographie succincte, une abondante et belle illustration bien choisie, complètent l'exposé historique.

Ce n'est pas tout encore. L'ouvrage se clôt par un « répertoire des principaux artistes et des œuvres » qui donne, par ordre alphabétique, tout l'essentiel à connaître sur les villes d'art, les peintres et les sculpteurs des régions italiennes comprises dans ce volume.

De sorte que ce précieux livre de poche pourra servir, non seulement de précis historique, mais encore de Baedecker esthétique pour le touriste et le visiteur des églises et des musées.

Etienne HOUVET, gardien de la cathédrale de Chartres, *Monographie de la cathédrale de Chartres*, 30 pages de texte, 62 planches en noir et 16 en couleurs (format 20 x 28), chez l'auteur, 20, rue de Rechèvres, Chartres (Eure-et-Loir), 60 fr., franco 65 fr.

Quel visiteur ou ami de la « Cathédrale » ignore l'existence et l'œuvre admirable, unique en son genre, accomplie par M. Houvet ?

Il connaît mieux que quiconque cette cathédrale dont il était le gardien et dont il a exploré les moindres détails avec un amour passionné.

Il a profité de toutes les réparations qu'on y a effectuées pour utiliser les échafaudages à ses fins artistiques et établir ainsi une série de documents photographiques publiés dans onze volumes, dont cette monographie est le résumé.

Quelle vision de beauté ! On voudrait, pour le louer, avoir à son service un vocabulaire aussi nuancé que les teintes de l'arc-en-ciel.

On doit se contenter d'apporter ses plus chaleureuses félicitations à cette œuvre tenace et d'une grande portée artistique.

Les reproductions en noir sont parfaites et les 16 planches en couleurs donnent une heureuse illusion de la symphonie des couleurs qui baigne les yeux émerveillés des visiteurs.

Quelle joie de posséder une telle œuvre dans une bibliothèque d'artiste et de français ! Quel plus beau cadeau à faire pour une distribution de prix ou des étrennes ?

Mettons à l'honneur une telle œuvre et l'artiste qui nous permet de la mieux goûter !

Edouard SCHNEIDER, *Fra Angelico*, album in-4 de 64 p., avec 60 héliogravures, Plon, 1938, 20 fr.,

On ne se lassera jamais de voir de belles reproductions des œuvres célestes de l'Angelico et l'on saluera toujours avec joie, comme c'est le cas, l'apparition d'albums d'une présentation soignée qui en diffusent le bienfait.

Edouard Schneider, qui est maître en la matière, nous offre un choix remarquable des œuvres célèbres ou moins connues du peintre.

Et que dire du texte délicat et précis qui situe, accompagne et commente en termes exquis les pièces choisies d'un tel ensemble ? Tout cela fait penser et prier.

Il manque, certes, la magie des ors et des bleus, et c'est pourquoi les reproductions les plus heureuses des peintures de l'Angelico demeurent froides malgré tout ; mais on peut être assuré que des albums, comme ceux que nous présente la librairie Plon, seront pour les vrais amateurs une invitation pressante à voir sur place, au Louvre ou bien à Florence, dans le cadre unique de San Marco, les œuvres elles-mêmes dans leur saisissante vérité.

Et les âmes les plus délicates comme les plus affermies ne trouveront rien ici qui ne les élève et les purifie.

Maurice VLOBERG, *La Vierge notre médiatrice*, grand in-8 de 272 p., illustré de 162 héliogravures, couverture de Robert Lanz, collection « Art et paysages », Arthaud, Grenoble, 1938, 60 fr.

Montrer en Marie la médiatrice perpétuelle et universelle au moyen des annales, de la littérature et de l'iconographie, « comme parle aux enfants un livre d'histoire », tel est le but poursuivi par le docte auteur et magnifiquement réalisé.

Il l'a défini en termes si justes et si clairs que nous lui laissons volontiers la parole. « Les fictions pieuses du moyen âge où la Vierge apparaît, reviennent à commenter son rôle dans le conflit qui nous oppose, chaque jour, à notre Ennemi. Mais quelles trouvailles de naïveté et de pittoresque développent ce thème. La miséricorde de Marie se révèle sans cesse en éveil et en acte par la multiplicité des attributs : une arme quelconque, — épée, fouet ou massue —, la chaîne des captifs, la source d'eau vive, l'encrier de la prédestination, la clef et l'échelle du paradis, la balance de la dernière pesée. Elle est la Vierge guerrière, la Vierge au manteau, la Vierge en toque et en toge qui toujours plaide ».

Comme il est curieux et émouvant d'étudier, avec les documents nombreux et rares dont l'érudit auteur nous offre de fort belles reproductions, les manières dont la piété artistique ou populaire s'est plu à fixer ces traits et ces attributs de la Dame de toutes les miséricordes.

Et l'on devine aisément, à la lecture du texte serré qui accompagne ces gravures, combien l'auteur regrette de ne pouvoir étaler, faute de place, toutes ses richesses.

Sans abuser d'un mot qui revient trop facilement sous la plume des critiques, nous pouvons avancer, sans crainte de nous voir contredit, que ce volume sera pour un grand nombre, une révélation.

Et ces manifestations naïves ou raffinées de la piété mariale seront infiniment douces aux cœurs de ses fils.

Nous souhaitons à cet ouvrage d'art et de piété la plus large diffusion.

Nous sera-t-il permis cependant de demander pourquoi, étant donnée la nature délicate des sujets théologiques traités, il ne porte pas l'estampille nécessaire de l'*imprimatur* ?

XV. - Sociologie, économie politique politique intérieure et étrangère

R. P. E. DELAYE, de l'Action populaire, *Eléments de morale sociale*, in-8 de 200 p., « Les manuels syndicaux », éditions Spes, 1939, 12 fr.

Ecrit plus spécialement pour les membres de C. G. T. C., il s'adresse à tous les catholiques.

Il procède par questions et réponses ; il est simple, facile à comprendre, et abordable à tous.

Il est divisé en huit chapitres ou parties qui traitent : de la morale sociale en général ; des principes généraux de la vie en société ; de la vie familiale ; de la vie nationale ; de la propriété ; du travail ; de la morale syndicale ; de la vie économique, etc...

On voit la richesse de la matière. Elle est traitée par un auteur averti, ancien professeur de théologie, et qui a toujours été mêlé à la vie industrielle.

Françoise LESCANNE, docteur en droit, lauréate de la Faculté, *La Psychologie ouvrière et le sens chrétien du travail*, in-8 de 140 p., librairie de Médicis, 3, rue de Médicis, Paris (6e), 1938, 21 fr.

L'auteur examine diverses conceptions du travail, l'une qui le considère comme un mal en soi et aboutit à une psychologie ouvrière pessimiste, l'autre qui, tout en le réhabilitant, le coupe de ses attaches avec le monde moral, et ne libère pas le travailleur. Au-dessus d'elles se place une saine conception chrétienne du travail avec sa valeur humaine et sociale. La J. O. C. nous offre un exemple des effets psychologiques de cette conception.

La thèse est intéressante, moderne, bien documentée et, ajoutons-le, très bien éditée.

Henri du PASSAGE, S. J., rédacteur aux « Etudes », *Socialisme et catholicisme social*, brochure de 48 p., à la F. N. C., 31, boulevard La Tour-Maubourg, Paris (7e), 2 fr. 50 ; franco, 3 fr. ; réduction par quantité.

Un parallèle entre « le socialisme et le catholicisme social ». Un premier tableau montre le socialisme, le dégage des doctrines similaires (syndicalisme révolutionnaire, communisme), dit un mot de son histoire, et réfute ses erreurs.

En contraste, il présente le catholicisme social, ramené, lui aussi, à ses traits essentiels mais dont le portrait s'efforce de venir en exact relief.

En résumé, un opuscule bien fait et qui peut, en certains cas, tenir lieu d'ouvrages plus volumineux.

Pierre-Henri SIMON, *L'Eglise et la Révolution sociale*, in-8 de 48 p., collection « Qu'en pensez-vous ? », éditions du Cerf, 29, boulevard La Tour-Maubourg, Paris (7e), 3 fr. 75.

A la lumière des diverses encycliques pontificales, M. Simon expose la « très précise et très explicite doctrine sociale de l'Eglise catholique », doctrine qui a pour base les principes mêmes de la théologie dogmatique et morale.

Etude très claire, substantielle, et pratique. Très recommandable.

XVI. - Livres de guerre et d'après-guerre

MARIE, reine de Roumanie, *Histoire de ma vie*, tome III, in-8 de 604 p., avec 52 gravures hors-texte, Plon, 1938, 50 fr.

Des deux premiers volumes de l'*Histoire de ma vie* de Marie de Roumanie, nous avons noté (en 1937, pp. 457 et 1338) le puissant intérêt. Mais ce troisième volume surpasse les deux autres, tant il est émouvant.

Il contient les quatre années de 1914 à 1918 : deux années de neutralité, deux années de guerre.

D'août 1914 à août 1916, que d'atermoiements dans la politique roumaine ! De jour en jour, elle sentait qu'il faudrait prendre parti, mais le roi Ferdinand de Hohenzollern penchait vers l'Allemagne ; la reine Marie, anglaise de naissance, et la majorité du peuple, allaient aux Alliés.

On verra par quels acheminements secrets, la reine a abouti à ses fins. Elle ne se tient plus de joie quand enfin la guerre est décidée, aux côtés de la France et de l'Angleterre.

Hélas ! la Roumanie n'était pas assez équipée. Et surtout elle fut mollement soutenue par le tsar Nicolas, puis lâchement trahie par les bolchevistes.

Elle, la Reine, elle fait front. Elle est « toujours prête à batailler ». Loyale et sincère, elle rappelle qu'elle est née Anglaise, « et les Anglais ne cèdent jamais ». « Je suis de ceux qui gagnent », affirme-t-elle.

Et elle gagnera. Elle sera la reine de « la Grande Roumanie ». Elle recevra avec fierté la croix de guerre française, car elle a été « un bon soldat ». Elle rentrera dans Bucarest à la tête de « ses » troupes, avec le Roi, le Prince héritier et le général Berthelot « sur la même ligne ».

Elle se déclare impuissante à raconter ces heures triomphantes, cette « journée de joie sauvage, d'enthousiasme fou ».

Mais tout au long de ces six cents pages trop courtes, faites de réflexions et d'extraits du journal qu'elle a tenu fidèlement, sur ce fond de la Patrie, de l'Honneur, du Devoir, se détache

surtout, merveilleusement, la femme, la mère, la reine. On crie son admiration pour une si rare vertu... Vertu ! au sens latin, si plein du mot.

En bref, nous avons rarement lu un livre d'un intérêt aussi humain, aussi patriotique, aussi spirituel.

Nous souhaitons à nos femmes et jeunes filles de France de le lire : elles ne le feront pas sans avoir souvent les yeux embués de larmes et le cœur soulevé d'un amour ardent pour la patrie.

Ce que nous avons dit nous dispense, certes, de préciser la valeur littéraire de l'ouvrage. Il est écrit dans un style spontané, qui connaît tous les genres d'émotion et d'esprit. Jamais le mot et la pensée ne se sont mieux rencontrés.

XVII. - Questions actuelles

Les Scandales de la prostitution réglementée, brochure in-8 de 48 p., éditions de « L'Union temporaire », 24, quai Louis Blériot, Paris (16e), 3 fr., port en plus ; prix spéciaux à partir de 100 exemplaires.

Cette brochure contient, outre une « introduction » par Henri Sellier, maire de Suresnes, sénateur, ancien ministre de la Santé publique, une étude sur « le proxénétisme en France, son organisation (les souteneurs, les recruteurs ou rabatteurs, les placeurs, les grands trafiquants internationaux, les tenanciers), et les moyens de le combattre », par Paul Gemaehling, professeur à l'Université de Strasbourg ; une étude du docteur Marcel Pinard, médecin des hôpitaux de Paris, sur « la propagation des maladies vénériennes par les maisons de tolérance » ; et enfin des observations sur « l'expérience de Fontainebleau », du docteur Matry, ancien maire de Fontainebleau.

R. P. L. BERNE, S. J., *L'Elan jociste*, lettre-préface de S. E. le cardinal Gerlier, archevêque de Lyon, in-8 de 172 p., éditions Spes, 1939, 9 fr.

La J. O. C., la L. O. C., cette « Ligue Ouvrière Chrétienne » qui accomplit parmi les adultes, et les foyers, la même œuvre de conquête chrétienne que la J. O. C. parmi les jeunes...

L'une et l'autre, on les connaît, ou on croit les connaître... Mais les connaît-on assez ? Connaît-on leur âme ? Connaît-on même bien leurs méthodes ?

Un prêtre, un religieux dont la vie n'a pas d'autre but que de se pencher journellement sur cette âme et de voir clair dans ces méthodes, livre dans ces pages rapides, concrètes, émouvantes, et gonflées d'espérance pour l'avenir, le résultat de son expérience.

Jacques MARITAIN, *Les Juifs parmi les nations*, in-8 de 48 p., collection « Qu'en pensez-vous ? », éditions du Cerf, 1938, 3 fr 75.

Texte de la « conférence faite par M. Jacques Maritain sous les auspices du groupe « Chrétienté », au théâtre des Ambassadeurs à Paris, le samedi 5 février 1938 ».

Le distingué conférencier y parle « des Juifs parmi les nations » et traite d'abord des problèmes spéciaux liés à certains pays et dont l'antisémitisme tire profit ; puis, de la dispersion d'Israël comprise dans sa signification théologale et du problème de l'antisémitisme considéré dans son essence spirituelle ; enfin, de la tragédie actuellement soufferte par les Juifs dans quelques régions de l'Europe : Russie, Allemagne, Roumanie, Pologne.

M. Maritain parle en chrétien respectueux de la doctrine de l'Eglise et animé d'une vraie charité à l'égard du peuple juif.

Le Général MAURIN, *L'Armée moderne*, in-12 de 269 p., « Bibliothèque de philosophie scientifique », Flammarion, 1938, 20 fr.

Ancien inspecteur général de l'artillerie et ancien ministre de la guerre, le général Maurin livre au public, avec ce livre, le « testament » de « quarante-cinq années de vie militaire ».

Dans une première partie, il étudie la bataille, les caractéristiques des différentes armes, les grandes unités, les problèmes nouveaux qu'ont posés les progrès de la technique, notamment dans le domaine de la motorisation, des transmissions, des communications, de la défense contre avions.

Dans une deuxième partie, sont groupés les chapitres qui se rapportent à la formation et à l'administration de l'armée, recrutement et formation des officiers et des sous-officiers, durée du service, préparation militaire, instruction des réserves, rôle des principaux services.

La troisième partie traite de l'organisation de la nation armée, conduite générale de la guerre, fortifications, guerre chimique, défense antiaérienne passive, mobilisation industrielle.

On jugera sans doute, à première vue, que les dimensions relativement faibles de l'ouvrage ne sont pas en rapport avec l'étendue et l'importance des problèmes traités.

Les conclusions des divers chapitres n'en sont pas moins intéressantes.

Polytechnicien, le général Maurin insiste de façon toute particulière sur les aspects techniques des questions militaires. Volontiers c'est à la technique qu'il donnerait la première place dans la formation des officiers et dans l'instruction.

C'est là un des points sur lesquels on eût désiré une discussion plus approfondie. Du moins ne peut-on mettre en doute la compétence de l'auteur, même si on n'accepte pas, les yeux fermés, toutes ses conclusions.

Denis de ROUGEMONT, *Journal d'Allemagne*, in-16 double-couronne de 93 p., Gallimard, 1938, 10 fr.

Si nous méconnaissons Hitler et le national-socialisme, ce ne sera certes pas faute de bons ouvrages sur ce sujet.

Celui-ci, dont l'auteur est originaire de la Suisse romande, est un des meilleurs et des plus objectifs que nous ayons.

On y retrouve ce « sens très élevé des valeurs morales » que nous signalions dans un précédent ouvrage du même auteur.

Ce sont des fragments d'un journal qu'a tenu l'auteur pendant les quelques mois (octobre 1935-juin 1936) durant lesquels il donna des cours à une Université allemande.

Si M. de Rougemont ne le publie qu'au bout de deux ans, c'est pour être bien certain de n'avoir pas décrit des aspects passagers du régime hitlérien.

C'est en effet l'essence même de ce régime qu'il s'efforce d'atteindre, sans prendre parti pour ou contre Hitler, à la façon de ceux qui en France « parlent en réalité pour ou contre Blum ».

A ses yeux, le national-socialisme est un « jacobinisme allemand », très proche dans ses manifestations et dans ses méthodes de notre jacobinisme révolutionnaire.

« L'arrière-pensée du régime, c'est le socialisme d'état le plus rigide qu'on ait jamais rêvé ». Mais cet « étatisme », au sens total du mot, est essentiellement une religion, et ce n'est que par une foi que cette religion pourra être vaincue, ou tout au moins contenue...

Ce résumé ne donne toutefois qu'une idée très insuffisante de la somme de faits et de remarques du plus haut intérêt que contient cette brochure.

Elle est de celles qui ne se résument pas. Elle sera lue de tous ceux qui veulent connaître le véritable Hitler et le véritable national-socialisme.

Mgr Bruno de SOLAGES, recteur des Facultés catholiques de Toulouse, *Pour rebâtir une chrétienté*, in-16 de 252 p., éditions Spes, 1938, 12 fr. ; 7 fr. 50 en vente groupée.

L'éminent recteur a animé de sa pénétrante éloquence bien des réunions et des congrès de ces dernières années, et il y a traité diverses questions à l'ordre du jour.

C'est le recueil de ces discours qu'il vient de publier.

On y retrouve ses hautes idées exprimées dans la langue sobre et châtiée qui est la sienne. Leur opportunité, sa haute autorité donnent à ces harangues un poids qui en fera accepter les conclusions pratiques.

XVIII. - Divers

André GODARD, *L'Universelle rédemption*, in-8 de XVIII-220 p., Perrin, 1939, 10 fr.

Un livre de M. André Godard ne peut guère se définir par un sujet propre et nettement défini.

Mille questions toujours, et un peu toujours les mêmes, s'y enchevêtrent et constituent, à la question présentée comme centrale, une frange mouvante et agitée.

Ici les développements ont pour axe la croyance à la pluralité des mondes habités.

Pour la science actuelle, il faut bien dire que c'est là une thèse assez démodée. Mais on sait de reste qu'elle ne se heurte pas à l'orthodoxie catholique et que de très bons esprits, dont le Père Ortolan, l'ont également soutenue.

Mais l'auteur touche en outre à tant et tant d'autres questions ! Depuis le Saint-Suaire de Turin, dont l'authenticité lui paraît quasiment un dogme, jusqu'à la guerre sino-japonaise et à la dénatalité française.

S'il le faisait toujours en termes irréprochables, nous n'aurions pas à l'en blâmer.

Mais peut-on dire, entre bien d'autres choses, par exemple, que les traditions hindoues ou égyptiennes conservent mieux que la Genèse la trace de la révélation primitive (p. x) ? Ou que la vénération de la Bible s'est changée, chez les catholiques, en une idolâtrie héritée de la synagogue (pp. 213 et 215) ?

Nous ne doutons certes ni des excellentes intentions de M. André Godard, ni de la qualité de ses sentiments religieux. Nous nous contentons de répéter qu'il serait périlleux de le prendre pour guide.

Son livre ne porte pas d'*imprimatur*. Il en donne diverses raisons. Nous les trouvons médiocrement valables du fait de cette prolifération, sous sa plume glissante, des questions épineuses.

Joseph YOURTCHITCH, *Georges Kôziak, janissaire slovène* (*Récit du XVe siècle*), traduit du slovène par l'abbé Ferdinand Kolednik, ancien recteur de la Mission catholique yougoslave à Paris, avant-propos de Georges Goyau, de l'Académie française, in-8 de 187 p., J. Dupuis, à Charleroi, et 27, rue des Petites-écuries, Paris (10e), 1938, sans indication de prix.

Yourtchitch est l'un des premiers et plus célèbres auteurs slovènes. Son *Georges Kôziak*, qu'il publia à l'âge de dix-neuf ans, parut en 1864 et le rendit immédiatement très populaire dans son pays.

Le sujet en est très simple. Au temps des guerres contre les Turcs, un Tzigane enlève le jeune fils d'un seigneur slovène avec la complicité du frère de celui-ci. L'enfant est vendu aux Turcs et devient, avec l'âge, le meilleur des chefs janissaires. Il vient, à la tête de ses bandes, combattre au pays de ses aïeux. Un hasard providentiel lui fait retrouver son père.

Yourtchitch nous donne là un récit très alerte, qui sent un peu son temps et l'influence de Walter Scott, mais qui plaira, nous en sommes sûr, à la jeunesse qui rêve toujours de grands coups d'estoc et de souterrains. Les grandes personnes trouveront en ce texte étranger le témoin d'une époque de la littérature.

Nous féliciterons tout particulièrement M. l'abbé Kolednik de

sa belle traduction. Il connaît toutes les nuances du français et les manie avec délicatesse.

L'Académie française, qui s'y connaît en valeurs, lui a récemment décerné une médaille pour les services rendus en son pays à la langue française.

Nous souhaitons que le succès mérité de son livre récompense ce grand ami de notre pays et nous fasse mieux goûter cette Slovénie à laquelle tant de liens, trop délaissés parfois, nous rattachent toujours.

XIX. - Livres spécialement destinés à l'enfance et à la jeunesse

Paul CHACK, *Tu seras marin*, in-16 de 243 p., illustrations de L. Haffner, éditions de France, 1938, 18 fr.

Nul ne s'étonnera que l'ancien officier de marine, auteur de nombreux ouvrages de « Marins à la bataille », Paul Chack, lance un livre qui est un appel et un programme : « Tu seras marin ».

Quarante ans d'expérience, un enthousiasme persistant, une fierté méritée, ont donné à la plume de l'auteur un accent irrésistible.

Avec lui, on fréquente l'Ecole navale, on s'embarque pour les longues croisières, on part en campagne, on vit avec les matelots, en escadre, on se spécialise, et l'on est marin « comme Henri Rivière... comme Gourdon... comme Duboc... comme du Petit-Thouars... » même on devient aviateur marin « comme Teste... comme Huë ».

Et si la marine de guerre ne plaît pas, que du moins le jeune homme soit « marin de commerce » ou « marin de plaisance ».

« J'ai été marin... Tu seras marin... La France a besoin de toi » : voilà tout le livre écrit avec cette netteté, cette chaleur qui caractérisent Paul Chack et qui font de tous ses ouvrages un acte.

Donnez ce livre à tous les enfants de Bretagne, à tous ceux qui aspirent à la vie du large.

Geneviève DUHAMELET, *A la lumière de l'étoile, billets pour les jeunes*, in-16 de 192 p., collection « La Vie intérieure pour notre temps », Bloud et Gay, 1938, 15 fr.

Que de fois ne m'a-t-on pas répété, au temps de mes lointaines études : « Ayez toujours à portée de la main le livre des cinq minutes » !

A toutes ces demoiselles, de plus en plus nombreuses aujourd'hui, qui poursuivent des études, à toutes celles qui appartiennent à nos mouvements catholiques spécialisés, je dirai à mon tour : « N'oubliez pas le livre des cinq minutes ; Mlle Geneviève Duhamelet vient de l'écrire pour vous ! »

Son livre renferme en effet de courts billets (deux petites pages

chacun) disposés dans l'ordre de l'année scolaire, d'octobre à septembre (sept à huit par mois) qu'elles pourront parcourir en l'ouvrant au hasard, ou qu'elles méditeront selon le temps liturgique et qui leur parleront de petits défauts combattus, de petites et même de grandes vertus acquises par de petits moyens.

Les sujets abordés sont des plus variés. L'intérêt jamais ne pâlit. L'auteur connaît admirablement ses jeunes sœurs, et sans prendre le ton doctoral ou prédicateur, elle excelle à leur donner des leçons de sagesse souriante en même temps que surnaturelle.

❋ P. de LA DEVÈZE, S. J., *Les Foules blanches de l'île rouge (les petits cœurs sous les lambas), histoires vécues à Madagascar*, épilogue de Georges Goyau, in-8 de 128 p., illustré de 80 gravures en hélio-typo, couverture en couleurs, à l'Apostolat de la prière à Toulouse, 10 fr.

Depuis quelques mois, *Les Petits cœurs sous les lambas* (analysé ici en 1930, p. 464) étaient épuisés. Ils viennent de ressusciter, transfigurés et méconnaissables, sous le nom *Les Foules blanches de l'île rouge*, qui était déjà le titre du beau film missionnaire sur Madagascar.

Des tableaux vécus et pittoresques. De la couleur et du mouvement. D'abondantes et merveilleuses photos.

Un des meilleurs ouvrages de propagande de notre littérature missionnaire. Un beau livre pour la jeunesse.

❋ M. Régina MAGER, O. P., *Héros chrétiens*, traduit de l'allemand par A.-S. Pfannstiel, in-16 de 282 p., éditions Spes, 1938, 15 fr.

« Ces feuillets ont voulu vous conter la vie de héros, de braves enfants, de femmes et d'hommes nés, il y a quelques siècles, sur la terre de notre Eglise. Il en est peu parmi eux qui se soient montrés à nous armés de lances ou de boucliers. Quelques-uns ont porté les vêtements simples de tous les jours ou la blouse de travail, d'autres portaient la robe du prêtre ou le froc du moine, d'autres enfin avaient la couronne royale sur la tête ou la crosse d'évêque à la main. Mais ils furent tous des héros dans le sens le plus juste du mot... »

Ces lignes qu'on trouve presque à la dernière page suffiront à définir le propos de l'auteur et le contenu du livre.

C'est une « légende dorée » à l'usage de la jeunesse d'aujourd'hui, retraçant d'une façon extrêmement vivante l'épisode le plus caractéristique de la vie d'une quarantaine de saints et de héros, choisis à travers tous les âges de l'histoire.

Récits très brefs : de cinq à sept pages, mais accrochants dès la première ligne, et qui feront les délices des enfants et jeunes gens à qui on les lira.

Excellent pour la lecture spirituelle dans nos écoles et nos œuvres de jeunesse. Rien du ton prédicateur ou moralisant. La leçon ne s'en dégage que plus nettement.

Traduction généralement excellente, en dépit de quelques impropriétés qui ne sont peut-être que des fautes de typographie (p. 173) : « consacré » pour « canonisé » ; p. 144 : « Antonis » pour « Antonio » (le frère de Don Bosco) etc., et l'emploi abusif de la tournure germanique : « si... comme » (p. 246 et *passim*).

Le volume porte l'*imprimatur* de Fribourg-en-Brisgau...

❋ Joseph OZER, *La Légende merveilleuse de Godefroid de Bouillon*, illustrations de J. Waterschoot, in-8 couronne de 100 p., collection « Roitelet », Lethielleux, 1938, 7 fr.

Cet aimable volume est l'œuvre d'un auteur belge qui magnifie un héros d'origine belge et le propose à l'admiration de la jeunesse belge, « qui n'est pas assez fière de ses gloires nationales » pour qu'elle « se rende compte de ce qu'ont pu faire des gens qui étaient bien de son pays ».

En dépit des déclarations un peu chauvines de la préface, l'ouvrage ne plaira pas moins au jeune public français.

Ce dernier gagnera lui aussi à s'inspirer des vertus sublimes qui furent l'apanage de Godefroid et de tant de chevaliers de son époque : amour de Dieu et de l'Eglise, respect de toutes les faiblesses, patriotisme, bravoure, loyauté.

L'auteur ne fait pas œuvre d'historien. Mais il présente d'une façon vivante la vie et l'œuvre du croisé illustre qui est entré dans la légende et qui a inspiré une chanson de geste et le célèbre poème du Tasse.

❋ M.-L. TARSOT, *Fabliaux et contes du moyen âge*, adaptation pour la jeunesse, illustrée de six aquarelles de Henry Morin, in-8 de 128 p. sur papier très fort et sous reliure toile ivoire genre ancien, avec couvre-livre en couleurs, Nelson, 1938, 18 fr.

Ce choix et cette édition de tableaux et de contes si luxueusement et si agréablement présentés donneront aux jeunes, à ceux surtout qui ne poursuivent pas d'études secondaires, un aperçu très suffisant de la littérature du moyen âge, et qui ne laisse à peu près rien soupçonner de sa brutalité parfois révoltante.

Ils y trouveront les grosses farces dont le récit divertissait également, en ces temps de simplicité, menu peuple et grands seigneurs : les Trois aveugles de Compiègne, les Trois larrons, le Voleur qui voulut descendre sur un rayon de lune, etc.

Ils goûteront à leur tour les thèmes sentimentaux qui émouvaient nos ancêtres : les amours d'Aucassin et de Nicolette, celles de Guillaume et de Nina dans le « Lai du Palefroi vair » ; les épreuves de Grisélidis dont les petites filles admireront la surhumaine résignation sans songer à la prendre pour modèle, etc., etc.

❋ R. P. Auguste VALENSIN, de la Compagnie de Jésus, *François*, in-8 écu de 280 p., avec 5 gravures hors-textes, Plon, 1938, 20 fr.

Ce volume rassemble, non pas les éléments d'une biographie, mais les documents destinés à nous faire connaître une âme exceptionnellement douée.

François (1916-1935) est mort à dix-neuf ans. On trouvera ici un certain nombre de ses lettres et de ses notes. Presque rien d'autre. A peine quelques brefs commentaires, et quelques billets de son directeur.

Ce n'est pas assez pour nous renseigner sur sa vie. Mais c'est assez pour nous faire assister à un admirable spectacle : l'épanouissement d'un talent, d'une pensée, d'une vertu qui sortent manifestement de l'ordinaire.

A treize ans, François écrit d'une façon déjà personnelle. Dessinateur, peintre, il voit, grâce à un travail assidu, ses dons se préciser et s'affermir sans cesse.

Quand il aborde la philosophie, c'est un enchantement ; la métaphysique est pour lui comme une patrie qu'on retrouve, une terre promise.

Mais la santé décline. De tous ces trésors, à l'appel de Dieu, il faudra faire le sacrifice. Et l'écrivain, l'artiste, le penseur, décidé à ne rien refuser à Celui qu'il aime, sanctifié par la souffrance, généreux jusqu'à l'héroïsme, monte vers la sainteté.

Au point de vue psychologique, le document est incomparable. Nous le croyons capable de remuer fortement les âmes. Il plaira surtout aux étudiants. Il les changera des jeunes gens de Mauriac et des journaux intimes des littérateurs.

XX. - Livres mauvais, dangereux ou inutiles

ALAIN, *Propos sur la religion*, éditions Rieder, 1938.

Tandis que, par l'école primaire, les politiciens sectaires travaillaient à laïciser et déchristianiser l'enfance, les intellectuels sectaires, dont Alain fut l'un des plus représentatifs, travaillaient à laïciser et déchristianiser les grands jeunes gens et les adultes.

Ainsi se créait la société déséquilibrée et désaxée dont les plus aveugles commencent à voir les désastreux effets.

En 1924, Alain avait déjà publié un recueil de titre parallèle, *Propos sur le christianisme*, et nous avons dit (en 1925, p. 242), le peu de bien que nous en pensions. Or ces « propos » sont repris ici de manière à compléter et remplacer le recueil antérieur.

Echelonnés par leur date de 1908 à décembre 1935, ces quatre-vingt-sept « propos » constituent autant de courts chapitres à préoccupation commune : dépouiller la foi chrétienne de tout contenu chrétien pour n'en garder qu'une certaine poésie naturaliste.

A ce compte, les grandes solennités catholiques deviennent des fêtes de la nature et des saisons, ou encore des âges de l'homme.

Noël nous invite à adorer l'enfance, Pâques célèbre la résurrection de la nature. Au printemps, la Fête-Dieu n'est autre que la fête du blé et du soleil, père du blé. Et ainsi de suite pour les autres.

Encore ne sont-ce là qu'escarmouches. Les charges d'explosifs sont savamment placées et beaucoup plus profond. Chacune des pages en recèle et nous n'avons que l'embarras du choix : « Ce n'est pas l'école qui est sans dieu (avec minuscule !), c'est l'Eglise qui est sans dieu (p. 25)... Voici l'Evangile nouveau : ...nul Dieu dans les nuages. Le héros seul sur sa petite planète, seul avec les dieux de son cœur, foi, espérance et charité (p. 22). C'est la science qui doit prendre la suite du culte et du dieu » (p. 40), etc., etc.

Sans doute, les pages datées d'après guerre atténuent-elles ces virulences. Mais l'esprit profond en reste le même.

C'est pourquoi Alain se moque du monde lorsqu'il présente son livre comme une œuvre de réconciliation (p. 10) et lorsqu'il prétend, sans rire, que la religion est considérée amicalement et fraternellement dans ces propos-ci (p. 9). Ne s'est-il donc pas relu ?

Jacques CASTELNAU, *Madame Tallien, révolutionnaire, favorite, princesse*, « Le rayon d'histoire », Hachette, 1938.

Il est évidemment difficile, sinon impossible, d'écrire décemment une vie vraie de Madame Tallien.

L'auteur y a d'autant moins réussi, qu'il s'est attardé plus longuement sur la période de cette vie où l'épithète qui revient fatalement sous sa plume à propos de son héroïne est, à très juste titre, celle de « courtisane ».

Nous avouons préférer à son livre la biographie, non moins intéressante, mais d'inspiration plus chrétienne, que M. de Maricourt avait consacrée en 1933 à « la véritable Madame Tallien » (analysée ici en 1933, p. 967).

Léon DAUDET, de l'Académie Goncourt, *Les Lys sanglants, roman historique*, Flammarion, 1938.

On voudrait beaucoup pardonner à l'auteur pour l'amour et pour le respect qu'il proclame à l'égard de la reine Marie-Antoinette, dont il raconte dans ce livre la douloureuse histoire. Mais cela est vraiment difficile !...

Il y a dans ce livre trop de grossièretés de langage. Trop de pages témoignent fâcheusement d'une hantise maladive de la nudité, et surtout de la nudité érotique.

Cette imagination hantée de ces images scandaleuses ne l'amène-t-elle pas à présenter les journées d'octobre comme un complot tramé par Laclos pour faciliter le viol public de Marie-Antoinette par le duc d'Orléans ?...

Ce n'est d'ailleurs là qu'un exemple des libertés que M. Léon Daudet prend avec l'histoire.

Il emploie à tort et à travers des mots qui ont un sens historique précis : Parlement, Madame Veto, Philippe-Egalité, Madame (en parlant de la Reine).

Il brouille les dates à plaisir, place les noyades de Carrier et le Tribunal Révolutionnaire, fait chanter la Marseillaise et agir Cadoudal, avant juin 1792 !!!...

Mépris de ces broutilles ! dira-t-il... Nous craignons qu'il faille plutôt dire hâte anormale d'écrire et de publier, ignorance de l'histoire ou mépris de la vérité.

Et cela diminue singulièrement la valeur de ce qui aurait voulu être un émouvant portrait de la Reine.

H. de MONTHERLANT, *L'Equinoxe de septembre*, éditions Bernard Grasset, 1938.

Comprenne qui pourra : l'écrivain qui prétend donner à tous des leçons de patriotisme, qui s'insurge contre la veulerie universelle de notre époque, qui prêche le redressement moral de notre pays en stigmatisant toutes ses faiblesses, est le même qui écrivit naguère trois volumes misérables sur les *Jeunes filles*, qui livre aujourd'hui ses œuvres à des revues pacifistes et anti-françaises, et n'hésite pas à inscrire son nom entre ceux de Romain Rolland et de Julien Benda.

Son dernier livre est tout simplement écœurant.

La mobilisation de septembre dernier n'est pour lui qu'un prétexte à vomir sa bile sur les choses, les personnes ou les institutions les plus vénérables, à qui il doit d'ailleurs d'être lui-même ce qu'il est.

« C'est un vilain oiseau, celui qui salit son nid ». Que de fois le proverbe nous est revenu à l'esprit en lisant ces pages !

Pour M. de Montherlant, ancien élève de Sainte-Croix de Neuilly, « joueurs de belote, académiciens, chrétiens et midinettes » sont à mettre dans le même sac. L'expression revient chez lui comme un leit-motiv, et il ne sait sous quels sarcasmes écraser ce christianisme, coupable à ses yeux d'avoir « embourbé sous une cloche de crassin notre moyen âge », et à qui il oppose... la sagesse persane (pp. 119-122, 219, 221).

M. de Montherlant trouve qu'il y a dans le mariage et dans la famille quelque chose de monstrueux qui gêne l'héroïsme.

Son « héroïsme » à lui, en septembre dernier, était facile ; il n'avait à quitter qu'une garçonnière nouvellement emménagée, et à régler, « sans plus, les détails matériels » de la vie d'une... maîtresse (p. 135).

M. de Montherlant n'a que mépris pour les « cheftaines de je ne sais quoi » qui « s'en donnent à cœur joie de faire l'adjudant avec de malheureux gamins » (p. 260) et il dénonce longuement « l'esprit par lequel on entrave les Français d'aujourd'hui, et cela dès leur enfance ».

L'appendice qu'il consacre à l'éducation montre clairement qu'il

ignore tout de la question, comme de beaucoup d'autres. Ne lui demandez pas de l'étudier. Il vous répondrait : « Il me suffit de me connaître » (p. 237).

C'est trop vrai, hélas ! M. de Montherlant nourrit un orgueil incommensurable, qui lui fait haïr la morale des saints (p. 226) et tout renoncement à lui-même.

« La vérité, écrivait naguère M. André Rousseaux, (*Le Figaro* du 31 décembre 1938), est qu'il cultive dans la vie égoïste les conditions de l'héroïsme facile. Il a fait oraison martiale en promenant dans les parages de la ligne Maginot le manuscrit de son prochain roman. Mais il a écarté de lui-même beaucoup de choses qui lui donneraient l'étoffe d'un homme complet ».

❋ Marcelle TINAYRE, *Madame de Pompadour*, « L'Histoire et les hommes », Flammarion, 1938.

Mme Marcelle Tinayre a publié, dès 1924, sous le titre *La Vie amoureuse de Madame de Pompadour*, un ouvrage qui inaugurait l'infecte collection « Leurs amours ». En 1932, elle publiait une *Madame de Pompadour* dans la collection « Hier et aujourd'hui ». Elle donne aujourd'hui sur son héroïne bien aimée un ouvrage beaucoup plus développé.

Elle est à la fois plus sévère et plus indulgente que ne l'a été Pierre de Nolhac, plus indulgente pour les fautes et pour la morale incertaine de Madame de Pompadour, plus sévère pour la femme, dont elle suspecte même la sincérité.

Le portrait est tracé avec art ; mais Mme Tinayre a cru devoir, sous prétexte d'expliquer la nature précise des relations entre le Roi et la favorite et l'évolution de ces rapports, insister sur certains détails charnels avec la plus complète impudeur. Nous réprouvons son ouvrage.

SURCHOIX D'OUVRAGES

I. — Pour les personnes plus cultivées, qui recherchent des ouvrages solides, propres a les instruire, a les édifier et a les tenir au courant des idées : L. Pirot, *La Sainte Bible*, tome XII (les épîtres, texte latin et traduction ; p. 184) ; — P. Gaxotte, *Frédéric II* (la première biographie française de ce souverain déséquilibré ; pour adultes ; p. 188) ; — J. Guiraud, *Histoire de l'Inquisition au moyen âge*, tome II (un ouvrage magistral ; des faits, des textes, des documents ; p. 190) ; — J. Robiquet, *La Vie quotidienne au temps de la Révolution* (très caractéristique, mais pour lecteurs aguerris ; p. 196) ; — Dr P. Delore, *Notre frère corps* (pages de culture humaine, très élevées ; p. 200) ; — E. Henriot, *Le Livre de mon père* (livre littéraire et émouvant ; pour lecteurs cultivés ; p. 211) ; — F. Cloup, *Voir!* (poèmes ; p. 213) ; — M.-L. Druilhet, *Les Canéphores* (poèmes ;

p. 213) ; — H. Goutier, *Epigrammes* (poèmes ; p. 213) ; — R.-M. Rilke, *Poésie* (choix qui caractérise bien le grand poète tchèque ; p. 215) ; — G. Zidler, *Les Psaumes du passionné de la vie* (poèmes ; p. 215) ; — R. Dumesnil, *Portraits de musiciens français* (des maîtres par un maître ; p. 217) ; — L. Hourticq, *Italie du Sud* (histoire de l'art en cette région ; p. 218) ; — R. P. A. Valensin, *François* (une âme exceptionnelle ; pages de rare qualité ; p. 229).

II. — Pour la généralité des lecteurs, pour les bibliothèques et les familles : H. Gaubert, *Les Grandes conversions* (depuis saint Paul jusqu'à Ratisbonne ; p. 188) ; — G. Lenôtre, *En France jadis* (histoire des mœurs de jadis ; pour tous ; p. 194) ; — A. Praviel, *Belzunce et la peste de Marseille* (pages très lyriques et bien touchantes ; p. 197) ; — M. Rigaux, *La Formation à la pureté*, tome II, *L'Information prudente* (pour les éducateurs et les parents, exclusivement ; p. 199) ; — Dr G. de Colonjon, *La Lutte contre la lèpre* (dans nos colonies, par une religieuse ; p. 204) ; — R. P. A. Flachère, *Sous la menace des idoles* (exploits d'un missionnaire en Chine ; p. 205) ; — A.-H. Flassch, *De la brousse au Zoo* (une expédition chez les Noirs ; pour tous ou à peu près ; p. 205) ; — C. Kearton, *L'Ile des Manchots* (c'est-à-dire des pingouins ; pour tous ou à peu près ; p. 206) ; — R. Vercel, *A l'assaut des pôles* (un chef-d'œuvre que rien ne dépare ; p. 208) ; — P. Audiat, *La Grèce au temps des dieux* (la mythologie grecque ; pour tous ; p. 209) ; — M. Vloberg, *La Vierge notre médiatrice* (littérature et iconographie ; belles pages et belles images ; p. 220) ; — R. P. E. Delaye, *Eléments de morale sociale* (aperçu sommaire, mais solide et instructif ; p. 221) ; — Marie de Roumanie, *Histoire de ma vie*, tome III (histoire très émouvante ; p. 222) ; — D. de Rougemont, *Journal d'Allemagne* (pour connaître Hitler et le national-socialisme ; p. 224).

Un vrai critique ne fera jamais fortune

Le critique doit renoncer une fois pour toutes à faire fortune. Il pourra gagner sa vie, surtout s'il a un autre métier, ce métier d'appoint, nécessaire aujourd'hui à tout écrivain ; mais il n'atteindra pas à la vie confortable et large, à l'aisance dorée qu'Horace tenait, non pas de sa plume, mais de la générosité d'un homme qui appartenait à une espèce depuis disparue...

Quand on croit qu'il est impossible de s'en passer ? Dans ce cas, il vaut mieux faire autre chose que de la critique. (J. CALVET, *D'une critique catholique*, 1927, p. 255).

CHRONIQUE DE PROPAGANDE ET D'ENTR'AIDE

Notre Souscription

LISTE ARRÊTÉE AU 31 DÉCEMBRE 1938

B. C. N. M., 440 fr. — M. Joseph Motte-Bernard, Tourcoing, 300 fr. — « Association catholique des chefs de famille de la région brestoise », 200 fr. — Mme Vincent-Chiron, Chambéry, 200 fr. — M. L. Feltz, St-Dié, 140 fr. — M. Cl. Charvet, Le Chesnay, 140 fr. — M. Y. de La Vieuville, St-Jouan-les-Guérets, 100 fr. — M. E. Kerven, Paris, 100 fr. — M. et Mme P. Valot, Cherbourg, 100 fr. — Mme la Supérieure des chanoinesses de l'Abbaye-aux-Bois, Paris, 100 fr. — Mme J. Leclerc, Limoux, 100 fr. — Mme la Supérieure de N.-D. de Sion, Marseille, 100 fr. — Mme la Prieure des Bernardines, Bonsecours-Condé, 100 fr. — M. l'Abbé Renaux, curé d'Aniche, 100 fr. — M. Dumortier, Paris, 100 fr. — Mme Debuchy, St-Nabord, 100 fr. — Mme H. de Lardemelle, Metz, 90 fr. — Mme la Supérieure des Religieuses de Marie Réparatrice, Trois-Rivières (Canada), 75 fr. — M. Louis Toulemonde, Lille, 71 fr. — S. Exc. Mgr Chassagnon, Evêque d'Autun, 60 fr. — M. G. Tyr, Wissant, 60 fr. — S. Exc. Mgr Lamy, Evêque de Langres, 60 fr. — S. Exc. Mgr l'Evêque de Constantine, 60 fr. — S. Exc. Mgr Dutoit, Evêque d'Arras, 60 fr. — S. Exc. Mgr l'Evêque de Vannes, 60 fr. — Mme Huillier, Paris, 60 fr. — M. l'Abbé Simon, Rotheau, 55 fr. — M. Benjamin Moyano, Cordoba (Rép. Arg.), 50 fr. — M. A. Dumas, Bordeaux, 50 fr. — Mme Dominique Pelletier, Montréal (Canada), 50 fr. — Mlle Marie Dupuis, Lausanne (Suisse), 50 fr. — M. l'Abbé Danjoux, St-Privat-la-Mgne, 50 fr. — Mlle Brossard, Marseille, 45 fr. — Mme Quilichini, Ajaccio, 40 fr. — M. J. Berrubé, Rouen, 40 fr. — M. l'Abbé Riou, St-Pol-de-Léon, 40 fr. — M. et Mme Dutilleul, Neuves-Maisons, 40 fr. — Anonyme, 40 fr. — Mlle Hureau, Vincennes, 40 fr. — Mlle Leblanc, Miribel,

40 fr. — M. l'Abbé Rousseau, Velles, 40 fr. — M. Th. Feuvrier, St-Aubin-lès-Elbeuf, 40 fr. — M. A. Flajollet, Marcq-en-Barœul, 40 fr. — M. Paul Motte-Tiberghien, Mouvaux, 40 fr. — M. Toulemonde, Roubaix, 40 fr. — M. L. Bécourt, Nancy, 40 fr. — M. F. Blanquier, Le Gruau d'Agde, 40 fr. — M. G. Poignant, Epinal, 40 fr. — Mme Richard, Cholet, 40 fr. — M. Duchateau, Le Havre, 40 fr. — M. Tiberghien-Scalbert, Mouvaux, 40 fr. — Centre de formation sociale, Paris, 40 fr. — M. l'Abbé Sabatier, Vals-les-Bains, 40 fr. — M. l'Abbé Satonnet, Chambéria, 40 fr. — M. P. Cacho, St-Brieuc, 40 fr. — M. P. de Langle, Torcé, 40 fr. — M. et Mme F. Delobeau, Steenwoorde, 40 fr. — M. l'Abbé Ghesquières, Leers, 40 fr. — Anonyme, 40 fr. — M. Pedeutour, Pau, 40 fr. — M. Bonnet-Eymard, Grenoble, 40 fr. — M. V. Calcombet, St-Bonnet-de-Cray, 40 fr. — M. le Comte de Bourmont, Montbert, 40 fr. — M. Vandermeersch, Lille, 40 fr. — M. C. Friess, Sidi-bel-Abbès, 40 fr. — Mme Georget, Pontoise, 40 fr. — M. Ch. Robert, Versailles, 40 fr. — M. Joubert, St-Cyr-s/-Loire, 40 fr. — M. J. Hennion, Lille, 40 fr. — M. Frémies du Bois, Sèvres, 40 fr. — M. G. Magnan, Pierrefeu, 40 fr. — M. H. Labbé, Roubaix, 40 fr. — Mlle Cozanet, Chateaulin, 40 fr. — M. L. de Boulongne, Fontainebleau, 40 fr. — M. Ed. Gehu, Landrecies, 40 fr. — M. J.-B. Pineau, Vallet, 40 fr. — M. J. Molette, Senones, 40 fr. — M. l'Abbé Simonnet, curé de Grenois par Varzy, 40 fr. — M. le Chanoine Cardialaguet, Brest, 40 fr. — M. Ehrard à Garancières, 40 fr. — Bibliothèque paroissiale de Lausanne (Suisse), 40 fr. — M. H. Soyer, Alençon, 40 fr. — M. Sauvage, Boulogne-sur-Mer, 40 fr. — Rév. Père Bonhomme, Marseille, 40 fr. — M. G. Mazo, Paris, 40 fr. — M. E. Girard, Paris, 40 fr. — M. A. Choay, Paris, 40 fr. — Mme la Ctesse de Hautecloque, Alençon, 40 fr. — M. Salesse, Lyon, 40 fr. — Anonyme, 40 fr. — Dr E. Mugniery, Lyon, 40 fr. — Colonel Bernard, Bergerac, 40 fr. — Mlle Malard, Monte-Carlo, 40 fr. — M. H. Réhault, Fougères, 35 fr. — Mme Pravieux, St-Sauveur, 35 fr. — M. l'Abbé Greff, curé de Walscheid, 33 fr. — Anonyme, 30 fr. — M. J. Gabriel, Paris, 30 fr. — M. E. Ernoult, Roubaix, 30 fr. — M. R. Idoux, Dombasle, 30 fr. — Capitaine Fauconnier, Embrun, 30 fr. — Maison St-Michel, Laval, 30 fr. — M. Descamps, Boulogne-sur-Mer, 27 fr. — Mme Sandré, Paris, 25 fr. — Rév. Père Gardien des Capucins, Tournai (Belgique), 25 fr. — Monastère de Berlaymont (Belgique), 25 fr. — Rév. Père E. Lenoir, Mons (Belgique), 25 fr. — Mlle de Dorlodot, Floreffe (Belgique), 25 fr. — M. J. Govaerts, Turnhout (Belgique), 25 fr. — Mlle Louise Lefebvre, Outremont (Canada), 25 fr. — M. le Chanoine Delval, Cambrai, 20 fr. — Rév. Père Fuchs,

Noepe (Togo), 20 fr. — Mlle Bertolini, Le Chesnay, 20 fr. — Mlle J. Noirot, Paris, 20 fr. — Mme L. Durand, Matha, 20 fr. — M. l'Abbé Duroy de Bruignac, Versailles, 20 fr. — M. l'Abbé Feuillet, Croix, 20 fr. — M. l'Abbé Alp. Feyen, Vezon (Belgique), 20 fr. — M. Lecroart, Neuville-les-Dames, 20 fr. — M. l'Abbé Seigner, Grenoble, 20 fr. — M. Michel, St-Dizier, 20 fr. — M. l'Abbé Hécart, Onnaing, 20 fr. — M. le Supérieur de l'Ecole des Cordeliers, Dinan, 20 fr. — M. l'Abbé Lemoine, Curé-Doyen, Aubry par Anzin, 20 fr. — M. l'Abbé Holtrwarth, St-Dié, 20 fr. — M. A. Delorme, Vichy, 20 fr. — M. Wasselynck, St-Quentin, 20 fr. — M. Grand, Brioude, 20 fr. — M. Clément, La Picamerie, 20 fr. — M. E. Bollart, Zutkerque par Audruicq, 20 fr. — M. l'Abbé Breton, Montigny-sur-Avre, 20 fr. — M. l'Abbé Huby, Persan, 20 fr. — M. Andral, Pau, 20 fr. — M. le Comte de Ternay, Château de Ternay, 20 fr. — M. le Chanoine Goyenêche, Archiprêtre de Bayonne, 20 fr. — Mlle Jacquet, Riom, 20 fr. — M. Landot, St-Omer, 20 fr. — M. l'Abbé Brun, Lyon, 20 fr. — Lt Colonel Turrel, Carrioult, 20 fr. — M. J. Scalbert, Paris, 20 fr. — M. Ch. Caors, Gonfaron, 20 fr. — M. Robert, Fontaines-sur-Saône, 20 fr. — MM. J. Vernay et Cie, St-Etienne, 20 fr. — M. P. Frère à Codalet par Prades, 20 fr. — M. A. Gelley, Landerneau, 20 fr. — M. l'Abbé Brunié, Brive, 20 fr.

Total de la cinquantième liste	7.031 fr.
Total des listes précédentes	92.547 fr.
Total général	99.578 fr.

Méfions-nous des dévoreurs de livres La boulimie de lectures n'est souvent qu'une forme de la paresse ou de défauts pires

Il y a une façon de lire qui est funeste : c'est la façon rapide. Les dévoreurs de livres passent pour des studieux. Méfions-nous.

Ces enfants qui à la fois ravissent et désolent leurs parents, parce qu'en une semaine de congé ils épuisent la bibliothèque de la maison et celle des voisins, ces enfants-là perdent leur temps plus déraisonnablement, croyez-le, que leurs petits amis toujours en haleine à travers champs.

Ces faux travailleurs — (soyons impitoyables aux faux travailleurs, fléau de notre race : que de Français ont l'apparence de faire et ne font rien : paperassiers d'administration, péroreurs de

réunions publiques, coureurs de championnats !... Nous excellons à nous agiter, pour nous dispenser d'agir, pour nous excuser de ne point agir) — ne sont probablement que des affaiblis ; s'ils étaient sains et vigoureux, ils ne demeureraient pas le nez dans les livres.

Ou bien ce sont des inattentifs, incapables de porter un regard curieux sur les choses ou de le replier sur eux-mêmes.

« Mais, il lui restera bien quelque profit de ses lectures ! » C'est douteux.

Nous avons vu comment on lit : en prenant des notes, en réfléchissant, en méditant, comparant, discutant ; en refaisant l'ouvrage après l'auteur, mais autrement que lui, en accommodant les idées d'autrui à la mesure de notre âme.

Le dévoreur de livres fait-il ainsi ? Il s'en faut. Donc, il fait mal. Otez-lui ses livres, envoyez-le courir ! (F. GACHE, *Collégiens et familles*, 3e partie : « Les Vacances », pp. 282-283 ; Privat-Didier, éditeurs).

Déjà il y a cent ans tout le monde voulait écrire

Sérieusement, écrivait Sainte-Beuve, la plaie littéraire de ce temps..., c'est que tout le monde écrit et a la prétention d'écrire autant et mieux que personne...

J'y ai souvent pensé, et j'aime à me poser cette question quand je lis quelque littérateur plus ou moins en renom aujourd'hui : « Qu'eût-il fait sous Louis XIV ? Qu'eût-il fait au dix-huitième siècle ?»

J'ose avouer que, pour un grand nombre, le résultat de mon plus sérieux examen, c'est que ces hommes-là, en d'autres temps, n'auraient pas écrit du tout. Tel qui nous inonde de publications spécieuses à la longue, de peintures assez en vogue, et qui ne sont pas détestables, ma foi ! aurait été commis à la gabelle sous quelque intendant de Normandie, ou aurait servi de poignet laborieux à Pussort.

Tel qui se pose en critique fringant et de grand ton, en juge irréfragable de la fine fleur de poésie, se serait élevé pour toute littérature... à raconter dans le *Mercure galant* ce qui se serait dit en voyage au dessert des princes.

Un honnête homme, né pour *l'Almanach du Commerce*, qui aura griffonné jusque-là à grand-peine quelques pages de statistique, s'emparera d'emblée du premier poème épique qui aura paru, et s'il est en verve, déclarera gravement que l'auteur vient de renouveler la face et d'inventer la forme de la poésie française.

Je regrette toujours, en voyant quelques-uns de ces jeunes écrivains à moustache, qui, vers trente ans, à force de se creuser le cerveau, passent du tempérament athlétique au nerveux, les beaux et braves colonels que cela aurait fait hier encore sous l'Empire.

En un mot, ce ne sont en littérature aujourd'hui que vocations factices, inquiètes et surexcitées, qui usurpent et font loi. (SAINTE-BEUVE, extrait d'un article sur Joubert publié le 1er décembre 1838, et reproduit par André Rousseaux dans *La Revue universelle*, 15 septembre 1938, p. 737).

Petit Courrier

Questions et Réponses

8. (Nous nous plaisons a aider nos confrères de la presse honnête). — *Je viens une fois encore, au nom de notre journal qui est abonné à votre si précieuse revue, vous demander confraternellement un complément d'informations au sujet d'une comédie qu'une société de notre ville va faire jouer prochainement sur notre scène municipale.*

Il s'agit d'une œuvre de... Je désirerais avoir l'analyse complète de cette comédie pour la produire, le cas échéant, dans nos colonnes et donner ainsi une leçon à ces Messieurs qui ont l'air de trouver très chic de présenter à leurs abonnés un spectacle bien parisien.

Mais j'aimerais, malgré tout, une analyse aussi indulgente que possible, afin que l'on ne me traite pas d'empêcheur de danser en rond en me disant que j'exagère. Et je vous serais fort reconnaissant de me donner ces renseignements au plus tôt. Vous me direz, en me les adressant, ce que je vous dois pour ce travail.

R. — Voilà une lettre comme nous aimons à en recevoir. Elle nous offre l'occasion d'obliger nos confrères de la presse honnête et de les aider dans leur œuvre si ingrate et si méritoire.

Dans tous les cas analogues, ne vous gênez pas, Messieurs. La *Revue des lectures* n'a accumulé ses munitions que pour les partager avec les confrères.

□

9. (De l'action ! Il faut savoir se débrouiller). — *Dans le début d'août, je m'étais permis de vous demander des tracts concernant la décence des plages.*

A cette époque votre stock étant épuisé, vous avez bien voulu me le faire savoir aussitôt.

Bien que privés de vos tracts, il nous a été possible de trouver un texte à l'aide des vôtres et de faire faire une distribution intensive le dimanche suivant.

Nous avions reçu en effet de vos services la pochette-plage contenant un modèle d'affiches et de tracts.

Malgré mon retard, je veux me permettre, Monsieur l'abbé, de vous envoyer à titre d'information les tract, communiqué aux journaux, affiche qui nous ont permis de mener une campagne contre les tenues indécentes nombreuses en ville durant la saison.

Des démarches infructueuses auprès des pouvoirs publics nous

ont amenés à ces moyens. Les communiqués furent insérés par tous les journaux quotidiens et hebdomadaires régionaux sans distinction. Peu après, les affiches couvraient les murs de la ville.

Ainsi, à défaut de règlement, l'opinion fut alertée et la population put dans son ensemble prendre conscience de l'offense qui lui était faite. Beaucoup de gens, à la lecture de ces textes, durent sentir se préciser leurs impressions et être heureux d'une réaction publique contre ces faits eux-mêmes se succédant chaque jour en pleine ville.

Ainsi grâce à votre documentation et à vos conseils que nous sommes heureux de trouver dans votre intéressante et précieuse revue, nous avons pu exercer une certaine action que nous poursuivrons en 1939 s'il le faut.

C'est en vous remerciant vivement encore, Monsieur l'abbé, que je vous prie...

R. — Mes félicitations, cher Monsieur. Vous savez vous débrouiller, et vous avez vu quels résultats on obtient en allant de l'avant après s'être bien équipé. Tous nos vœux pour votre campagne de 1939 !

□

10. (Témoignage d'un fervent disciple). — *C'est avec un réel plaisir que je renouvelle aujourd'hui pour la neuvième fois mon abonnement à votre excellente* Revue des lectures.

Je ne crains pas d'affirmer que je suis rigoureusement les conseils de ce guide sûr et précieux dans le choix de mes lectures ou des pièces de théâtre que j'ai l'occasion d'écouter.

De plus, Romans à lire et romans à proscrire *m'a permis de découvrir dans ma bibliothèque des indésirables à qui j'ai délibérément « cassé les reins ».*

Sachez toutefois, Monsieur le Directeur, que je ne suis ni l'orpheline, ni le petit gars du « patro », ni même le bon vieillard des Petites Sœurs, dont vous faites mention dans votre succulente « histoire pour finir » du mois de décembre.

Il y a longtemps — hélas! — que j'ai passé mon bachot et même beaucoup d'autres examens complémentaires, et que j'occupe dans l'industrie un poste à leviers de commande.

Et pourtant, je me fais un honneur de suivre dans le domaine lectures, sans les discuter, vos avis que je sais pesés et mûris.

R. — Voilà la lettre d'un disciple fervent de notre œuvre ! Elle nous va droit au cœur.

Et quand on pense qu'il se trouve, de par le monde, des milliers de lecteurs qui s'associent à ce témoignage de confiance, on se console de tout, et on remercie Dieu qui ménage à ses indignes serviteurs de telles joies.

□

11. (Dans « Gringoire », l'annonce d'un éditeur de missels !). — *Je profite de l'occasion pour vous signaler un fait bien caractéristique et bien triste.*

Un client oublia chez moi Gringoire *du 22 décembre 1938, et j'y découvris l'annonce ci-jointe de Brépols, l'éditeur belge des missels.*

Pour faire connaître une nouveauté, un paroissien quotidien

(pardon, un Missel-vespéral), il fait une annonce dans ce journal! C'est bien triste!

J'ai vu seulement une annonce analogue dans une autre publication religieuse, La Croix *peut-être.*

Voilà donc un éditeur religieux qui s'imagine que les meilleurs organes pour atteindre les personnes allant à la messe tous les jours sont La Croix *et* Gringoire!

Malheureusement l'erreur de l'éditeur n'est pas absolue! Si les habitués de la messe quotidienne ne sont pas, je l'espère, des lecteurs de Gringoire, *j'ai bien peur que 60 0/0 des fidèles allant à la messe du dimanche soient des lecteurs de cette feuille.*

Et cet éditeur ne songerait pas à utiliser pour sa publicité la Revue des lectures!

C'est un scandale que Gringoire *puisse passer pour un journal catholique capable d'aider à la diffusion d'un missel quotidien!*

R. — En effet, l'annonce est bien là, dans le numéro de *Gringoire* du 22 décembre 1938, à la première colonne de la page 6, juste au-dessus d'une annonce pour *Le Rire* très grossièrement illustrée!

Il y aurait là-dessus beaucoup à dire, mais l'énoncé du fait peut suffire. Il montre, mieux que tout, la confusion qui règne actuellement dans les idées et les mœurs...

□

12. (Les éditions Magnard et celles de « L'Ecole »). — *J'ai remarqué, dans le numéro de la* Revue des lectures *du 15 septembre 1938 (p. 1103), une lettre d'un de vos lecteurs au sujet des éditions Magnard. Votre correspondant vous faisait à ce propos des réflexions fort judicieuses.*

Il en est une que je retiens tout particulièrement. Votre correspondant vous faisait remarquer que, si les écoles libres demandaient certain carnet de devoirs de vacances, publié par cet éditeur et qui est pour le moins d'esprit douteux, c'est parce que les collaborateurs dudit carnet sont en partie des auteurs de manuels « excellents » publiés par « L'Ecole ».

Je ne sais pas si ces manuels sont excellents, mais ce qui est certain, c'est que les manuels desdits auteurs sont vendus à la fois sous la firme Magnard et sous la firme « L'Ecole ».

C'est le cas en particulier des séries comportant des volumes pour toutes les classes, de la 6e à la philosophie, des manuels de Foulon, Mathématiques ; *Baron,* Géographie ; *Eve,* Physique ; *Boureil,* Sciences naturelles.

Il y a cependant un livre pour lequel il n'y a pas identité complète entre les deux éditions. Il n'a pas dû échapper d'ailleurs à votre attention si vigilante.

Il s'agit du recueil intitulé La Femme au foyer, *édité par la librairie de « L'Ecole » et un autre intitulé* L'Ecole du bonheur, *celui-là publié par les éditions Magnard.*

Or il est absolument évident que l'un et l'autre ouvrages procèdent d'une entente commune. L'avant-propos est exactement le même. Dans la préface, il y a quelques changements de l'un à l'autre, mais ce sont de simples changements de mots.

Dans le corps des ouvrages, il y a un certain nombre de variantes. Notamment dans l'édition de l' « L'Ecole » quelques

suppressions de détail, mais presque partout c'est la concordance absolue.

L'édition Magnard contient une 4e et une 5e parties concernant l'éducation et la politesse qui sont remplacées, dans l'édition de « L'Ecole », par le chapitre « Lumière du foyer » qui est, en quelque sorte, le morceau de bravoure à l'usage des écoles libres, destiné à faire passer le reste et à donner à l'ensemble l'allure d'un ouvrage catholique.

Il est fort piquant aussi de comparer les gravures des pages 73 et 231 de l'édition Magnard avec celles des pages 63 et 219 de l'édition de « L'Ecole ».

Elles sont identiques à très peu de chose près, mais dans la première, il n'y a pas de crucifix.

Il est même à remarquer à la page 218 de l'édition de « L'Ecole », que le crucifix, pour ne pas déranger l'ordre du dessin, a été situé dans un coin, et c'est une gravure de Mickey Mouse qui se trouve au-dessus du lit de l'enfant.

Enfin, tandis que l'édition Magnard est signée des noms de Mme Foulon-Lefranc et de G. Laurent, l'édition de « L'Ecole » ne porte que le premier nom. Pourquoi? Sans doute parce que M. G. Laurent, inspecteur d'Académie, n'a pas voulu se compromettre sous une étiquette catholique, et endosser la paternité du chapitre ajouté par « L'Ecole » au manuel destiné à l'enseignement libre.

Je laisse la chose à votre jugement, mais je m'en serais voulu de ne pas vous le signaler.

R. — Il y a là, en effet, un fait que nous ne pouvons pas ne pas signaler.

Il est certain que les éditions de « l'Ecole » ont le souci justement et nettement marqué de n'admettre que des ouvrages pénétrés d'un authentique esprit catholique.

Mais il est certain aussi que cette maison pleinement catholique collabore avec la maison Magnard. Et c'est à cette collaboration que sont dues certaines mésaventures, et notamment le bon Dieu relégué dans un coin, tandis que Mickey occupe la place d'honneur...

□

13. (Les journaux catholiques devraient penser toujours a mettre en garde contre les livres dangereux). — *La mort de Francis Jammes nous vaut de la part des journaux catholiques une série d'articles élogieux sur le grand poète chrétien.*

On nous cite les titres de ses ouvrages, nouvelles, entre autres celle d' « Almaïde d'Etremont », qui fait partie des sept récits du Roman du lièvre.

N'y aurait-il pas lieu de faire des réserves pour cette historiette? J'en ai interdit la lecture à ma jeune fille, la trouvant si choquante dans son sujet et si cynique dans sa conclusion.

Ne désirant pas être plus sévère que les journaux catholiques, je ne demande qu'à être éclairée et vous serais reconnaissante de me donner un avis. (Ayant cherché dans les dernières années de la Revue des lectures *l'analyse du* Roman du lièvre *et ne l'ayant pas trouvée).*

R. — Cet ouvrage, ainsi que *Le Deuil des primevères* et *Le*

Triomphe de la vie, appartiennent à l'époque de la vie du poète que caractérisaient le paganisme et la sensualité.

Almaïde d'Etremont, qui a paru d'abord en 1901, fait partie des sept récits du *Roman du lièvre* (publié en 1903, cinq ans avant la fondation de la *Revue des lectures*).

Non seulement le sujet est scabreux, mais le poète y témoigne d'une grande et souriante indulgence pour toutes les formes du péché, et de ce fait, son récit est perfidement dangereux.

Certains journaux catholiques ont négligé de mettre leurs lecteurs en garde. C'est là en effet une chose à laquelle ils devraient penser et à laquelle ils ne pensent pas toujours. Nous savons combien c'est difficile, aussi difficile qu'important.

Nous ne craignons pas d'affirmer, après de multiples expériences, que beaucoup de catholiques instruits et qui écrivent, voire de prêtres chargés de la direction des âmes, soit dans les écoles, soit dans les paroisses, sont, faute d'application suffisante ou d'initiation, incapables de discerner ce qu'un livre ou un article de journal renferme de dangereux pour la foi ou les mœurs.

C'est là un fait qui peut paraître invraisemblable. Il me paraissait tel, jadis. Aujourd'hui, je le considère comme indiscutable.

□

14. (Des correspondants qui nous aiment et nous suivent, et s'en trouvent bien). — *Voici le moment des vœux et tout naturellement, puisque je dois vous écrire, je tiens à vous adresser ceux que nous formons pour vous personnellement, et aussi pour l'œuvre de salubrité à laquelle vous consacrez votre temps et votre intelligence.*

Que vous soyez combattu avec acharnement sinon par haine, que vous n'ayez pas la sympathie de tous, même de bons catholiques pratiquants, seuls des naïfs pourraient s'en étonner.

Vous indiquez à des personnes qui n'aiment pas se gêner, un chemin qui, sans être austère, exige néanmoins de la contrainte, en ce sens qu'il ne permet pas la lecture de tous les livres ou la vue de tous les spectacles. Cela suffit pour que beaucoup vous traitent avec indifférence et quelques-uns, plus touchés, avec mépris.

Mais c'est vous qui êtes dans le vrai, et à moins d'avoir une conscience déformée, un chrétien doit reconnaître la valeur de vos critiques et la sûreté de vos jugements.

Aussi, en ce qui nous concerne, sommes-nous heureux aujourd'hui d'avoir l'occasion de vous remercier et de vous renouveler toute notre sympathie.

Si j'avais un reproche à vous faire, ce serait celui de nous inciter à acheter des livres que, sans la Revue des lectures, *nous n'aurions pas connus.*

Loin d'être un obstacle au commerce des livres, vous êtes au contraire un tentateur qui nous pousse à les acheter.

Je parle naturellement de ceux qui peuvent être lus par des personnes honnêtes.

Les autres ne m'intéressent pas et je suis heureux de penser que, grâce à vous, je n'en ai pas dans ma bibliothèque qui commence cependant à être bien garnie.

Nous pourrons, ma femme et moi, mourir tranquilles, nos

neveux et nièces, puisque malheureusement nous n'avons pas d'enfant, pourront parcourir, sans avoir à rougir, tous les livres que nous possédons. Et notre éternité ne sera pas alourdie par des fautes dont nous serions responsables, même après notre mort.

A nouveau donc, merci, et tous nos vœux vous accompagnent dans votre rude tâche.

R. — Ah ! la bonne et bienfaisante lettre ! De tout cœur, nous adressons à nos correspondants nos remerciements, et nos vœux.

□

15. (Des tracts a répandre ? Mais ce sont le plus souvent les propagandistes qui font défaut). — *Je profite de cette lettre pour vous faire part d'une suggestion concernant les pièces que jouent les tournées Baret.*

J'ai noté les appréciations que vous en donnez dans un numéro de votre revue, et je les ai communiquées à plusieurs personnes.

Mais ne serait-ce pas plus pratique de les propager par des tracts qui paraîtraient, par exemple, chaque année en octobre, et que des groupements se procureraient auprès de vous pour les faire largement circuler ?

Je songe aux « Amies de la Maison » (noëlistes mariées) qui pourraient atteindre un grand nombre de ménages fréquentant le théâtre.

Je me chargerais pour elles et pour mes propres relations d'une centaine de tracts, et certainement, dans beaucoup de villes, on serait bien aise de pouvoir se procurer ainsi des renseignements sûrs à ce sujet.

Je vous livre ces réflexions : prête à agir si elles vous paraissent intéressantes, et je vous renouvelle, monsieur l'abbé, l'assurance de mon respectueux dévouement.

R. — Excellente suggestion ! Les personnes zélées trouvent toujours des moyens pratiques d'exercer leur zèle. Dieu soit loué !

Des tracts et des munitions, des feuilles de propagande ! Nous en ferons tant qu'on voudra.

Mais où sont les personnes ou les groupements qui se chargeraient de les faire largement circuler ?

Maintes et maintes fois, nous leur avons fait appel, et le plus souvent les milliers de tracts que nous avons fait imprimer à grands frais sont restés, pour une bonne part, dans nos casiers. Et il y en a encore...

□

16. (Des ouvrages et articles sur les principes moraux qui doivent diriger les lectures). — *Sur le conseil d'un ami, j'ai recours à votre obligeance pour être éclairé sur le point suivant.*

Pourriez-vous me procurer une bibliographie de la question qu'on peut qualifier de façon générale : littérature et morale (ou religion) ?

Il ne s'agit pas de l'aspect juridique de la question ici, non plus que de savoir les répertoires ou catalogues donnant des cotes morales aux ouvrages de littérature, comme votre ouvrage Romans à lire et romans à proscrire *; mais des livres et articles de journaux ou revues qui ont débattu la question sur le terrain des principes ou des applications à tel romancier, œuvre ou école littéraire.*

Je désirerais tout particulièrement être renseigné sur les œuvres donnant les principes moraux, le point de vue du moraliste ou du théologien, car dans ce domaine-là je n'ai encore rien relevé au cours de mes lectures.

Enfin il s'agit de l'état actuel de la question (mettons depuis 1900 environ) et non de son évolution à travers l'histoire.

Dans l'espoir d'être éclairé dans mes recherches par votre obligeante et compétente aide, je vous prie...

R. — La question est extrêmement intéressante. Et jadis elle a vivement intéressé celui qui écrit ces lignes.

Il a consulté, non seulement dans les bibliothèques, mais encore dans les livres, revues et journaux qu'il a pu se procurer, d'innombrables études sur cette matière. Il en a même fait un relevé assez copieux, qui se trouve depuis longtemps enseveli sous des documents d'intérêt plus pratique pour nos contemporains.

Je ne crois pas trop m'avancer en affirmant que notre correspondant, qui est étranger et qui, semble-t-il, ne connaît guère notre revue, trouverait dans la *Revue des lectures* assez d'articles pour rédiger un gros volume sur les principes moraux qui doivent diriger les lectures.

□

17. (Il y a des pornographes qui osent se donner comme catholiques pratiquants). — Le Temps *du 8 janvier 1939 publie un petit entrefilet « Un livre est poursuivi », que je me permets de vous signaler. Il semblerait que c'est un ouvrage immoral que le grave journal dénoncerait. Ce n'est pas ça. D'ailleurs voici le texte.*

« *Dans son dernier livre,* L'Ecole des cadavres, *M. L.-F. Céline avait cité M. Léon Treich dans une liste de juifs ou supposés tels. Catholique pratiquant et issu d'une vieille famille française, M. Léon Treich, qui a confié sa cause à Me Pierre Loewel, assigne en 50.000 francs de dommages-intérêts M. Céline et son éditeur.* »

Or, je sais que Léon Treich collabore depuis plusieurs années à l'obscène revue Paris-Magazine, *où il a été chargé de compulser tout ce qui se publie de plus érotique et aussi de plus obscène dans cette publication. Il y publie également des articles, sous forme de nouvelles, d'une incontestable immoralité.*

Il eût mieux valu qu'il fût « juif » que « catholique pratiquant », pour se livrer à une telle besogne de corruption publique.

R. — Nous remercions notre correspondant. Les faits qu'il rapporte et que nous connaissons sont parfaitement exacts : M. Léon Treich est, en effet, l'un des plus fidèles collaborateurs de l'immonde *Paris-Magazine*. Et il se dit « catholique pratiquant ».

Les pornographes qui se disent catholiques pratiquants ou qui passent pour tels ne sont pas tellement rares en notre temps d'équivoque et de confusionnisme général.

Il y a quelques années, nous avons reçu la visite d'un jeune homme qui venait nous demander un emploi dans nos bureaux ou, à défaut, dans une œuvre catholique quelconque.

Il avait d'excellentes relations dans le monde pieux. Il avait même un directeur spirituel, le R. P. Untel, le prédicateur connu.

Or, c'était un pornographe. Je le savais, j'avais les preuves en mains. Je lui mis le nez dans ses ordures. Il ne perdit pas pour autant contenance, même il insista pour que je lui cherchasse un emploi... Naturellement je le congédiai... sans lui dire au revoir.

Vous pouvez être assuré qu'il continue : il continue à exploiter le filon fructueux de la pornographie et peut-être aussi la naïveté du bon père. C'est un pornographe, mais aussi un catholique pratiquant.

Je pourrais citer plusieurs cas de ce genre. Les noms me viennent sous la plume.

Voici une histoire un peu différente, mais plus invraisemble encore, quoique rigoureusement vraie : elle est arrivée il n'y a pas dix ans.

C'est un pornographe célèbre, tellement célèbre que personne, hormis certains catholiques aveugles et stupides, ne peut ignorer, sinon ses productions, du moins sa propagande et son action.

C'est ce pornographe, à qui il était facile, je sais pourquoi, de se donner comme catholique pratiquant, que Madame la présidente diocésaine de X. avait invité à donner des conférences dans les œuvres.

L'individu avait commencé sa tournée, lorsque je fus avisé. Sur-le-champ, je m'adressai à Mgr l'évêque, avec pièces à l'appui et le scandale cessa.

Mais vous voyez ça ! Ce salaud prêchait dans une salle paroissiale à des catholiques, sous l'égide d'une dame d'œuvres !

D'autres s'accommodent de cet outrage. Pour nous, nous n'hésitons jamais à dénoncer les individus de cette espèce, quel que soit le masque qu'ils portent, et quelle que soit l'auréole dont on les pare.

Nos spectacles sont, pour la plupart, des outrages à l'art comme à la morale

Un étranger, venant à Paris, aurait une drôle d'opinion de nos mœurs d'après nos spectacles à succès.

Je n'aime guère mêler la morale à l'art, mais on conviendra qu'il se forme en ce moment sur nos écrans et sur nos scènes un ensemble qui étonne, et qui gêne. L'art au moins y trouve-t-il son compte ? Pas du tout. C'est l'art et la vérité selon la presse du soir, les magazines à images, et l'ignoble impudeur américaine.

Entrée des artistes est un film vulgaire, *Adam* est une comédie médiocre, nous n'avons rien à espérer de l'incroyable pièce sur Verlaine et Rimbaud que prépare M. Maurice Rostand, et nous parlerons tout à l'heure de M. Cocteau. Mais *Entrée des artistes*, *Adam*, *Verlaine*, *Les Parents terribles*, sera-t-on considéré comme un affreux cagot si l'on trouve que c'est trop à la fois ? (Robert BRASILLACH, *La Revue universelle*, 1er décembre 1938).

INDEX DES NOMS PRINCIPAUX

CITÉS DANS LE PRÉSENT NUMÉRO

(15 FEVRIER 1939)

Afrique noire et pornographie 131
Agen (Maire d') interdit *Ennemi dans le sang* 140
Aimard (G.) 173
Alain 230
Alloing (L.) 186
Armagnac (M. d') .. 175
Aubry (O.) 187
Audiat (P.) 209
Bailey (H.-C.) 177
Baldenne (F.) 212
Barrère-Affre (M.) .. 180
Barrès 209
Baum (V.) 151
Béraud (H.) 172
Bernard (C.) 199
Berne (L.) 223
Bodart (M.-Th.) 148
Bonneau (A.) 173
Bradfer (L.) 204
Brépols 240
Brierre (J.) 174
Buck (P.) 156
Casalis (M.) 212
Castelnau (J.) 231
Castro (F. de) 157
Céline (L.-F.) 148
C. G. T. 134
Chack (P.) 227
Chair (La) de poule . 166
Chauviré (R.) 158
Chevais (M.) 217
Cloup (F.) 213
Coffre-fort (Le) vivant 166
Colonjon (G. de) 204
Congrès des Sans-Dieu à Londres .. 142
Constantin-Weyer .. 172
Coriola 173
Csaba (M.) 198
Dalmon (H.) 171
Darciat (P.) 148
Daudet (L.) ... 171, 231
Delaye (E.) 221
Delore (P.) 200
Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique 182
Diderot 210
Dominique 176
Drault (J.) 175
Druilhet (M.-L.) 213
Duhamelet (G.) 227
Dumas (A.) 176
Dumesnil (R.) 217
Ennemi (L') dans le sang interdit à Agen 140
Eugène (P.) 199
Fabre (M.-A.) 197
Flachère (A.) 205
Flassch (A.-H.) 205
Flers-de-l'Orne et interdiction publications licencieuses . 139
Foleÿ (C.) 159
Fournié (F.) 213
Fromentin (A.) 148
Furnas (C.-C.) 201
Garanger (J.) 148
Garnier (G.-L.) 213
Gaubert (H.) 188
Gaudeul (Dr B.) 197
Gaxotte (P.) 188
Gielgud (V.) 177
Giraud (M. H.) 175
Glorieux (P.) 181
Godard (A.) 225
Goncourt (E. et J. de) 173
Goutier (H.) 213
Grandchamp (J.) 177
Grimm 176
Guide de Paris ... 203
Guiraud (J.) 190
Henriot (E.) 211
Homberg (O.) 191
Honoré (J.) 148
Hourticq (L.) 218
Houvet (E.) 219
Izard (G.) 191
Jaloux (E.) 151
Jammes (F.) 242
Jean de Saint-Samson 184
Jégo (J.) 177
Jouhandeau (M.) ... 149
Jouhaux (L.) 134
Kearton (C.) 206
Kergos (F. de) 203
La Devèze (P. de) .. 228
Lafarge (T.-R.) 192
Laforest (P.) 177
La Mothe (G. de) .. 178
Lariguette (J.) 148
Leblond (M.-A.) ... 193
Leclère-Lefèvre 173
L'Ecole (éditions) .. 241
Le Danois (E.) 202
Lenôtre (G.) 194
Lermina-Flandre 178
Lescanne (F.) 221
Le Tarare (P.) 148
Lichtenberger (A.) .. 175
Lot (F.) 152
Louis Vierne 216
Magali 159
Mager (R.) 228
Magnard (éditions) .. 241
Mann (T.) 148
Margueritte (V.) 171
Marie de Roumanie . 222
Maritain (J.) 223
Marshall (E.) 161
Martet (J.) 152
Marty (M.) 148
Mathyssek (T.) 182
Mauriac (F.) 153
Maurin (général) 224
Mayne-Reid 173
« *Messidor* » 133
Millet (R.) 154
Montherlant (H. de) 232
Morand (P.) 194
Moreau (L.-J.) 184

Morel (P.) 207
Mouette (La) 167
Mourousy (P.) 214
Noces de sang 168
Odic (C.-J.) 148
Ondulux 144
Ozer (J.) 229
Parcot (L.) 183
Passage (H. du) 221
Pastor (Dr L.) 195
Pierre l'Ermite 179
Pironon (R.) 185
Pirot (L.) 184
Poë (E.) 179
Pons et Franchet 141
Pontneau (C.) 185
Pornographie en Afrique noire 131
Praviel (A.) 197
Publications licencieuses interdites à Flers-de-l'Orne ... 139
Rachmanova (A.) ... 162
Reval (G.) 207
Revue des Variétés . 168
Richard (M.) 148
Richard (T.) 185
Rigaux (M.) 199
Rilke (R.-M.) 215
Ringuet 162
Robiquet (J.) 196
Rougemont (D. de) . 224
Saint-Clair (S.) 178
Sand (G.) 178
Sans-Dieu (Congrès des) à Londres .. 142
Sarrette (H.) 185
Scandales (Les) de la prostitution réglementée 223
Schneider (E.) 219
Scott (W.) 172
Simon (P.-H.) 222
Snot (P.) 148
Société gens de lettres et redressement national 141
Solages (B. de) 225
Tarsot (M.-L.) 229
Tharaud (J. et J.) .. 172
Thellier de Poncheville 182
Théry (J.) 148
Tinayre (M.) 233
Trahard (P.) 155
Treizième (Le) arbre 169
Triolet (E.) 148
Troyat (H.) 150
Undset (S.) 160
Vacances (Les) d'Apollon 169
Valensin (A.) 229
Vanlande (R.) 208
Vercel (R.) 208
Veuzit (M. du) 161
Vloberg (M.) 220
Wirta (G.) 174
Yourtchitch (J.) 226
Zidler (G.) 215
Zola (E.) 171
Zweig (S.) 172

Pour rendre service à nos abonnés
qui n'ont pas de librairie à leur portée :

nous nous chargeons de fournir

TOUS LES LIVRES

dont ils peuvent avoir besoin

Listes contrôlées
Commandes servies avec soin et rapidité
Facilités de paiement

AVIS IMPORTANT. — Les éditeurs ont été obligés, à plusieurs reprises depuis 1937, d'augmenter sensiblement les prix de leurs ouvrages.

FRAICHE JOLIE ÉMOUVANTE HONNÊTE

La Collection STELLA

est la collection idéale de

romans pour la famille et pour les jeunes filles

Elle constitue un remarquable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens.

Son titre est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

Le volume en vente partout **2 fr.** **Le volume en vente partout**

Franco contre mandat de 2 fr. 35

L'abonnement d'un an (24 romans): 36 fr. — Six mois (12 romans) 21 fr.

La liste des romans parus est envoyée gratuitement sur demande.

Editions du PETIT ÉCHO DE LA MODE

1, rue Gazan - PARIS-14e.

POUR ÊTRE INFORMÉ DE TOUS LES PROBLÈMES DU JOUR

IL FAUT LIRE UNE REVUE CATHOLIQUE D'INTÉRÊT GÉNÉRAL

ABONNEZ-VOUS AUX ETUDES

QUI PUBLIENT LE 5 ET 20 DE CHAQUE MOIS

UNE REVUE CRITIQUE DES LIVRES
DES CHRONIQUES PÉRIODIQUES
DES ARTICLES ORIGINAUX

LA MOINS COUTEUSE DES GRANDES REVUES

TARIF DES ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS	LE NUMÉRO
France	60 fr.	31 fr.	4 fr. 00
Pays signataires .	80 fr.	41 fr.	5 fr. 00
Pays non signat. .	100 fr.	51 fr.	5 fr. 50

DEMANDEZ UN NUMÉRO SPÉCIMEN GRATUIT

A L'ADMINISTRATION :

15, rue Monsieur, Paris VIIe

Télép. : Ségur 74-77
Ch Pt. : Paris 155.55

ÉDITIONS SPES

Henri SARRETTE

CONFESSIONS D'UN MALADE

Quel infortuné n'a ressenti, au cours d'une longue maladie, les révoltes de la nature contre un état pour lequel elle n'était point primitivement faite ? Douleurs crucifiant la chair ; peines de l'esprit livré à l'ennui, à la tristesse, aux appréhensions les moins fondées ; tourments des facultés supérieures, la raison qui se prend à douter de Dieu, le cœur qui glisse peu à peu dans l'envie et l'aversion du prochain, la volonté qui menace de s'abandonner ; toutes ces afflictions du grand malade ne méritent-elles pas la pitié et n'ont-elles pas droit aux consolations ? Parce qu'il en a souffert lui-même, l'auteur de ces *Confessions* a voulu montrer le remède à côté du mal, la victoire devant la tentation, contre la désespérance le salut, et sa foi chrétienne lui a inspiré les accents qui raniment autant que les conseils qui pacifient.

5 fr. ; franco 5 fr. 50

17, rue Soufflot, PARIS-Ve — Chèque postal : PARIS 525.52

Fleurs d'Eglises et d'Appartements — ***Au Lilas Blanc***

Anicet AMELOOT

LILLE — 28, Rue Grande-Chaussée, 28 — LILLE

DEMANDEZ LE CATALOGUE

Le Prêtre-Educateur

Abonnement : 13 fr. à partir de Janvier ou d'Octobre

11, Rue au Lin — AMIENS (C. C. P. 250.84 LILLE).

traite de la direction spirituelle, de la formation morale et sociale, de l'éducation de la volonté, etc., dans les Collèges, Ecoles et Œuvres de Jeunesse, etc. Est indispensable à tout prêtre qui s'occupe d'Education.

COMITÉ : R. P. LAMBERT, Fondateur ; MM. LELEU, Directeur ; LAHARGOU (Dax) ; CASTEIG (Pau) ; René BETHLEEM (Lille) ; LEVÉ (Amiens) ; CLESSE (Liége) ; MAHEUX (Canada) ; AUDIBERT (Marseille) ; DUJARDIN (Lesneven) ; PRADEL (Paris), etc.

Rentrée des Classes

Cours complets primaires et secondaires

(TOUTES CLASSES)

Préparation aux Baccalauréats et Brevets

COURS SPÉCIAUX DE DESSIN

COURS DE COMPTABILITÉ

Ecole Moderne d'Enseignement Général par correspondance

50 bis, rue Violet — PARIS (XVe)

Recommandée

par le *Bulletin de l'Institut Catholique de Paris*

POUR DEVENIR PARFAIT MUSICIEN

suivez les

COURS SINAT

Les premiers cours de musique par correspondance. Fondés en 1906. Nombreuses références d'établissements religieux de tous pays.

COURS SINAT DE PIANO

Permet d'étudier seul avec beaucoup de profit. Donne charme et sûreté de jeu, lecture courante. Enseigne ce que les leçons orales n'enseignent jamais. Fait économiser les 3/4 du temps d'étude.

Pour ENFANTS, **cours spéciaux** (recommandés). Permettent aux Parents de diriger eux-mêmes les études de façon très intéressante et très profitable (cours tous degrés).

PETIT COURS SINAT D'HARMONIE

Le plus intéressant des cours de musique

Enseigne à comprendre, analyser, juger, accompagner, composer, improviser, INDISPENSABLE A TOUT MUSICIEN.

COURS SINAT DE SOLFÈGE tous degrés

Préparation au professorat, diplôme.

Demander le **très intéressant programme** gratuit et franco.

COURS SINAT, Bureau B, 53, rue de l'Assomption, PARIS-16e.

Imprimeur-Gérant, M. GOULOIS, 34, rue de Bellain, Douai

MAISON DE LA BONNE PRESSE

R. C. SEINE 213.869 B. **5, rue Bayard - PARIS (8e)** C. C. P. 1668.
R. P. SEINE 9030 C. A. TÉL. : ÉLYSÉES 80-72

Viennent de paraître :

FRÉDÉRIC OZANAM

Une âme de lumière et de charité

par l'abbé Eugène LABELLE

Animateur de la jeunesse catholique de son temps, fondateur de la Société de saint Vincent de Paul, Ozanam nous apparaît dans ce livre comme le vivant exemple du chrétien vivant dans le monde, animé du sublime idéal de sa religion.

In-12, 208 pages, 1 portrait ..... **10 fr.** (port, 1 fr. 40).

L'ÉGLISE CONTRE LE RACISME

Une hérésie anti-romaine

Déclarations des éminentissimes cardinaux, Van Roey, archevêque de Malines ; Verdier, archevêque de Paris ; Schuster, archevêque de Milan ; Cerejeira, patriarche de Lisbonne.

In-16 de 64 pages ..... **2 fr.** (port, 0 fr. 60).

POUR LE CARÊME

VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

par Dom Henri LECLERCQ

De tout l'ouvrage, un parfum et une fraîcheur surnaturelle se dégagent pour restituer toute sa vie à la physionomie unique du Sauveur.

(*Le recrutement sacerdotal*).

In-12 de 400 pages, 1 carte ..... **15 fr.** (port, 2 fr. 20).

L'ÉVANGILE DU ROYAUME DE DIEU

par le P. Gervais QUENARD

Très belle vue d'ensemble sur les enseignements du Maître, qui apparaissent en un puissant relief. (R. P. FREY, Supérieur du Séminaire français à Rome).

In-8° de 420 pages ..... **20 fr.** (port, 3 fr 50).

DOUZE RETRAITES DU MOIS

par le P. Marcel BARON

Aux chrétiens fervents, ces douze retraites toutes préparées fourniront matière à des réflexions sérieuses et profondes. Ils ne trouveront pas de plus précieux auxiliaire que ce livre pour tirer profit de leurs retraites de Carême.

In-12 de 366 pages ..... **12 fr.** (port, 2 fr. 20).

FABIUS HENRION

Ouvrages couronnés par l'Académie Française

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Traduction nouvelle avec le Texte latin et des Notes explicatives et critiques.

I. ***Édition grand format :*** 400 pages (19,5 × 12,5). . . . . 30 fr.

II. ***Édition petit format***, papier indien : 400 pages (17,5 × 10,5), épaisseur 6 mm., poids 98 grammes. Broché, 42 fr. ; cartonné, 51 fr. ; demi-reliure amateur, tête dorée, 77 fr ; relié souple plein chagrin noir, coins ronds, tranche blanche, 117 fr. ; plein chagrin bleu ou havane. . . . . 127 fr.

III. ***Édition de poche***, sans le texte latin, papier bible, 210 pages (13 × 8), épaisseur 3 mm. Broché, 6 fr. 50 ; relié. . . . . 13 fr. 50

SAINT FRANÇOIS DE SALES

INTRODVCTION A LA VIE DEVOTE.

Texte authentique de l'unique exemplaire connu de l'Édition de 1619.

I. Texte intégral, avec l'orthographe moderne, Notes et Glos. 400 p. (19,5 × 12,5). 30 fr.

II. Même ouvrage, édition abrégée pour la jeunesse. 328 p., alfa teinté (19,5 × 12,5). 20 fr.

III. Fac-similé phototypique de l'Édition de 1619, précédé d'un Avant-propos. XXII-710 p., 3 hors-texte, vergé d'Arches (144×90) . . . . . (*Quelques rares exemplaires.*)

Les plus belles pages des œuvres complètes

288 pages, papier alfa teinté (19,5 × 12,5) . . . . . 24 fr.

Ce qu'il faut connaître de ses œuvres

en particulier des *Lettres* et de l'*Introduction à la vie dévote*, avec des Notes et un Glossaire. 176 pages, 3 hors-texte, 8 grav., vélin teinté pur fil Lafuma. 15 fr.

Inscrit en 1933 au Programme des Concours de l'Enseignement secondaire.

ANECDOTES, MAXIMES ET PENSÉES

choisies dans les Œuvres des grands écrivains du 1er au XXe siècle.

I. 204 pages, vélin teinté pur fil Lafuma (19,5×12,5), avec un fac-similé (365 × 332) des Pensées de Pascal. . . . . 20 fr.

Inscrit au Catalogue des Écoles de la Ville de Paris, pour les Maîtres.

II. ***Même ouvrage***, édition abrégée, 66 p. (19,5 × 12,5), impression noir et rouge. 7 fr.

« Livre charmant comme présentation et aussi comme fonds... Les textes cités sont des modèles à la fois dans l'art de bien dire et de bien vivre... »

(ALBERT-PETIT, *Journal des Débats.*)

Inscrit au Catalogue des Écoles de la Ville de Paris, pour les Élèves.

UN GUIDE DANS LA VIE

EXTRAITS DES ŒUVRES DE LACORDAIRE, PASCAL, SAINT FRANÇOIS DE SALES, SÉNÈQUE, ÉPICTÈTE, MARC-AURÈLE, SAINT JÉRÔME, SAINT AUGUSTIN. 288 p., alfa teinté (19,5 × 12,5). 24 fr.

MAME, TOURS et 6, rue Madame, PARIS